Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper Mérimée. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

Présentations de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Jean-Claude Forest illustrant la nouvelle " *Le visiteur* ".

6e Année — N° 53 Avril 1958

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
Secrétaire de rédaction : Alain DOREMIEUX.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France, 140 frs; Belgique, 20 frs; Suisse, 1 fr. 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union française,* 760 *frs.* (*Recom.,* 1.230 *frs.*)
1 an : — — 1.480 *frs.* (*Recom.,* 2.390 *frs.*)

En scène !

(*You're another*)

par DAMON KNIGHT

« Ils sont parmi nous ! » *: tel est le cri de l'auteur de science-fiction. Qui cela,* ILS *? — Les Autres, les visiteurs venus d'ailleurs, les mutants, les explorateurs des univers parallèles, les voyageurs du futur. Nous connaissons au moins un auteur de science-fiction qui s'attend chaque matin à être abordé dans la rue par un homme qui lui fera un « signe » mystérieux et prendra contact avec lui.*

Et peut-être les auteurs de science-fiction ont-ils raison... Il y a eu Gaspard Hauser, dont personne n'a jamais su d'où il venait Il y a eu des apparitions mystérieuses dans le ciel. Il y a eu le passant qui en Amérique fut écrasé par une automobile et dont l'autopsie révéla qu'il avait deux cœurs. Il y a eu l'article du très sérieux Dr Willy Ley dans le très sérieux « This Week », *supplément hebdomadaire d'un grand quotidien américain :* « L'homme de la planète X nous ressemblera », *écrivait le Dr Ley.*

En tout cas, nous sommes prêts à parier qu'on ne verra jamais de visiteur aussi extraordinaire que ceux de la nouvelle que vous allez lire, où l'auteur piétine joyeusement tous les clichés de la science-fiction.

Une histoire signée Damon Knight est garantie 100 % *originale, mais il nous semble que l'auteur s'est ici surpassé. C'est donc avec un plaisir particulier que nous présentons en vedette ce mois-ci, après* « Sans éclat » (*n*° 2) *et* « Tu ne tueras point » (*n*° 38), *ce récit qui nous semble être le fin du fin d'un certain genre de science-fiction farfelue et sophistiquée. (Réservé aux lecteurs dont le goût perverti et décadent s'unit au nôtre pour apprécier de telles douches écossaises !)*

I

Il faisait chaud en ce samedi de printemps et Johnny Bornish était venu passer la matinée à Central Park. Il dessina des marins couchés dans l'herbe avec leurs petites amies ; il dessina des vieillards en chapeau de paille et des marchands de glaces poussant leur voiture à deux roues. Il exécuta deux rapides études d'enfants au bord du bassin sillonné de petits bateaux et il en aurait réussi une autre, magnifique, si un énorme danois, gambadant comme un fou, ne l'avait bousculé et fait choir brutalement, le derrière dans l'eau.

Un vieux monsieur au regard brillant l'aida avec solennité à se relever. Johnny reprit ses esprits, alla tordre son pantalon mouillé aux toilettes, le remit et s'étendit au soleil comme une étoile de mer. Il fut sec avant son

cahier de croquis. Il reprit alors l'autobus en direction du centre de la ville, descendit à la Quatorzième Rue et entra chez Mayer.

Le seul vendeur en vue montrait un chevalet pliant de maniement compliqué à une femme vêtue de tweed qui paraissait ne pas savoir par quel bout le prendre. Johnny choisit le cahier de dessin dont il avait besoin et resta un moment à regarder les statuettes en terre cuite, les palettes en carton et les autres objets et ustensiles pour les amateurs. Il aperçut dans un rayon voisin quelques intéressants spécimens d'un papier imitant la toile et essaya de traverser pour les atteindre, mais, comme toujours, il calcula mal le mouvement circulaire que devait décrire sa jambe et il déclencha une avalanche de petits pots de peinture. Sautillant sur place pour retrouver l'équilibre, il fit tant et si bien qu'il posa le talon sur le couvercle d'un des pots qui s'enfonça sous le choc et envoya gicler de la laque rouge dans toutes les directions.

Il paya la peinture sans prononcer une parole et sortit. Dehors, il s'aperçut qu'il avait laissé tomber le cahier à dessin quelque part. Manifestement, le bon Dieu ne tenait pas à ce qu'il fît des croquis ce jour-là.

Il s'aperçut aussi que son talon laissait de petites empreintes rouges sur le bitume. Il essuya tant bien que mal sa chaussure avec un morceau de journal qu'il prit dans la corbeille à papier au coin de la rue et poursuivit son chemin jusqu'au bar automatique pour y boire un café.

Le caissier ramassa son dollar et aligna sur le comptoir en marbre deux rangées de pièces de dix cents qui résonnèrent avec un bruit métallique d'insectes en colère. Les pièces lui firent l'effet d'objets animés dans le creux de la main et l'une d'elles s'échappa, mais il la rattrapa avant qu'elle eût touché le sol.

Un sourire victorieux aux lèvres, il se fraya un passage dans la foule pour parvenir au distributeur de café, plaça une tasse de porcelaine sous le robinet et introduisit sa pièce de dix cents dans la fente. Un jet de café jaillit, remplit sa tasse et continua de couler.

Johnny le regarda un instant. Le café passait par-dessus le bord de la tasse, inondait l'anse, en lui brûlant les doigts, tombait sur la grille de métal et disparaissait en gargouillant quelque part en dessous.

Un homme aux cheveux blancs le poussa de côté d'un coup d'épaule, prit une tasse sur l'étagère et la remplit calmement au robinet. Quelqu'un d'autre suivit son exemple et bientôt il y avait foule autour du distributeur.

Après tout, c'était *sa* pièce de dix cents. Johnny prit une autre tasse et attendit son tour. Furieux, un garçon en veste blanche fendit la foule et Johnny l'entendit crier quelque chose. Un moment plus tard, l'attroupement commençait à se disperser.

Le jet de café s'était arrêté. Le garçon en veste blanche ramassa la première tasse utilisée par Johnny, la vida, la posa sur un chariot ramasse-plats et s'éloigna.

Evidemment, le bon Dieu ne voulait pas non plus le laisser boire de café. Johnny sifflota quelques mesures de « *Dixie* » et quitta le bar, ouvrant l'œil, prêt à toute éventualité.

Au bord du trottoir, une grosse voiture à bras était arrêtée, chargée de bananes dorées et de pommes vermeilles resplendissant au soleil. Johnny s'arrêta net à cette vue. « Oh ! non, » murmura-t-il, et il fit soigneusement demi-tour, l'air sévère, les mains dans les poches, les coudes collés au corps. A voir la tournue que prenait cette journée, il préférait ne pas penser à ce qui pourrait lui arriver avec une charrette pleine de fruits.

Et s'il en faisait un tableau ? Semi-abstrait — « *Nature morte en mouvement.* » Mandarines, bananes vertes et raisins blancs veloutés voguant dans les airs, fixés sur la toile par l'obturateur rapide de l'œil de l'artiste. Un Cézanne, revu par Henry Moore. Ma parole, le sujet n'était pas mauvais.

Il imaginait le tableau, grand et bigarré, environ 90 sur 75 — (un châssis : il faudrait qu'il s'arrête encore chez Mayer, ou plutôt ailleurs, tout compte fait, pour se procurer un châssis), les couleurs en grisaille sur un fond violet, mais hurlant néanmoins les unes contre les autres comme une troupe de perroquets querelleurs. Des contours noirs çà et là, traçant une sorte de motif de tapisserie incohérent sur toute la surface. Pas de profondeur, pas de jeux de lumières et d'ombres — des couleurs d'œufs de Pâques tout unies, brillant de façon énigmatique comme des pièces de puzzle. Pour encadrement une moulure d'un blanc de coquillage — et vlan ! Au musée d'Art Moderne !

Les bananes, pensa-t-il, devraient être disposées en arc de cercle, tordues, recourbées comme des boomerangs jusqu'au premier plan. Que les vieilles rombières en les voyant baissent la tête pour esquiver ! Ce jaune bouton d'or intense transmué en un vert empoisonné... Il avança machinalement un index pour caresser l'une des plus proches, sentant la douceur satinée de la peau du fruit incurvé jusqu'à la tige sèche et dure.

— « Combien qu'il vous en faut ? »

Un instant, Johnny pensa qu'il avait fait le tour du pâté d'immeubles et qu'il était revenu à la même voiture ; puis il remarqua que celle-là n'était chargée que de bananes. Il était au coin de la Onzième Rue ; il avait marché et passé deux carrefours, sans rien voir ni entendre.

— « Non, je n'en veux pas, » dit-il rapidement en reculant d'un pas.

Un cri strident résonna à son oreille. Il se retourna ; c'était une femme au regard brillant, vêtue de tweed, brandissant un énorme sac à main.

— « Vous ne pouvez pas faire attention où vous... »

— « Excusez-moi, madame, » dit-il, cherchant désespérément à conserver son équilibre. Il descendit du trottoir en trébuchant et se rattrapa à la voiture. Son pied dérapa sur quelque chose de mou. Il se sentit tomber, glissant comme un palet de hockey sur place, les pieds partant en direction de l'unique support vertical qui maintenait l'extrémité de la charrette...

La première chose qu'il remarqua, assis au milieu d'un tas de bananes qui lui montait jusqu'à la poitrine, tandis que le marchand, jurant comme un démon, appliquait toute sa force à retenir sa voiture, fut un vieux monsieur aux cheveux blancs qui se tenait au premier rang de la foule et l'observait d'un œil vif.

Le même qui... ?

Et maintenant qu'il y songeait, cette femme en tweed...

Ridicule.

Néanmoins, quelque chose commença à remuer dans sa mémoire. Dix minutes plus tard, en soufflant comme un phoque, il était agenouillé sur le parquet devant son cabinet de débarras, extrayant de celui-ci des piles de tableaux non encadrés, des boîtes à chaussures pleines de lettres et de tubes de peinture pressés, une hache de scout (à fendre le petit bois), de vieux chandails et des magazines tachés d'humidité, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une valise bosselée.

Dans la valise, sous des croquis et des aquarelles en vrac, il y avait un petit portefeuille en simili-cuir. Le portefeuille renfermait deux coupures de journaux, des photos.

L'une datait de trois ans et représentait Johnny, en équilibre sur un talon dans une pose périlleuse, tourbillonnant sous l'effet du jet d'eau sortant d'une prise que des gamins de la Troisième Avenue venaient d'ouvrir. L'autre était de deux ans plus vieille ; sur celle-ci, Johnny semblait gravir comme dans un rêve un mur vertical — en réalité, il venait de glisser sur une couche de verglas dans une rue.

Il cligna les yeux, incrédule. A l'arrière-plan de la première photo, on voyait une demi-douzaine de spectateurs.

Parmi eux se trouvait la femme en tweed.

A l'arrière-plan de la seconde photo, il n'y avait qu'une seule personne. C'était l'homme aux cheveux blancs.

***

En réfléchissant, Johnny découvrit qu'il avait peur. Il n'avait jamais trouvé de plaisir à être la sorte de pitre dont le pan de chemise se prend dans une fermeture à glissière, ou qui se fait coincer dans les grilles d'ascenseur et dans les portes à tambour, ou qui trébuche sur les pavés ; il avait accepté humblement ce sort et, les catastrophes passées, il en avait bien ri.

Mais si c'était *quelqu'un* qui lui faisait cela ?

Trop de tuiles, ce n'est pas drôle, que l'on considère cela comme on voudra. Il y avait par exemple la fois où le conducteur de l'autobus avait refermé sa porte sur le pied de Johnny et avait traîné celui-ci sur trois mètres, bondissant d'un pied sur le pavé. Il s'était relevé avec de simples contusions — que fût-il arrivé si un voyageur ne l'avait pas vu à temps ?

Il regarda de nouveau les photos. Les deux personnages étaient là — les mêmes visages, les mêmes vêtements, sauf que le vieux portait un pardessus. Même sur ce cliché pâli, un regard d'oiseau de proie étincelait derrières ses lunettes sans monture ; et le nez crochu de la femme en tweed était aussi menaçant que le bec d'un faucon.

Johnny éprouvait une sensation oppressante de panique. Il se sentait comme un homme qui attend, impuissant, la conclusion d'une mauvaise

plaisanterie interminable, ou comme une souris avec laquelle joue un chat.

Quelque chose de désagréable n'allait pas tarder à lui arriver.

La porte s'ouvrit et quelqu'un entra. Johnny sursauta, mais ce n'était que Duke, son torse athlétique moulé dans un maillot de corps barbouillé de peinture, une cigarette pendue mollement au coin de la bouche. Duke avait un filet de moustache à la Errol Flynn qui se perdait maintenant dans sa barbe longue de deux jours, et une paire de sourcils noirs qui lui donnaient un air aristocratique. Il était perfide, habile, persuasif, querelleur, ingénieux, braillard et grand séducteur — bref, exactement comme Benvenuto Cellini, sauf qu'il n'avait aucun talent.

— « Vous jouez à cache-cache ? » demanda-t-il, découvrant ses longues dents.

Johnny comprit soudain que, à le voir accroupi ainsi devant son cabinet de débarras, on aurait pu supposer qu'il allait plonger dedans et s'enfouir sous une montagne de pardessus. Il se leva, les membres engourdis, essaya de mettre les mains dans ses poches et découvrit qu'il tenait toujours les coupures de journaux. Il était trop tard. Duke les lui prit avec douceur, les examina d'un œil critique et posa un regard grave sur Johnny.

— « Pas flatteur, » dit-il. « Est-ce du sang, là, sur votre front ? »

Johnny porta ses doigts à son front pour vérifier. Il les retira un peu rougis mais pas trop.

— « Je suis tombé, » dit-il, gêné.

— « Mon garçon, » dit Duke, « vous n'avez pas votre tête à vous. Confiez-vous à votre vieil oncle. »

— « Je suis seulement... Ecoutez, Duke, je suis occupé. Vous vouliez quelque chose ? »

— « Simplement être votre fidèle guide et conseiller, » dit Duke, le faisant asseoir d'une main ferme dans un fauteuil. « Laissez-vous aller et dites-moi la première chose qui vous vient à l'esprit. » Il prit un air expectatif.

— « Pouah ! » fit Johnny.

Duke fit un signe de tête approbateur.

— Réaction viscérale. Vous voulez vous débarrasser de vous-même... vous évader de tout. Dites-moi, quand vous marchez dans la rue, avez-vous l'impression que les maisons vont vous encercler hermétiquement ? Etes-vous persécuté par de petits hommes verts qui sortent des boiseries ? Ressentez-vous un besoin irrésistible de quitter la ville ? »

— « Oui, » dit Johnny avec franchise.

Duke eut l'air légèrement surpris.

— « Et alors ? » demanda-t-il, étendant les mains.

— « Où irais-je ? »

— « Je vous recommande le New Jersey et son soleil. Toutes les villes ont des noms inaccoutumés, fascinants. Par milliers. Prenez-en une au hasard. Hackensack. Perth Amboy, Passaic,Teaneck, Newark ? Non ? Vous avez tout à fait raison... trop suggestif. Voyons un peu. Un endroit un peu plus au nord ? Provincetown. Martha's Vineyard... délicieux en cette saison,

Ou la Floride... oui, je vous vois très bien, Johnny, assis au soleil sur une jetée rongée par les flots, pêchant le pompano avec une épingle recourbée en guise d'hameçon. Apaisé, détendu, insouciant... »

Les doigts de Johnny firent tinter la monnaie dans sa poche. Il ignorait combien il avait dans son portefeuille — il ne le savait jamais — mais il était sûr que ce ne serait pas suffisant.

— « Duke, avez-vous vu Ted Edwards cette semaine ? » demanda-t-il avec espoir.

— « Non. Pourquoi ? »

— « Oh ! il me doit un peu d'argent, c'est tout. Il avait dit qu'il me paierait aujourd'hui ou demain. »

— « Si c'est une question d'argent... » dit Duke au bout d'un moment.

Johnny le considéra avec incrédulité.

Duke tira de sa poche revolver un portefeuille crasseux. Il marqua un temps d'arrêt, le pouce dans le portefeuille.

« Est-ce que vous voulez vraiment quitter la ville, Johnny ? »

— « Mais bien sûr, seulement... »

— « Johnny, à quoi servent les amis ? Vraiment, vous me vexez. Cinquante dollars vous tireraient-ils d'embarras ? »

Il compta l'argent et le mit de force dans la main paralysée de Johnny.

« Ne dites pas un mot. Laissez-moi me souvenir de vous exactement comme vous êtes. » Il forma un cadre de ses mains et regarda Johnny au travers en clignant les yeux. Il soupira, ramassa la valise bosselée et se mit au travail avec énergie, prenant du linge dans la commode pour le jeter dedans. « Chemises, chaussettes, linge de corps. Cravate. Mouchoir propre. Voilà. » Il ferma le couvercle, secoua vigoureusement la main de Johnny et le poussa vers la porte.

Johnny s'arc-bouta sur les talons et s'arrêta.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Duke.

— « Je viens de réfléchir ; je ne peux pas m'en aller maintenant. Je partirai ce soir. Je prendai le dernier train. »

Duke leva un sourcil interrogateur.

— « Mais pourquoi attendre, Johnny ? Ne remettez pas au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. La marée et le temps n'attendent personne. »

— « Ils vont me voir partir, » dit Johnny avec embarras.

Duke plissa le front.

— « Vous voulez dire que les petits hommes verts vous poursuivent réellement ? » Ses traits se crispaient ; il eut du mal à ce composer un visage. « Mais alors, vous êtes... Excusez-moi. C'est une aberration momentanée. Mais ne comprenez-vous pas, Johnny, que vous n'avez pas une minute à perdre. S'ils vous poursuivent, ils doivent savoir où vous habitez. Comment savez-vous qu'ils ne viendront pas ici ? »

Les joues empourprées, Johnny ne put trouver de réponse satisfaisante. Il aurait voulu partir à la faveur de l'obscurité, mais il lui eût fallu attendre au moins encore cinq heures...

— « Ecoutez, » dit soudain Duke, « j'ai exactement ce qu'il faut. Biff Feldstein... Il travaille à Cherry Lane. Votre propre mère ne sera pas fichue de vous reconnaître. Attendez-moi ici. »

Un quart d'heure plus tard, il était de retour avec un ballot de vieux vêtements et un objet qui, à plus ample examen, se révéla être une fausse barbe brune.

Johnny mit celle-ci à contrecœur, en se servant d'un peu de colle prise dans un tube que Duke avait apporté. Duke l'aida à revêtir une vieille veste de couleur indéfinissable, luisante de graisse, et lui enfonça un béret basque sur la tête. Affublé de la sorte, Johnny découvrit avec horreur qu'il tenait à la fois du faux bohème de Greenwich Village et du marchand de cartes postales transparentes. Duke vérifia sa tenue d'un œil expert. « C'est magnifique, » dit-il. « Et maintenant, sortons. Je vous couvre ! »

***

Duke, une main serrant fermement le coude de Johnny, entraînait celui-ci d'un pas rapide vers la Sixième Avenue quand il s'arrêta soudain. « Oh ! » fit-il. Il bondit en avant, se baissa et ramassa quelque chose.

Johnny regarda l'objet d'un œil terne. C'était un billet de cinq dollars. Duke le mit calmement dans sa poche.

— « Est-ce que cela vous arrive souvent ? » demanda Johnny.

— « De temps à autre, » dit Duke. « Le tout est de garder l'œil accommodé sur la distance convenable. »

— « Vous avez de la veine, » dit Johnny d'une voix faible.

— « N'allez pas vous imaginer cela, » lui dit Duke. « Croyez-en un homme âgé et plein d'expérience. C'est vous-même qui déterminez votre chance dans ce monde. Vous êtes dans la mélasse ? C'est que vous l'avez voulu. Voyez-vous, l'ennui avec vous... »

Johnny, qui avait déjà entendu cette théorie, n'écoutait plus. Récapitulons, songeait-il, tout ce qui a dû arriver pour que Duke puisse ramasser ce billet de cinq dollars. Il a fallu que quelqu'un le perde, pour commencer — mettons que ce quelqu'un ait rencontré un ami au moment où il allait ranger le billet, et qu'il ait fourré celui-ci dans sa poche pour pouvoir donner une poignée de main, puis qu'il n'y ait plus pensé, et qu'en tirant son mouchoir... Parfait. Ensuite il a fallu que tous ceux qui sont passés à cet endroit entre ce moment-là et maintenant aient regardé ailleurs ou aient eu l'esprit accaparé par autre chose. Et il a fallu, finalement, que Duke regarde par terre exactement au moment voulu. Tout cela était extrêmement improbable, mais cela arrivait chaque jour, quelque part.

Et chaque jour aussi, quelque part, des gens recevaient sur la tête des pots de fleurs tombés de fenêtres du dixième étage, dégringolaient dans des trous d'égouts et allaient à la rencontre de balles égarées tirées par des agents de la force publique poursuivant des malfaiteurs. Johnny frissonna.

— « Oh ! » dit soudain Duke. « Où y a-t-il un taxi ? Ah ! Taxi ! » Il s'avança brusquement au bord du trottoir, sifflant et agitant les bras.

Regardant autour de lui avec curiosité, Johnny aperçut une silhouette disgracieuse qui venait à eux en se hâtant.

— « Tiens, voilà Mary Finigan, » dit-il, la désignant du doigt.

— « Je sais, » dit Duke d'un ton irascible. Le taxi s'arrêtait juste devant eux ; le conducteur allongeait déjà le bras en arrière pour leur ouvrir la portière. « Allez, en route, Johnny... »

— « Mais je crois qu'elle veut vous parler, » dit Johnny. « Ne vaudrait-il pas... »

— « Pas le temps maintenant, » dit Duke en lui donnant une poussée pour le faire monter. « Elle s'est mise à baver, c'est pourquoi j'ai dû la laisser tomber. Allez-y ! » dit-il au chauffeur. Et il ajouta pour Johnny : « Il n'y avait pas que ça, d'ailleurs... Et maintenant attendons-nous à voir mettre la patience divine et la langue châtiée à rude épreuve. »

Comme leur taxi était absorbé dans le flot des autres voitures, Johnny aperçut une dernière fois la jeune fille debout sur le bord du trottoir, les suivant des yeux. Ses cheveux bruns dépeignés lui tombaient sur les épaules et l'on voyait à son visage qu'elle avait dû pleurer.

— « Tout homme, dit-on, peut mettre une mégère à la raison, sauf celui qui vit avec elle, » dit Duke d'un ton tranquille. « John, mon garçon, vous venez de bénéficier d'une instructive leçon de choses. Est-ce la chance qui nous a fait échapper à cette souillon qui venait nous casser les oreilles ? Evidemment, non... »

Mais si, pensa Johnny, c'était la chance. Si le taxi n'était arrivé juste au bon moment ?

« ... bref, mon garçon, la seule raison pour laquelle vous avez de la malchance, c'est que vous la recherchez. »

— « Ce n'est pas la raison, » dit Johnny.

Il laissa la voix ample de Duke s'évanouir de nouveau en une sorte de musique de fond primitive, comme les murmures des figurants dans un film de Tarzan quand les Kalawumbas sont sur le point de donner la jolie jeune fille en pâture aux lions. Il lui venait à l'esprit, avec la clarté éblouissante de la révélation, que le cours entier de la vie de tout homme est déterminé par des accidents imprévisibles. Il était là — un mètre soixante-quinze, soixante-cinq kilos de chair et d'os — mais à quoi avait tenu son départ ? (Quelle chance y avait-il pour qu'un spermatozoïde donné s'unisse à un œuf donné ? Plus d'un milliard de chances contre une... C'était inimaginable.) Et si la pomme n'était pas tombée sur la tête de Newton ? Et que venait faire le libre arbitre dans la décision de ne pas devenir, disons un pasteur kurde, pour qui était né dans l'Ohio ?

... Cela signifiait, pensa Johnny, que si l'on pouvait commander aux facteurs du hasard — les coups de dés dans un bar à Sacramento, le caractère d'un oncle à héritage à Keokuk, la quantité d'humidité contenue dans les nuages au-dessus de Sioux Falls à 15 h 13, la forme d'un caillou dans la chaussette d'un gosse vendeur de journaux dans Wall Street — on pouvait tout faire. On pouvait faire tomber un peintre obscur du nom de Johnny Bornish dans un bassin de Central Park, barbouiller sa chaussure de peinture rouge, lui faire renverser une charrette...

Mais pourquoi voudrait-on faire cela ?

***

La salle d'attente de l'aéroport évoquait un peu une scène des temps futurs, sauf que les gens ne portaient pas de tuniques blanches et n'étaient ni désœuvrés ni flegmatiques.

Sur les bancs, toutes les places étaient prises. Duke trouva un peu d'espace libre derrière un pilier et y installa Johnny, sur sa valise posée debout.

— « Maintenant vous êtes fin prêt. Vous avez votre billet. Vous avez votre magazine. Parfait. » Duke fit un geste brusque et menaçant pour consulter sa montre-bracelet.

— « Il faut que je me sauve. Et surtout, mon garçon, n'oubliez pas de me faire connaître votre adresse dès que vous en aurez une, que je puisse vous faire suivre votre courrier et le reste. Oh ! j'allais oublier. » Il griffonna quelques mots sur un morceau de papier qu'il lui tendit. « Simple formalité. Payable à votre entière convenance. Signez ici. »

C'était une reconnaissance de dette de 50 dollars. Johnny signa, se sentant un peu plus à l'aise avec Duke.

— « C'est bon. Tout est en règle. »

— « Duke, » dit soudain Johnny, « Mary est enceinte, n'est-ce pas ? » Il avait une expression pensive.

— « Ce sont des choses qui arrivent, » dit Duke avec bonne humeur.

— « Pourquoi ne lui donnez-vous pas sa chance ? » demanda Johnny avec difficulté.

Duke ne se formalisa pas.

— « Comment ? Dites-moi franchement Johnny — est-ce que vous me voyez en heureux marié ? Allons... » Il secoua la main de Johnny à lui démancher le poignet. « Adieu ! » Avec un sourire prolongé qui découvrit ses gencives, il disparut dans la foule.

II

Assis sur sa valise dans une position inconfortable, solitaire au milieu de la multitude, Johnny s'aperçut qu'il pensait en mots à la fois plus durs et plus longs que de coutume. Lorsqu'il peignait, ou qu'il avait peint, ou qu'il était sur le point de peindre, ses pensées s'enchaînaient tout autrement et il restait parfois plusieurs jours sans faire autre chose que rêvasser. Il n'était pas dépourvu d'un certain talent, Johnny Bornish. Le talent est parfois défini comme un don des dieux, une chose que la plupart des gens, qui n'en ont jamais eu, assimilent au cadeau qu'on trouve sous l'arbre de Noël.

Ce n'était pas du tout le cas pour lui. C'était une chose qui le torturait et l'enchantait et qui occupait tant de place dans son crâne qu'une foule de détails pratiques ne pouvaient y entrer. Sans exagération, son talent

l'obsédait, et lorsque parfois, comme maintenant, son emprise se relâchait, Johnny avait l'expression ahurie de l'homme qui vient de se réveiller pour trouver ses poches vidées.

Il pensait à la chance. C'était fort bien de prétendre que chacun était l'artisan de sa propre chance, et jusqu'à un certain point il pensait que c'était vrai, mais Duke, lui, était le genre d'homme à trouver de l'argent dans la rue. Cela n'était arrivé à Johnny qu'une seule fois dans sa vie, et encore n'était-ce pas une monnaie ayant cours, mais une pièce japonaise — en cuivre, lourde, ayant environ le diamètre d'un demi-dollar, avec un chrysanthème comme symbole d'un côté et un caractère de l'autre. Il voyait en elle son porte-bonheur ; il l'avait trouvée dans la rue au cours de sa dernière année de collège et — il la sortit de sa poche — il l'avait encore.

... Et cela, quand on y songeait, était étrange. Il n'entretenait pas de superstition à propos de cette pièce et il ne l'aimait pas particulièrement. Il l'appelait son porte-bonheur faute d'un autre nom plus approprié, mais en fait, il pensait que la chance, au cours de ces dix dernières années, lui avait été singulièrement contraire. Cependant, cette pièce était à peu de chose près le plus ancien des objets qu'il possédait. Il avait perdu trois montres-bracelets, d'innombrables stylos, deux chapeaux, trois ou quatre briquets et des pièces de monnaie par poignées. Mais sa pièce japonaise, il l'avait toujours.

Or, comment concevoir une telle chose à moins qu'il ne s'agît de chance... Ou d'*intervention ?*

Toujours assis sur sa valise, Johnny redressa le buste. C'était une idée ridicule, venant probablement de ce qu'il n'avait pas déjeuné ; mais il était en humeur de lire une signification sinistre dans presque tout.

Il savait déjà que le vieillard et la femme en tweed intervenaient dans sa vie depuis au moins cinq ans, peut-être davantage. D'une manière ou d'une autre, ils étaient responsables des « accidents » qui ne cessaient de lui arriver... et il fallait avouer qu'il y avait bien là matière à entretenir des idées ridicules et sinistres. Croyant cela, comment aurait-il pu ne pas s'étonner des autres choses étranges qui lui étaient arrivées, si minimes fussent-elles... telles que de trouver et de *conserver* une pièce japonaise ?

Avec cette sorte de logique, on pouvait prouver n'importe quoi. Et pourtant il ne pouvait se défaire de cette idée.

Il se leva nonchalamment, la pièce aux doigts, et alla la jeter dans une boîte à ordures proche. Il se rassit sur sa valise avec une sensation de profond apaisement. Si la pièce lui revenait d'une façon ou d'une autre, il aurait des raisons de supposer le pire ; si elle ne lui revenait pas, ce qui serait certainement le cas, la perte ne serait pas grande...

— « Pardon, » dit un petit homme malingre à l'air pincé, vêtu presque comme un ecclésiastique. « Je crois que vous avez laissé tomber ceci. Une pièce de monnaie japonaise. Très jolie. »

Johnny parvint à prononcer :

— « Je... je vous remercie. Mais je n'en ai pas besoin... gardez-la, je vous en prie. »

— « Oh ! *non,* » dit le petit homme, et il s'en alla d'un pas raide.

Johnny le regarda s'éloigner, puis baissa les yeux sur sa pièce. Elle était lourde et massive, d'un brun sale, entaillée et usée sur les bords. Ridicule !

Son erreur, sans aucun doute, avait été de se faire remarquer. Il garda la pièce dans sa main, essayant de paraître nonchalant. Au bout d'un moment, il alluma une cigarette, la laissa tomber, et, tout en la cherchant à tâtons, parvint à pousser la pièce sous le pied du banc voisin.

Il avait tiré une bouffée de sa cigarette retrouvée quand un costaud en complet gris, tout en muscles et les yeux plissés, s'agenouilla à côté de lui et retira la pièce. Le costaud l'examina avec attention sur les deux faces, en évalua le poids en la faisant sauter dans sa paume, la fit sonner par terre et finalement la rendit à Johnny. « C'est à vous ? » demanda-t-il d'une voix rocailleuse.

Johnny fit signe que oui. Le costaud ne dit rien de plus, mais regarda Johnny d'un air renfrogné jusqu'à ce qu'il eût mis la pièce dans sa poche. Sur quoi il se leva, secoua la poussière de ses genoux et disparut dans la foule.

Johnny sentit une boule froide se former au creux de son estomac. Il avait beau avoir vu le même gag dans une demi-douzaine de mauvais films, cela ne le consolait pas ; il ne croyait pas en la série des coïncidences naturelles qui vous mettent dans l'impossibilité de vous débarrasser d'un paquet de détritus soigneusement ficelé, ou du bas de nylon accusateur, ou de quoi que ce fût.

Il se leva. L'heure de départ prévue de son avion était déjà passée depuis vingt minutes. Il *fallait* qu'il se débarrasse de cette chose. Il était intolérable de supposer qu'il ne pouvait pas s'en débarrasser. Bien sûr qu'il pouvait s'en débarrasser !

Le faux toit du comptoir à bagages, à une hauteur accessible, lui parut tentant. Il prit sa valise et traversa la foule pour s'approcher du comptoir. Il y parvint au moment où les haut-parleurs lançaient une annonce : « *Service numéro brrclang pour Juzzclickville, départ sur la piste numéro dong.* » Profitant de cette clameur, Johnny sortit rapidement la pièce de sa poche et la lança sur le toit hors de sa vue.

Et maintenant ? Quelqu'un allait-il apporter un échelle, monter chercher la pièce, redescendre avec, et la lui rendre ?

Rien ne se passa, sauf que la voix retentit de nouveau avec un grondement de tonnerre dans les haut-parleurs et que, cette fois, Johnny comprit le nom de sa destination : Jacksonville.

Il se sentait mieux. Il s'arrêta au marchand de journaux pour y acheter un paquet de cigarettes. Il donna pour le payer un demi-dollar qu'on lui rendit aussitôt.

« *Service numéro seize pour Jagznbill, départ sur la piste numéro onze,* » hurlèrent de nouveau les haut-parleurs.

Au bout d'un moment, Johnny rendit le paquet de cigarettes, et regarda la pièce japonaise qui le narguait, réelle et pesante dans sa main... Il avait eu une pièce de cinquante cents dans sa poche, mais elle ne semblait plus y être maintenant. Par conséquent, c'était celle-là qu'il avait jetée sur le toit

du comptoir à bagages. Une erreur comme une autre. Seulement voilà, depuis dix ans qu'il portait cette pièce sur lui c'était la première fois qu'il lui arrivait de la prendre pour un demi-dollar ou vice versa.

« *Service numéro seize...* »

*
* *

La femme en tweed, réfléchit Johnny avec un frisson qui lui descendit lentement le long de la colonne vertébrale, s'était trouvée devant lui dans le magasin d'arts, parlant à un vendeur. Elle ne pouvait pas l'avoir suivi jusqu'à la charrette de bananes — ni en autobus, ni en taxi, ni de toute autre manière ; elle n'en aurait pas eu le temps. Donc, elle savait où il se rendait et quand il y arriverait.

C'était comme si tous deux (pensa-t-il tandis que la pièce de monnaie semblait tourner dans ses doigts, lisse et humide comme un poisson), la femme en tweed et le vieillard, l'avaient muni d'une sorte de « signal » dix ans auparavant, si bien que, où qu'il allât et en quelque moment que ce fût, il était comme un chat avec un grelot autour du cou. C'était comme s'ils pouvaient regarder dans une sorte de radar, au moment qui leur plaisait, et voir le cours de sa vie, semblable à un fil métallique tournant et serpentant...

Mais si cela était vrai, il n'y avait aucun moyen de fuite. Le cours de sa vie serpentait à travers la salle d'attente, montait dans un certain avion, en redescendait à l'aéroport d'arrivée, puis passait dans une certaine salle et de là dans un certain restaurant, jusqu'à ce que dans un jour, dans un mois, dans un ou dix ans, l'homme et la femme n'eussent qu'à tendre le bras pour le toucher n'importe où il se trouverait.

Il n'y avait pas de fuite possible, parce qu'à cette pièce japonaise était liée une sorte de construction des choses, une combinaison d'événements fortuits qui ne faisaient qu'ajouter au fait déjà ahurissant qu'il était incapable de s'en défaire.

Il regarda autour de lui avec égarement. Il était dans la salle d'attente d'un grand aéroport à l'aspect insolite de décor pour une pièce des temps futurs. Une jolie fille sortit de derrière le comptoir à sa droite, relevant l'abattant et le laissant retomber derrière elle. Johnny la suivit stupidement des yeux, puis il regarda l'endroit par où elle était sortie. Avec une sensation de picotement à la racine des cheveux, il alla au comptoir et leva l'abattant.

Un homme chauve, à quelques pas de là, s'arrêta de parler au téléphone pour lui faire des signes véhéments, le récepteur à la main.

— « On n'entre pas ici, Monsieur. C'est interdit, » cria-t-il à Johnny.

Johnny posa la pièce japonaise de biais à l'endroit supportant l'extrémité de l'abattant. Il s'assura que c'était bien la pièce japonaise et la cala fermement.

L'homme chauve avait reposé son téléphone et venait vers lui, la main tendue.

Johnny fit retomber le panneau de toute sa force. Il y eut un bruit sourd et une étrange sensation de tension ; les lumières semblèrent se ternir. Il pivota sur les talons et s'enfuit. Personne ne le suivit.

***

L'avion était un bimoteur antique qui, de l'extérieur, avait une apparence vaguement victorienne ; l'intérieur était une sombre caverne inclinée dans laquelle un nombre étonnant de sièges étaient entassés. L'odeur était celle d'une chambre forte. Johnny s'avança maladroitement dans l'étroite allée centrale jusqu'à la seule place apparemment libre, près d'un homme grand et basané qui portait une cravate rayée comme le store d'une boutique.

Il s'assit avec quelque gaucherie. Il ressentait une émotion particulière depuis qu'il avait écrasé la pièce avec le panneau de bois et le pire était qu'il ne pouvait la dominer. C'était un sentiment physique de quelque chose qui n'allait pas, comme un estomac détraqué, ou le manque de sommeil, ou les premiers symptômes d'une fièvre, mais ce n'était exactement aucune de ces choses. Il avait faim, mais pas à un tel point. Il pensa que c'étaient peut-être ses yeux, mais chaque fois qu'il choisissait un objet pour exercer sa vue, celui-ci lui paraissait parfaitement normal et il le distinguait très nettement. C'était dans sa peau, peut-être ? Une sorte de démangeaison qui... Non, ce n'était pas sa peau.

C'était un peu comme lorsqu'on a bu, à la fraction de seconde où l'on se rend compte combien on est ivre et où l'on regrette... c'était comme cela, mais pas très exactement. Et il y avait aussi le pressentiment, plus fort et plus oppressant qu'avant : *Quelque chose de malencontreux va arriver.*

Le pilote et le copilote passèrent dans l'allée et disparurent dans le compartiment avant. La porte se ferma ; l'hôtesse de l'air, à l'arrière de l'appareil, consultait des papiers sur son pupitre pliant. Après un court instant les démarreurs gémirent et les moteurs se mirent en marche. Johnny, qui n'avait pris l'avion qu'une seule fois dans sa vie, fut effrayé d'entendre leur bruit assourdissant. Il y eut encore une attente interminable, et ensuite l'appareil se mit en marche avec une extrême lenteur, balançant légèrement le nez de droite et de gauche, puis prenant de la vitesse tandis que défilait l'immense bande de ciment nu. Il continua d'avancer lourdement, tel un oiseau énorme, grotesque et incapable de voler, et finalement, contre toute attente, il s'éleva de quelques centimètres, tandis que la piste se retirait, s'inclinant et rapetissant jusqu'à ce qu'ils fussent en l'air, loin au-dessus de la brume qui flottait sur l'eau, soutenus comme dans un hamac, assourdis par le ronronnement monotone des moteurs.

Clic ! Quelque chose sauta à l'angle extrême du champ de vision de Johnny. Il tourna la tête.

Clac !

C'était un petit disque métallique qui sautillait sur le tapis de l'allée comme un pion de jeu de puce. Le disque s'arrêta un instant pendant que, de surprise, la bouche de Johnny s'ouvrait avec un bruit de déclic. Le disque arriva près de son fauteuil et, *hop !* bondit de nouveau.

Il atterrit sur son genou. Le petit disque avait un chrysanthème comme motif et était plié par le milieu. Johnny voulut le balayer d'un geste, mais il se colla à sa main comme un morceau d'acier à un aimant.

***

— « Grands dieux ! » dit une voix explosive à son oreille.

Mais Johnny avait son attention accaparée ailleurs. Il avait saisi la pièce de monnaie japonaise avec son autre main — sensation horrible ; la pièce collait comme de la glu à ses doigts et elle quitta sa paume comme à regret. Il essaya de s'en débarrasser en frottant sa main contre le cuir de son siège. Autant chercher à se défaire de sa propre peau. Il y renonça et se mit à secouer furieusement la main.

— « Hé là ! mon ami, ne faites pas cela ! » L'homme basané assis à côté de lui se leva à demi et il y eut un moment de confusion. Johnny entendit un bruit métallique aigu et crut apercevoir quelque chose qui sautait de la poche du gilet de l'homme basané. Et alors, pendant un instant, il eut, collées aux doigts, à la fois une pièce japonaise brune et une paire de lorgnons à la monture brillante. Enfin, les deux objets s'entremêlèrent, s'entortillèrent d'une façon qu'il lui répugnait de regarder, pour se démêler finalement et ne plus laisser apparaître ni pièce, ni lorgnon, mais un affreux petit porte-monnaie de cuir.

La pièce avait-elle jamais été une vraie pièce ? Le porte-monnaie était-il réellement un porte-monnaie ?

— « Regardez ce que vous avez fait ! Pouah ! » L'homme basané, le visage convulsé de colère, tendit précautionneusement les doigts vers le porte-monnaie. « Ne bougez pas, mon ami. Laissez-moi... »

Johnny prit un peu de recul.

— « Qui êtes-vous ? » demanda-t-il.

— « F.B.I., » dit l'homme basané. Il ouvrit un portefeuille sous le nez de Johnny. A l'intérieur, Johnny vit une sorte d'écusson d'aspect officiel. « Maintenant, vous l'avez tordu, nom d'un chien ! Tenez ça tranquille — comme ça. Ne bougez pas. » Il redressa ses manches comme un prestidigitateur et, avec une prudence extrême, approcha sa main du petit objet de cuir brun adhérant à la main de Johnny.

Les doigts de Johnny se contractèrent légèrement autour de l'objet. L'instant d'après les passagers autour d'eux se levaient et se pressaient dans l'allée, se dirigeant vers l'unique lavabo, situé, dans la queue de l'appareil.

L'avion s'inclina de façon sensible. Johnny entendit l'hôtesse crier :

— « Une seule personne à la fois ! Une seule personne à la fois ! Rasseyez-vous, tous. Vous faites pencher l'arrière de l'appareil ! »

— « Doucement, doucement, » gémit l'homme basané. « Tenez-le absolument immobile. »

Johnny essaya vainement. Ses doigts se contractèrent de nouveau et soudain tous les passagers qui se trouvaient dans l'allée se précipitèrent dans l'autre sens, se bousculant pour s'éloigner de l'arrière dangereux.

L'hôtesse de l'air les suivait, impuissante, leur criant des ordres qu'ils n'écoutaient pas.

— « Est-ce moi qui suis cause de cela ? » dit Johnny avec effort, regardant avec horreur l'objet collé au creux de sa main.

— « Non, c'est ce machin-là. Tenez-le fermement, mon ami... »

Mais la main de Johnny se crispa une fois de plus et aussitôt tous les passagers se retrouvèrent dans leurs fauteuils, tranquillement assis comme si rien ne s'était passé.

Alors, soudain, des cris aigus s'élevèrent de toutes parts. Regardant par le hublot, Johnny vit une mer terrifiante de sommets d'arbres juste en dessous d'eux, là où il n'y avait eu que le vide un moment auparavant. Comme l'avion relevait brusquement le nez, sa main bougea de nouveau...

Les cris se firent plus perçants. Devant eux surgissait le mur bleu violacé d'une montagne dont le sommet se perdait dans les nues.

Ses doigts reprirent leur immobilité et l'avion se remit à ronronner paisiblement entre la terre et le ciel. Les passagers s'ennuyaient ou dormaient. Il n'y avait ni montagne ni arbres.

De la sueur perlait sur le front de l'homme basané.

— « Maintenant... » dit-il, serrant les dents et tendant une nouvelle fois la main.

— « Attendez un insant, » dit Johnny, s'écartant de lui. « Attendez... Il s'agit là de quelque chose d'ultra-secret, n'est-ce pas, que je ne devrais pas normalement posséder ? »

— « Oui, » dit l'homme basané, au comble de l'angoisse. « Je vous en conjure, mon ami, ne le bougez pas ! »

Le porte-monnaie changeait lentement de couleur ; ses bords devenaient violet pâle.

— « Et vous êtes du F. B. I. ? » demanda Johnny, regardant fixement l'homme basané.

— « Oui ! Tenez-le ferme... »

— « Non, » dit Johnny. Sa voix avait tendance à trembler, mais il la contint efficacement. « Vous n'avez pas pensé à vos oreilles, » dit-il. « Ou bien sont-elles trop difficiles à changer ? »

L'homme basané grimaça.

— « De quoi parlez-vous ? »

— « De vos *oreilles,* » dit Johnny, « et de votre mâchoire. Il n'y a pas deux personnes qui aient les mêmes oreilles. Et avant, quand vous étiez le vieux monsieur, votre cou était trop gros. Cela me chiffonnait, mais j'étais trop occupé pour y penser. » Il avala sa salive avec difficulté. « C'est maintenant que j'y pense. Vous ne voulez pas que je bouge cette chose ? »

— « Non, mon ami. Surtout pas. »

— « *Alors dites-moi ce que tout cela signifie.* »

L'homme basané fit des gestes conciliants. « Je ne le peux pas, mon ami. Vraiment, c'est impossible. Faites... »

Le poids minuscule bougea dans la main de Johnny. « ... attention ! » cria l'homme.

L'air sembla papilloter autour d'eux. Par le hublot, le bleu limpide du ciel fit soudain place à un amoncellement de nuages gris. La pluie crépita sur la vitre et l'avion tangua brusquement comme s'il avait été pris dans une bourrasque.

Des cris s'élevèrent à l'avant. Johnny avala la boule qui lui obstruait la gorge et ses doigts se crispèrent. L'air papillota de nouveau.

Les nuages et la pluie avaient disparu ; le ciel était redevenu d'un bleu serein. « *Ne faites pas ça,* » dit l'homme basané. « Ecoutez-moi et regardez-moi. Vous voulez savoir quelque chose ? Regardez-moi quand j'essaie de vous le dire. » Il s'humecta les lèvres et commença : « Quand vous avez un ennui... » mais au cinquième mot, sa gorge sembla se nouer hermétiquement. Ses lèvres continuèrent à remuer, l'effort lui faisait sortir les yeux de la tête, mais aucun son ne sortait de sa bouche.

Au bout d'un moment, il y renonça, respirant avec peine.

— « Vous voyez ? » fit-il.

— « Vous ne pouvez pas parler, » dit Johnny. « De cette chose-là. Manifestement. »

— « Exact ! Maintenant, mon ami, si vous voulez seulement me permettre... »

— « Facile. Dites-moi la vérité : avez-vous un moyen d'annuler l'effet de cet objet ? » Il laissa ses doigts se crisper, délibérément, tout en parlant. « Un instrument quelconque, qui vous permette de le neutraliser ? »

L'homme basané regarda nerveusement par le hublot où le ciel bleu avait fait place à un crépuscule pourpre et au grand croissant de la lune.

— « Si, mais... »

— « Il existe quelque chose ? Quoi ? »

La gorge de l'homme se serra de nouveau comme il s'efforçait de parler.

— « Eh bien, que ce soit ce que cela voudra, vous feriez bien de vous en servir, » dit Johnny. Il vit la résolution s'inscrire sur le visage de l'homme basané et retira vivement sa main au moment où celui-ci se jetait dessus...

III

Il y eut un tourbillon, puis l'univers reprit sa stabilité. Johnny se cramponnait à son siège avec sa main libre. L'avion et tous les passagers avaient disparu. L'homme basané et lui étaient assis sur un banc, au soleil, dans un jardin public. Deux pigeons prirent peur et s'enfuirent dans un lourd battement d'ailes.

L'homme basané avait un visage malheureux et contracté.

— « Voyez ce que vous avez fait ! Quelle heure est-il d'abord ? » Il tira deux montres de son gilet et les consulta tour à tour. « Mercredi, mon ami, au plus tard ! Oh ! Oh ! ils vont... » Ses lèvres remuèrent silencieusement.

— « Mercredi ? » parvint à articuler Johnny. Il jeta un regard autour de lui. Ils étaient assis dans Union Square Park, et ils y étaient seuls. Il

y avait beaucoup de passants dans les rues, surtout des femmes, marchant d'un pas rapide. C'était bien un mercredi selon toute apparence.

Il ouvrit la bouche, mais la referma aussitôt. Il regarda l'objet de cuir mou et de métal collé à sa main. Partir du commencement. Que savait-il ?

La pièce de monnaie, qui avait été évidemment une sorte de mouchard ou de signal, s'était jointe, après que Johnny l'eût endommagée, à un instrument appartenant à l'homme basané — apparemment celui qui lui permettait de commander aux probabilités, de se déplacer dans le temps et d'effectuer de petits tours dans ce genre.

Amalgamés comme ils l'étaient maintenant, les deux objets échappaient à tout contrôle — ils étaient dangereux, semblait penser l'homme basané — et ne pouvaient servir à personne.

C'était absolument tout ce que Johnny savait.

Il ignorait d'où venaient l'homme basané — *alias* le vieux monsieur — et sa compagne vêtue de tweed, et quelles étaient leurs intentions. Il ne savait rien de ce qu'il eût été utile de connaître et il avait beau chercher, il ne trouvait rien.

Sauf qu'il y avait sans doute un moyen de délier la langue de l'homme basané. Des drogues étaient hors de question... Il restait l'alcool...

Au fond, pensa-t-il, en redressant le buste, cela ne coûtait rien d'essayer. Cela pourrait ne pas donner de résultat, mais c'était l'idée la plus agréable qu'il ait eue de tout l'après-midi.

— « Allons, » dit-il, et il se leva avec précaution. Mais son mouvement avait dû être trop vif parce que la scène, autour d'eux, se fondit et s'enfonça dans le sol, et ils se trouvèrent debout, non pas dans le parc, mais sur le refuge au milieu de la circulation dans Sheridan Square.

Ce devait être le début de l'après-midi et, d'après les journaux en vente au kiosque, tout près de lui, Johnny vit que c'était toujours samedi.

Il se sentait un peu étourdi. Une supposition qu'il fût environ une heure : dans ce cas, il n'était pas encore arrivé à l'aéroport ; il était en route pour s'y rendre maintenant, avec Duke, et s'il pouvait sauter dans un taxi qui aille suffisamment vite, il pouvait se rattraper et se dire de ne pas partir...

Johnny calma sa sensation de vertige par un énergique effort de volonté. Il avait maintenant, se dit-il, un simple et unique problème à résoudre : comment faire pour parvenir jusqu'à un bar. Il avança prudemment d'un pas vers la bordure du refuge. L'objet qu'il avait dans sa main enregistra la secousse ; le monde tournoya et retrouva son équilibre.

Johnny se tenait, en compagnie de l'homme basané, dans la galerie en surplomb de la Salle des Reptiles du Muséum d'Histoire Naturelle. En bas, des lézards géants, placés dans les positions les plus diverses, semblaient depuis longtemps morts et desséchés.

Johnny ressentit les premiers symptômes d'une vaste impatience. A ce compte-là, il était assez clair qu'il ne parviendrait jamais où il voulait aller, parce que chaque pas qu'il faisait modifiait les règles. Très bien alors, si Mahomet ne pouvait aller à la montagne...

L'homme basané, qui n'avait pas cessé de l'observer, émit une protestation étouffée.

Johnny n'y prêta pas attention. Il abaissa brusquement la main. Puis la releva. Puis la rabaissa.

*
* *

Le monde oscilla autour d'eux comme un pendule, en se tournant et se tortillant. Trop loin ! Ils étaient au coin d'une rue de Paris. Ils étaient dans un endroit sombre, écoutant un bruit de machines. Ils étaient au milieu d'une tempête de sable, étouffés, aveuglés...

Ils étaient dans un bateau à rames sur les eaux calmes d'une rivière. L'homme basané était vêtu de flanelle et coiffé d'un chapeau de paille.

Johnny s'efforça de bouger moins brusquement l'objet qui était dans sa main : c'était comme si celui-ci avait eu une vie propre ; Johnny devait l'empêcher de s'emballer.

Zip !

Ils étaient assis sur des tabourets devant un comptoir recouvert de marbre. Johnny vit une banane à la crème avec une mouche dessus.

Zip !

Une bibliothèque, une immense salle basse de plafond, que Johnny n'avait encore jamais vue.

Zip !

Le fumoir du Théâtre des Arts ; un spectateur, une tasse de café à la main, se cogna à Johnny, faisant déborder le liquide.

Zip !

Ils étaient assis en face l'un de l'autre, l'homme basané et lui, à une table du fond, au bar « Chez Dorrie ». Des particules de poussière dansaient aux derniers rayons du soleil. Ils avaient devant eux chacun un grand verre de whisky.

Enfin !

Les dents serrées, Johnny tint sa main parfaitement droite tout en l'abaissant d'un mouvement presque imperceptible, jusqu'à ce qu'elle vînt toucher la surface de la table. Il soupira. « Videz votre verre, » dit-il.

Un œil vigilant rivé sur la main de Johnny, l'homme basané but. Johnny fit signe au barman qui s'approcha, visiblement interloqué.

— « Depuis combien de temps êtes-vous ici, vous ? »

— « C'est ce que j'allais justement vous demander, » dit Johnny au hasard. « Remettez-nous ça. »

Le barman se retira et revint, l'air hostile, leur apporter les consommations, après quoi il alla à l'autre bout du bar, leur tourna le dos, et se mit à essuyer des verres.

Johnny dégusta lentement son whisky.

— « Buvez, » dit-il à l'homme basané. L'homme basané s'exécuta.

Quand il eut englouti son troisième grand whisky, l'homme basané parut légèrement hébété.

— « Comment vous sentez-vous ? » demanda Johnny.

— « Bien, » dit l'homme. « Je me sens bien. » Il plongea deux doigts

dans la poche de son gilet, en tira une minuscule boîte plate dans laquelle il prit une pilule encore plus minuscule. Il mit la pilule dans sa bouche et l'avala.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda Johnny, l'air soupçonneux.

— « Une petite pilule, c'est tout. »

Johnny le regarda attentivement. Il avait le regard clair et ferme ; jamais on n'eût dit qu'il venait de boire plusieurs whiskies.

— « Essayez de répéter : *Les chemises de l'archiduchesse sont-elles sèches,* » dit Johnny.

L'homme basané répéta la phrase sans difficulté.

« Pouvez-vous dire ça quand vous êtes ivre ? » demanda Johnny.

— « Je n'en sais rien, mon ami. Je n'ai jamais essayé. »

Johnny poussa un soupir. Qu'on voie la chose comme on voudra, l'homme avait été brindezingue, tout au moins avant d'avaler cette petite pilule. Et maintenant il était frais comme l'œil. Au bout d'un moment, l'air menaçant, Johnny frappa sur son verre avec une baguette à cocktails et le barman vint prendre commande de deux autres whiskies. « Des doubles, » dit Johnny après réflexion. Quand les consommations arrivèrent, l'homme en but une d'un trait et son regard se fit vaguement vitreux. Il sortit sa boîte de pilules.

Johnny se pencha en avant.

— « Qui est-ce qui est là dehors ? » murmura-t-il d'une voix rauque.

L'homme basané se retourna d'une seule pièce.

— « Où ça ? »

— « Ils se sont planqués, » dit Johnny. « Surveillez bien l'endroit. »

Il tira sa main libre de sa poche de pantalon où elle avait été occupée à extraire un petit flacon de comprimés anti-histamine qu'il portait sur lui depuis le mois de février. Ils étaient six fois plus gros que les pilules de l'homme basané, mais il ne pouvait faire mieux. Il fit glisser la boîte de pilules de sous la main de l'homme, la vida prestement sur ses genoux, y versa les comprimés et remit la boîte en place.

— « Je ne vois personne, mon ami, » dit l'homme basané d'un air inquiet. « Etait-ce un homme ou... » Il prit un des comprimés, l'avala et parut surpris.

— « Buvez encore un coup, » dit Johnny avec espoir. L'air toujours surpris, l'homme basané vida son verre. Ses yeux se fermèrent lentement et se rouvrirent. Ils étaient nettement vitreux.

— « Comment vous sentez-vous maintenant ? » demanda Johnny.

— « Epatamment bien, merci. *Vad heter denna ort ?* » Les traits de l'homme s'étirèrent et s'affaissèrent en un sourire immense, disloqué, stupide.

Johnny se demanda s'il n'avait pas dépassé la mesure.

— « Voudriez-vous répéter ? » On aurait dit du suédois ou quelque autre langue scandinave.

— « *Voos hot ir gezugt ?* » demanda avec étonnement l'homme basané. Il se frappa la tête plusieurs fois, la main ouverte. « *Favor de desconectar la radio.* »

— « La radio n'est pas... » commença Johnny, mais l'homme basané l'interrompit. Se levant d'un bond, il grimpa sur le banc, étendit les bras et se mit à chanter à tue-tête d'une voix de baryton d'opéra. L'air était celui du toréador de *Carmen,* mais l'homme basané le chantait, avec ses propres paroles, répétées à n'en plus finir : « *Dov' è il gabinetto ?* »

Le barman venait à eux avec une expression menaçante.

— « Fermez ça ! » murmura Johnny d'un ton pressant. « Vous entendez ? Asseyez-vous, sinon je bouge encore cet objet ! »

L'homme basané jeta un coup d'œil vers la main de Johnny.

— « Vous ne me faites pas peur, mon vieux. Allez-y, bougez-le ! *Me cago en su highball.* » Il se remit à chanter.

Johnny sortit trois billets de cinq dollars de son portefeuille — toute sa fortune — et les pressa dans la main du barman comme celui-ci arrivait. Le barman s'éloigna

— « Alors, pourquoi aviez-vous peur avant ? » demanda Johnny, furieux.

— « C'est simple, » dit l'homme basané. « *Vänta ett ögenblick,* ça va me revenir. Pour sûr ! » Il se frappa le front. « *Herr Gott im Himmel !* » Puis il se rassit brusquement.

« Ne le bougez pas, » s'écria-t-il. Il était pâle et la sueur perlait sur son front.

— « *Pourquoi pas ?* »

— « Pas de contrôle, » murmura l'homme basané. « L'instrument est réglé sur vous... tôt ou tard vous allez vous rencontrer vous-même. Or, deux corps ne peuvent occuper le même espace-temps, mon ami. » Il frissonna. « Alors à ce moment-là... *boum !* »

La main et le poignet de Johnny, déjà terriblement fatigués, avaient tendance à trembler. Il avait pris appui contre un récipient plein de bretzels et cela l'aidait un peu, mais pas suffisamment. Johnny était très près de désespérer. Le principal effet de l'alcool semblait avoir été de faire bafouiller l'homme en six ou sept langues étrangères. Les pilules anti-alcooliques étaient en sûreté dans sa poche ; il y avait une fortune à exploiter avec ces pilules, sans nul doute, à condition de sortir vivant de l'aventure... mais cela semblait problématique.

Ces réflexions ne l'empêchèrent toutefois pas d'arrêter d'un regard farouche le mouvement tenté par l'homme basané pour s'emparer de l'objet. Sa voix trembla :

— « Dites-moi tout maintenant, ou j'agite ce machin-là jusqu'à ce que quelque chose se produise. Ma patience est à bout ! Que voulez-vous ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? »

Intentionnellement ou non, sa main glissa et il sentit la table trembler sous eux.

Zip !

Ils étaient assis à une table étroite au restaurant Bickford, dans la Sixième Avenue, au milieu d'un vacarme de vaisselle épaisse d'un centimètre.

— « Alors ? » demanda Johnny, à deux doigts de la crise nerveuse.

Les verres posés devant eux étaient pleins de lait et non pas de whisky. Maintenant il était en fâcheuse posture. A moins qu'il puisse briser la volonté de l'homme basané avant que celui-ci soit dégrisé, ou à moins — éventualité extrêmement improbable — qu'ils tombent par hasard sur un autre bar...

— « Je vais vous expliquer, mon ami, » dit l'homme basané. « Je suis le dernier survivant d'une race de Lémuriens, vous comprenez, et j'aime persécuter les gens. Je suis indigné parce que vous autres, parvenus, vous avez pris possession du monde. Vous ne pouvez pas... »

— « Qui est la femme que j'ai vue avec vous ? » questionna Johnny d'un ton acerbe.

— « Elle ? C'est la dernière survivante des Atlantes. Nous avons conclu un *modus vivendi*, mais nous nous haïssons encore plus que... »

La sueur poissait les doigts de Johnny autour du morceau de cuir mou qui y adhérait. Il laissa sa main se crisper, mais pas trop.

Zip !

Ils étaient assis, se faisant vis-à-vis, sur les sièges durs d'un wagon de métro presque vide, fonçant dans un fracas de ferraille au milieu de son tunnel sombre comme une cargaison à destination de l'enfer.

— « Essayez autre chose, » dit Johnny entre ses dents.

— « Eh bien, voilà, » dit l'homme basané. « Je vais vous dire la vérité. Cet univers n'est pas réel, vous comprenez ? Ce n'est qu'une création de votre imagination, mais vous avez des pouvoirs qui échappent à votre volonté et nous avons essayé de vous embrouiller, voyez-vous, parce qu'autrement... »

— « Alors peu vous importe que je fasse ceci ! » dit Johnny, fermant le poing autour du porte-monnaie de cuir et s'en frappant violemment le genou.

Zip !

Un coup de vent mugit à ses oreilles, lui coupant la respiration. C'est à peine si, à travers un nuage de neige fondue, il pouvait distinguer l'homme basané, accroupi comme lui au bord d'une terrasse au-dessus d'un abîme insondable.

— « Nous sommes des observateurs de l'Union Galactique, » cria l'homme basané. « Nous avons été envoyés ici pour vous surveiller, vous autres Terriens, à cause de toutes ces explosions de bombes A, parce que... »

— « Ou bien ça ! » hurla Johnny, secouant de nouveau le poing.

Zip !

Ils étaient étendus sur une plaine gelée, se regardant dans la pénombre de la nuit glaciale semée d'étoiles.

— « Je vais vous dire, » reprit l'homme basané. « Nous sommes des voyageurs dans le temps et il faut que nous fassions en sorte que vous n'épousiez jamais Marilyn Monroe, parce que... »

Doucement, se dit Johnny.

Zip !

Ils glissaient côte à côte dans le toboggan géant de la foire aux attractions de Jantzen's Beach, à Portland, dans l'Oregon.

— « Ecoutez ! » dit l'homme basané. « Vous êtes un surhomme mutant, vous comprenez ? Ne vous fâchez pas... il a fallu que nous vous mettions à l'épreuve avant de pouvoir vous conduire à votre glorieux héritage de... »

Comme Johnny se mettait debout, le mouvement ébranla l'objet dans sa main et...

Zip !

Ils se tenaient sur la plate-forme d'observation au sommet de l'Empire State Building. Il faisait un froid pénétrant. L'homme basané frissonnait... peut-être de froid, ou peut-être de peur.

— « O. K., mon ami, dit-il enfin d'une voix chevrotante. » Voilà ce qui se passe, vous n'êtes pas un humain, vous êtes un androïde, mais tellement bien imité que vous ne vous en apercevez même pas. Mais c'est nous qui sommes vos inventeurs, vous comprenez... »

Doucement ! C'étaient les soubresauts qui provoquaient le danger, se rappela Johnny.

Zip ! Ils étaient dans une porte à tambour et *zip !* Johnny était dans l'escalier de son hôtel meublé, regardant l'homme basané qui levait la tête vers lui, les yeux exorbités, essayant de dire quelque chose, et *zip !* ils étaient à côté d'une voiture de bananes au chargement répandu sur la chaussée, tandis qu'un frisson parcourait l'échine de Johnny, et...

— « C'est bon ! » cria l'homme basané. Il y avait dans sa voix une âpre sincérité. « Je vais vous dire la vérité, mais *de grâce...* »

Johnny inclina la main involontairement.

Zip !

Ils étaient sur l'impériale d'un autobus de la Cinquième Avenue arrêté en bordure du trottoir, attendant la montée des voyageurs. Johnny abaissa la main avec une précaution infinie sur la barre métallique du dossier du siège placé devant lui.

— « Parlez, » ordonna-t-il.

L'homme basané avala sa salive.

— « Donnez-moi une chance, » dit-il d'une voix sourde. « Je ne peux pas vous le dire... si je le fais, ils me briseront, je n'aurai plus jamais d'emploi... »

— « Dernière chance, » dit Johnny, regardant droit devant lui. « *Une... Deux...* »

— « C'est un biorama, » dit l'homme basané, insistant sur la première syllabe. Sa voix était résignée et morne.

— « Un quoi ? »

— « Un biorama. Comme du cinéma. Vous comprenez ? Vous êtes un acteur. »

— « Voilà quelque chose de nouveau, » dit Johnny mal à l'aise. « Je suis peintre. Que voulez-vous dire, je suis un ac... »

— « Vous êtes un *acteur qui joue* le rôle d'un peintre ! » s'exclama

l'homme basané. « Vous autres acteurs, vous êtes tous bêtes comme des oies ! Vous êtes un acteur ! Vous comprenez. C'est un *biorama.* »

— « Et quel en est le sujet ? » demanda Johnny d'un ton prudent.

— « C'est un drame en musique. Tout se passe chez les pauvres dans les quartiers pouilleux. »

— « Je ne vis pas dans les quartiers pouilleux, » dit Johnny avec indignation.

— « Si je vous le dis ! Est-ce vous qui le savez ou moi ? C'est un grand spectacle dramatique. Et vous, vous apportez *la note comique.* Mais par la suite, vous *mourez.* » L'homme basané s'arrêta court et eut l'air de regretter d'avoir trop parlé. « Simple détail, » dit-il. « Sans importance. Nous arrangerons cela la prochaine fois que nous nous réunirons pour revoir le scénario. » Il porta soudain les mains à ses tempes. « Oh ! pourquoi ai-je été décanté ? » murmura-t-il. « Glorm va me casser en deux. Il va me pulvériser. Il va me repousser dans... »

— « Vous parlez sérieusement ? » demanda Johnny. Sa voix se brisa. « Qu'est-ce que ça veut dire, je meurs ? Je meurs comment ? » Il s'agita convulsivement.

Zip !

L'autobus de la Cinquième Avenue avait disparu. Ils étaient au cinéma, au second rang des fauteuils d'orchestre. La lumière venait de se rallumer ; les spectateurs gagnaient lentement la sortie. Johnny saisit l'homme basané par le revers de son veston.

— « J'ai oublié comment, » dit l'homme basané d'un ton bourru. « Vous tombez de quelque chose, je crois. Juste avant la fin du biorama, quand le héros s'en va coucher avec la fille. Vous voulez savoir qui est le héros ? Quelqu'un que vous connaissez. Un nommé Duke... »

— « Je tombe de quoi ? » dit Johnny l'empoignant plus fermement.

— « D'une maison. Dans une boîte à ordures. »

— « La note comique ? » dit Johnny avec effort.

— « Bien sûr. Chute sur le postérieur ! Vous aurez un succès fou ! Les spectateurs riront à en claquer d'apoplexie ! »



Le bruit des spectateurs quittant la salle cessa brusquement. Les murs et le plafond vacillèrent d'une façon alarmante. Quand tout eut repris son immobilité, Johnny vit avec ébahissement qu'ils se trouvaient dans une salle complètement différente. C'était un endroit où il n'avait jamais été auparavant — nulle part, comprit-il soudain, le cœur battant, où il *aurait pu* se trouver à un moment quelconque.

Au-delà du grand amphithéâtre argenté, sous un plafond qui se perdait dans les nuages, des hommes flottaient en l'air comme des moustiques, les uns planant, d'autres voletant autour d'une forme métallique bulbeuse suspendue au centre de l'immense salle. En contrebas, à six mètres au-dessous du balcon où ils étaient assis, se produisit un bref jaillissement de lumière et l'explosion d'un objet indistinct... un éblouissant déploiement de

clarté qui ne dura qu'une fraction de seconde, laissant un souvenir décousu d'arbres et de bâtiments en mouvement. Au bout d'un moment, le phénomène se reproduisit.

Johnny s'aperçut que l'homme basané, à côté de lui, s'était raidi et comme replié en lui-même.

Il se retourna. Derrière eux, dans le calme inquiétant, un homme tout argenté franchit le seuil d'une porte et s'approcha.

— « *Glorm,* » dit l'homme basané dans un souffle, « *ne estis mia kulpo. Li...* »

— « *Fermu vian truon,* » dit Glorm. Il était mince et musclé, et le vêtement qu'il portait semblait fait de feuilles d'étain. Il avait des yeux proéminents que surplombait un large front. Il regarda Johnny.

— « Maintenant, vous rendre l'instrument, » dit-il.

Johnny retrouva son souffle. Il s'aperçut que le morceau de cuir qu'il avait dans sa main était maintenant aussi rigide que s'il avait fait partie d'un pilier invisible dressé dans l'air. Mais il parvint à le serrer plus fortement.

— « Pourquoi devrais-je vous le rendre ? » demanda-t-il.

Glorm gesticula avec impatience.

— « Attendez. » Il se retourna du côté de l'immense amphithéâtre et sa voix se réverbéra de tous côtés, cent fois amplifiée : « *Gi spinu !* »

De nouveau, le déploiement de couleur et de mouvement se produisit sous la masse de métal suspendue, mais cette fois il s'épanouit franchement et ne s'effaça plus.

Fasciné, Johnny regardait par-dessus le bord du balcon. Le parterre de l'amphithéâtre avait disparu pour faire place à une rue de marbre éblouissant. De chaque côté de cette rue s'élevaient des bâtiments blancs, tout en portiques et en colonnes, et à son extrémité apparaissait une construction ressemblant au Parthénon, mais aussi grande que le siège de l'ONU à New York.

La rue était pleine d'une foule grouillante, rapetissée par la distance. Cette foule se dispersa au moment où il arrivait à bride abattue un chariot à quatre chevaux, puis elle se regroupa. Johnny l'entendait murmurer comme un essaim d'abeilles excitées. Une curieuse âcreté flottait dans l'air.

Etonné, il jeta un coup d'œil à Glorm et à l'homme basané.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il, désignant la scène du doigt.

Glorm fit un geste.

— « Rome, » dit l'homme basané, tremblant comme si le froid l'avait saisi. « C'est un spectacle qu'on monte. En l'an 44 avant Jésus-Christ. C'est la scène où Jules César détruit la ville par le feu parce qu'on ne veut pas le nommer empereur. »

Effectivement, l'odeur âcre était plus forte ; là en bas, un voile mince de fumée grise et noire commençait à s'élever...

— « Mais il n'a jamais fait chose pareille, » protesta Johnny, irrité. « D'ailleurs ce n'est même pas Rome — le Parthénon est à Athènes. »

— « Il y *était,* » dit l'homme basané. Ses dents s'entrechoquaient. « Nous avons changé cela. La dernière équipe qui a fait des bioramas ici

était excellente pour les petites scènes, mais elle ne comprenait rien au spectacle. Glorm, lui... » il jeta un regard furtif à l'homme argenté et éleva légèrement la voix, « il s'y connaît en spectacles. »

— « Voyons que je ne fasse pas d'erreur, » dit Johnny embarrassé. « Vous avez pris toute cette peine pour construire ce décor, avec ce Parthénon ridicule et tout le reste, alors que vous n'aviez qu'à retourner dans le temps pour filmer la réalité ? »

— « *Bona !* » cria la voix amplifiée de Glorm. « *Gi estu presata !* » En bas, la scène tournoya sur elle-même et se volatilisa.

Glorm se tourna impatiemment vers Johnny.

— « Voyons, » dit-il. « Vous pas comprendre. Ce que vous voyez là est réalité. Nous pas décor... pas construire... *Kiel oni gî diras ?* »

— « On doit dire : *Nous n'avons pas construit de décors,* » dit l'homme basané.

— « *Putra lingvo !* Pas construit décor. Nous avons fait construire par Romains. Ils ont pas construit décor... ils ont construit Rome, pas pareil. Compris ? Personne a construit décor ! Rome véritable ! Incendie, morts véritables ! Histoire véritable ! »

Johnny le regardait bouche bée.

— « Vous voulez dire que vous changez l'histoire, simplement pour faire du cinéma ? »

— « Des bioramas, » murmura l'homme basané.

— « Des bioramas si vous voulez. Vous devez tous être tombés sur la tête. Que deviennent les gens de l'avenir avec votre système ? Ecoutez... où sommes-nous maintenant ? A quelle époque ? »

— « Selon votre calendrier, euh, en 4400 et quelque chose. Environ deux mille cinq cents ans après votre époque. »

— Deux mille cinq cents... Et qu'est-ce que ça vous fait à vous quand vous bouleversez l'histoire de Rome ? »

— « Rien, » dit Glorm avec force. « Absolument rien. Arriver quoi à un chien quand vous coupez la queue à sa mère ? »

Johnny réfléchit.

— « Rien. »

— « *Korekti.* Vous pensez c'est gros travail ? »

Johnny fit signe que oui.

« C'est vrai, c'est gros travail. Mais nous le faisons vingt, quarante fois par an. Vous savez combien de personnes sur la planète maintenant ? » Sans s'arrêter, il répondit lui-même. « Trente milliards. Vous savez combien voient les bioramas ? La moitié. Quinze milliards. Sept fois plus de gens qu'il y avait sur la planète à votre époque. Vieux, jeunes. Imbéciles, intelligents. Les bioramas doivent les intéresser tous. Pas comme votre Hollywood. Ça c'était pas art, pas spectacle. Quand gens pensent, là dans leur tête... » (il se frappa le front) « quelque chose est vrai, alors je le fais vrai, et ça c'est art, c'est spectacle ! »

— « Vous n'avez pas beaucoup changé New York en tout cas, » dit Johnny par un réflexe d'auto-défense.

Les gros yeux de Glorm se firent encore plus volumineux.

— « Pas changé ! » Il renifla avec mépris et se retourna. Sa voix amplifiée résonna de nouveau : « *Donu al mi flugantan kvieton de Nov-Jorko natura !* »

Il y eut un mouvement de silhouettes planant autour de la masse de métal suspendue. Glorm fit craquer avec impatience les jointures de ses doigts. Au bout d'un long moment, le parterre de l'amphithéâtre s'épanouit de nouveau.

Johnny retint sa respiration.

L'illusion était si parfaite que le parterre semblait être tombé à trois cents mètres plus bas. L'île de Manhattan s'étendait au soleil du matin. Johnny distinguait des navires à l'ancre dans le port et le scintillement des eaux de l'Hudson et de l'East River qui se confondaient au nord dans les brumes enveloppant le Bronx.

La première chose qu'il remarqua fut que toute l'île était occupée par des maisons basses ; le groupe des gratte-ciel de l'extrémité sud et les quelques autres isolés au centre manquaient dans le tableau.

— « Devinez l'année, » dit la voix de Glorm.

Johnny fronça les sourcils.

— « Environ 1900 ? » Mais ce n'était pas possible, pensa-t-il désorienté — il y avait trop de ponts : plus même que de son temps.

Glorm éclata de rire.

— « Ce que vous voyez est New York en 1956... *avant* que nous le changions. Vous croyez *vous* inventer gratte-ciel ? Oh ! non. Moi les inventer. »

— « C'était pour *Les Crève-la-Faim de Broadway,* » dit l'homme basané avec respect. « Son premier biorama. Quel spectacle ! »

— « Maintenant vous comprendre ? » demanda Glorm d'un ton protecteur. « Longtemps je veux dire ça à acteur, voir sa figure. Bon... vous comprendre maintenant. » Son visage maigre luisait. « Vous acteur... moi producteur, metteur en scène. Producteur, metteur en scène, c'est quelque chose. Acteur, c'est rien, de la crotte ! Alors vous me donner l'instrument. »

— « Non, » dit Johnny faiblement.

— « Si, » dit Glorm. « Dans une minute vous devoir lâcher. »

Johnny découvrit avec stupeur que sa main s'engourdissait. Ainsi c'était la raison pour laquelle ils avaient cherché à gagner du temps. Et maintenant ils étaient parvenus à leurs fins. Il était sur le point de lâcher prise ; il le sentait. Eh bien...

— « Ecoutez, » dit-il désespérément. « Et les gens de l'avenir ? Je veux dire de *votre* avenir. Font-ils *eux aussi* des bioramas ? Dans ce cas, êtes-vous à votre tour acteur pour eux ? »

Les traits de Glorm se contractèrent sous l'effet de la fureur.

— « *Kracajo !* » s'écria-t-il. « Attendez que je... » Il regarda l'objet dans la main de Johnny et son poing se serra.

L'étreinte de Johnny faiblit. Il allait lâcher prise, et qu'allait-il se passer ? Le retour à sa propre époque, d'autres chutes sur le derrière, menant inexorablement à...

Tout son bras était engourdi de fatigue. Il allait devoir lâcher l'objet.

...Et il n'y pouvait rien. Il imagina une chaîne sans fin s'étendant à l'infini jusque dans un avenir impossible à prédire... c'était un trop gros morceau à changer. Ce n'était sans doute pas plus effrayant ni terrible, pensait-il, que d'autres sortes de tyrannies macrocosmiques que l'esprit humain avait imaginées ; il serait possible de vivre avec, si seulement son rôle à lui n'était pas si déplaisant...

Il ouvrit les doigts.

Le visage illuminé d'un sourire, Glorm tendit la main pour saisir le morceau de cuir suspendu. Ses doigts le manipulèrent d'une façon que Johnny ne put suivre et soudain il tomba dans sa paume.

Il y frémit et papillota un moment comme une toupie qui ralentit. Et tout à coup il se divisa en une pièce de monnaie brune et une paire de lorgnons. Le papillotement recommença — confusion de formes brillantes : stylo, carnet de notes, montre, briquet — puis les deux objets s'arrêtèrent, minuscules, métalliques et inertes.

Glorm les mit dans un pli de son vêtement.

— « *Bona,* » dit-il d'un ton indifférent par-dessus son épaule. « *Resendu tion al Nov-Jorkon.* »

Le désespoir délia la langue de Johnny. Il se mit à parler avant même de savoir ce qu'il allait dire.

— « Et si je ne reste pas à New York ? »

Glorm le regarda, l'air ennuyé.

— « *Kio ?* »

— « Vous avez retrouvé votre instrument, » dit Johnny, comme l'idée prenait forme dans sa tête. « C'est bon, mais que ferez-vous si je décide d'aller à Chicago ou dans une autre ville ? Ou de me faire arrêter et envoyer en prison ? Je veux dire que vous pouvez changer les probabilités, mais si je m'y applique suffisamment, je peux me placer là où il est *impossible* que les choses aient lieu à votre guise. » Il prit une profonde inspiration. « Vous comprenez ce que je veux dire ? »

— « *Plejmalpuro,* » dit Gorm. D'après son expression, il comprenait.

— « Ecoutez, » dit Johnny. « Laissez-moi me représenter la situation. Ce Duke qui, selon vous, est le héros... c'est le Duke que je connais ? » Il obtint de Glorm un signe d'acquiescement. « Et cela faisait partie du scénario lorsqu'il m'a aidé à quitter la ville ? »

— « Répétition générale, » dit l'homme basané. « Vous tombez dans un marécage en Floride... vous en sortez couvert de boue et de sangsues. Gros gag. »

Johnny frissonna et détourna résolument ses pensées des sangsues et des chutes du haut des bâtiments...

— « Ce que je veux savoir, c'est où voulait en venir Duke. Pourquoi la décision de m'entraîner hors de la ville a-t-elle germé dans son esprit ? »

Ils le lui dirent. La réponse était brutale dans sa simplicité et Johnny avait craint de la connaître déjà.

Il attendit que ses ongles eussent cessé de s'enfoncer dans ses paumes et qu'il lui fût possible de parler de nouveau avec lucidité. Et même à ce moment, il découvrit qu'il n'avait rien à dire. Comment parler à des gens

capables de faire une chose pareille et de la baptiser art ou amusement ? Il était logique, pensa-t-il, qu'une civilisation qui exigeait les spectacles cruels de Glorm ait un tel concept d'un « héros ». Mais c'était également terrifiant.

Le temps qui lui restait s'épuisait. Mais la réponse à ce problème lui vint à l'esprit : si Duke était ici, que dirait-il ?

— « C'est bon, écoutez, » dit Johnny, rapidement. « C'est une simple suggestion, vous comprenez, une simple idée qui me passe par la tête... »

Glorm et l'homme basané se penchèrent en avant avec des expressions intéressées et circonspectes.

« ... Voilà comment je vois la chose. Au lieu de ce personnage de clown pour apporter la note comique, vous prenez ce personnage plus subtil de beau parleur bohème. Simple substitution. Un habile producteur metteur en scène pourrait imaginer cela. Je vois déjà cela d'ici. Prenez par exemple... tenez, faites-moi voir où il est dit dans le scénario... »

*
* *

Johnny se matérialisa dans une tranquille rue transversale à deux pas de chez lui. Il se sentait lourd et fatigué. Le soleil était encore haut au-dessus des vieux immeubles ; il était environ deux heures et demie... une heure et demie après que Duke l'eût laissé à l'aéroport.

Il s'appuya à une grille et attendit. Naturellement, Mary Finigan arrivait, traversant la rue, les cheveux en désordre, des poches noires sous les yeux.

— « Allez-vous-en, Mary, » dit-il.

Elle sursauta.

— « Qu'y a-t-il, n'est-il pas là ? Pourtant Duke m'a appelée, il m'a dit qu'il était chez vous... »

— « Il a une hache, » dit Johnny. « Je vous dis la vérité. Il allait vous tuer dans mon appartement, avec ma hache de scout que me sert à fendre du bois et qui porte mes empreintes digitales. »

Quand elle fut partie, Johnny tourna le coin de la rue et entra dans le vestibule de sa maison. Duke était là, la main dans la boîte à lettres de Johnny. Il se retourna et lâcha un juron, sa main tirant de la boîte une grosse enveloppe oblongue. « Que diable fichez-vous ici, Johnny ? »

— « Jai décidé de ne pas partir. »

Duke s'appuya au mur, avec un sourire contraint.

— « Eh bien, chaque fois qu'on se retrouve, ça vous donne un avant-goût de la résurrection des corps. » Il regarda l'enveloppe qu'il tenait comme s'il venait juste de la remarquer. « Je me demande ce que ça peut bien être. »

— « Vous savez ce que c'est, » dit Johnny sans rancœur. « Les cinquante dollars que Ted Edwards me devait. C'est ce qui vous a donné l'idée de me faire ce prêt, quand il vous a dit qu'il les avait mis à la poste. Puis cette affaire concernant Mary s'est présentée et je suppose que ça a dû vous paraître une occasion envoyée par Dieu le père. »

Les yeux de Duke étaient plissés et durs.

— « Vous étiez au courant aussi, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que vous comptiez faire, voudriez-vous le dire à un vieil ami ? »

— « Rien, » dit Johnny. « Donnez-moi simplement ma reconnaissance de dette et nous serons quittes. »

Duke fouilla dans sa poche et en tira le morceau de papier qu'il remit à Johnny. Il regarda celui-ci dans les yeux et parut surpris.

— « Bien, bien. Vous êtes sûr, n'est-ce pas ? »

Johnny fit oui de la tête et tourna les talons pour monter l'escalier.

« Je crois que oui, » fit Duke. Il secouait la tête, les poings sur les hanches. « Johnny, mon garçon, *vous êtes un personnage !* »

Johnny le regarda un moment du haut des marches.

— « Vous en êtes un autre, » dit-il.

(*Traduit par Roger Durand.*)



La sangsue

(*Warm man*)

par ROBERT SILVERBERG

La science-fiction est l'apanage des auteurs à la fécondité prodige. Mais il semble que le jeune Robert Silverberg soit susceptible d'améliorer les records déjà existants. Sa première histoire parut alors qu'il était âgé de dix-huit ans ; il a maintenant dépassé de peu les vingt ans et la nouvelle que vous allez lire est... la cent-soixante-quinzième à être publiée de lui aux Etats-Unis ! Son nom a paru au sommaire de pratiquement tous les magazines de S. F. américains, ainsi que dans de nombreuses autres revues spécialisées dans les histoires criminelles, les histoires sportives, le western et autres genres. Enfin il a publié au cours de l'année 1957 *quatre romans sous différents pseudonymes (il en emploie* 13).

Un tel phénomène, penserez-vous, risque fort d'être un monotone écrivaillon tirant à la ligne et ne manifestant guère autre chose qu'une facilité stérile. Et pourtant, lisez sa première histoire dans « Fiction » *et vous verrez qu'il y a là* beaucoup mieux *que du tout-venant...*



JAMAIS personne ne put déterminer le moment précis ou Mr. Hallinan s'était établi à New Brewster. Lonny Dewitt, qui aurait dû le savoir, témoigna que Mr. Hallinan était mort le 3 décembre à 15 h 30, mais quant à la date exacte de son arrivée, personne ne put se montrer aussi affirmatif.

Il arriva simplement ceci : la veille, il n'y avait âme qui vive dans la chaumière abandonnée de Melon Hill et le lendemain, *il* s'y trouvait, comme engendré par la charpente au cours de la nuit, à pied d'œuvre et vivement désireux de répandre sa bonne humeur et sa chaleur communicatives dans toute la petite communauté de banlieue.

Daisy Moncrieff, l'accueillante hôtesse de New Brewster, se devait de faire les premières ouvertures à l'égard de Mr. Hallinan. Deux jours après avoir remarqué pour la première fois des lumières sur la colline, elle estima que le moment était venu d'examiner de près les nouvaux arrivants pour déterminer leur place éventuelle dans la société de New Brewster. Protégée par un léger châle — c'était une fraîche journée d'octobre — elle sortit de chez elle au début de la matinée, descendit à pied Copperbeech Road jusqu'à l'embranchement de Melon Hill et monta la colline jusqu'à la chaumière.

Un nom figurait déjà sur la boîte aux lettres : Davis Hallinan. Il y avait donc probablement bien plus de deux jours qu'ils vivaient là,

songea Mrs Moncrieff. Peut-être seraient-ils vexés de cette invitation tardive ? Elle haussa les épaules et actionna le marteau de la porte.

Un homme de haute taille apparut, entre deux âges mais d'une allure jeune encore et souriant aimablement.

C'est ainsi que Mrs Moncrieff bénéficia la première de la chaleur mystérieuse que Davis Hallinan devait irradier à travers tout New Brewster avant son étrange mort. Ses yeux profonds et graves reflétaient un éclat chaud et lumineux, sa chevelure grise s'ornait de mèches blanches lui conférant une certaine dignité.

— « Bonjour, » fit-il d'une voix grave et douce en même temps.

— « Bonjour. Je suis Mrs Moncrieff — *Daisy* Moncrieff... la grande maison en bas, dans Copperbeech Road. Vous êtes sans doute Mr. Hallinan. Puis-je entrer ? »

— « Euh, s'il vous plaît, j'aimerais autant pas, Mrs Moncrieff. Tout est en désordre. Cela ne vous ennuie pas de rester sous le porche ? »

Il referma la porte derrière lui — plus tard Mrs Moncrieff prétendit qu'elle avait eu un aperçu fugitif de l'intérieur, des murs non peints, et un sol nu couvert de poussière — et approcha pour elle une des chaises rouillées de l'entrée.

— « Votre femme est-elle là, Mr. Hallinan ? »

— « Je suis navré, il n'y a que moi. Je vis seul. »

— « Ah !... »

Mrs Moncrieff, décontenancée, s'arrangea pour sourire néanmoins. Tout le monde était marié à New Brewster : l'idée qu'un célibataire ou un veuf pût venir s'y installer était étrange, étonnante... et au fond pas déplaisante, se surprit-elle à penser.

— « Je venais vous inviter à rencontrer quelques-uns de vos nouveaux voisins, ce soir, » déclara-t-elle. « Si vous êtes libre, bien entendu. Apéritif chez moi vers six heures et dîner à sept. Nous serions très heureux si vous veniez. »

Il cligna des yeux gaiement :

— « Certainement, Mrs. Moncrieff. Je m'en réjouis d'avance. »

*
* *

Le « dessus du panier » de New Brewster se trouvait réuni chez Mrs. Moncrieff peu après six heures. On attendait avec impatience de rencontrer Mr. Hallinan, mais ce ne fut qu'à six heures un quart qu'il se présenta.

A ce moment-là, grâce à l'habileté remarquable de Daisy Moncrieff, chaque personne présente était pourvue d'un verre et se perdait en conjectures sur le mystérieux célibataire vivant sur la colline.

— « Je suis sûre qu'il est écrivain, » confia Martha Weede à Dudley Heyer, qui souffrait du foie. « Daisy affirme qu'il est grand, distingué et qu'il a une personnalité *rayonnante*. Il est probablement là juste pour quelques mois, le temps de nous connaître tous, puis il écrira un roman inspiré par nous. »

— « Hum, oui... » grogna Heyer. C'était un agent de publicité qui faisait chaque matin le trajet jusqu'à Madison Avenue ; il souffrait d'un ulcère et il était profondément pénétré de son importance. « Oui, il va pondre un roman pétillant sur la décadence banlieusarde ou une série d'articles piquants pour le *New Yorker*. Je connais ce genre de caractère. »

La charmante et désirable Lys Erwin, légèrement échevelée après son troisième dry en moins de trente minutes, survint à temps pour surprendre ces paroles et lança :

— « Vous connaissez toujours toutes les espèces de *caractères*, n'est-ce pas chéri ? Vous et votre satané complet de flanelle grise ! »

Heyer lui jeta un regard noir, mais se trouva comme d'habitude incapable de riposter d'une façon appropriée.

Il s'éloigna, fit un sourire cordial aux Dewitt, Jane et Harold, dont il avait un peu pitié (leur fils Lonny, âgé de neuf ans, était un enfant timide, impressionnable, totalement différent de ces camarades), et se trouva devant le bar, à mettre en balance ses probabilités d'une digestion pénible avec l'attrait du Manhattan dont il avait une envie pressante.

A ce moment précis, Daisy Moncrieff réapparut avec Mr. Hallinan en remorque et la conversation cessa dans le salon tandis que tous les invités réunis fixaient le nouvel arrivant.

Un instant plus tard, conscient d'un faux pas collectif, le groupe se remit à bavarder et Daisy se mit à circuler parmi ses invités, présentant sa trouvaille.

— « Dudley, voici M. Davis Hallinan. Mr. Hallinan, puis-je vous présenter Dudley Heyer, l'un des hommes les plus doués de New Brewster ? »

— « Vraiment ? Que faites-vous dans la vie, Mr. Heyer ? »

— « Je suis dans la publicité. Mais ne vous y trompez pas, ça ne réclame aucun don particulier. Seulement un peu de toupet. La possibilité de dorer la pilule au public, c'est ce qu'il aime. Et vous ? Dans quelle branche êtes-vous ? »

Mr. Hallinan feignit d'ignorer la question.

— « J'ai toujours pensé que la publicité était un domaine extrêmement créateur, Mr. Heyer. Mais naturellement, je ne l'ai jamais connue par l'expérience personnelle... »

— « Moi si. Et croyez-moi, elle correspond exactement à l'idée qu'on s'en fait. Heyer se sentit rougir comme s'il avait bu un ou deux verres. Il devenait bavard et trouvait la présence de Hallinan bizarrement calmante. Se penchant vers le nouvel arrivé, il lui confia. « De vous à moi, Hallinan, je donnerais tout ce que j'ai à la banque pour avoir le cran de rester chez moi à *écrire*. Rien d'autre qu'écrire. J'ai envie de faire un roman. Mais je n'ose pas courir ce risque, c'est ce qui me tourmente. Je sais que chaque vendredi, un chèque de 350 dollars tombe sur mon bureau et je n'ai pas le courage d'y renoncer. Aussi je continue à écrire mon roman là, dans ma tête, et ça me ronge peu à peu les entrailles. *Ça me ronge.* »

Il s'arrêta, sentant instinctivement qu'il en avait trop dit et que ses yeux étaient trop brillants.

Hallinan esquissa un sourire :

— « Il est toujours triste de voir le talent rester caché, Mr. Heyer. Je vous souhaite de réussir. »

Daisy Moncrieff revint alors, s'empara du bras de Hallinan et l'entraîna plus loin. Demeuré seul, Heyer reporta ses yeux sur la moquette grise.

« Ça alors, pourquoi lui ai-je raconté tout cela ? » se demanda-t-il. Une minute après avoir fait la connaissance de Hallinan, il s'épanchait auprès de lui, lui révélant son plus profond regret, quelque chose qu'il n'avait confié à personne d'autre à New Brewster, même pas à sa femme.

Cela s'était passé comme une purgation, songea Heyer. Hallinan avait tranquillement absorbé toute sa peine et ses tourments intérieurs, le laissant, lui, Heyer, clarifié, purifié et empli d'une douce chaleur.

Purgation ou saignée ? Heyer haussa les épaules, sourit et se dirigea vers le bar pour prendre son Manhattan.

*
* *

Comme d'habitude Lys et Leslie Erwin se trouvaient aux deux extrémités du salon. Mrs. Moncrieff repéra plus facilement Lys et lui présenta Mr. Hallinan.

Lys lui lança un coup d'œil mal asuré et, dans une soudaine impulsion elle cambra la ligne de son cou, en disant :

— « Ravie de faire votre connaissance, Mr. Hallinan. J'aimerais vous présenter mon mari, Leslie. Viens ici, Leslie, s'il te plaît ! »

Leslie Erwin s'approcha. Il avait vingt ans de plus que sa femme et jouissait de la réputation d'arborer la plus belle paire de cornes de tout New Brewster — une splendide masse d'andouillers qui prenait un ou deux centimètres supplémentaires chaque semaine.

— « Leslie, voici M. Hallinan. Mr. Hallinan, je vous présente Leslie, mon mari. »

Mr. Hallinan s'inclina courtoisement :

— « Très heureux de faire votre connaissance. »

— « De même que nous, » répondit Erwin. « Si vous voulez bien m'excuser, maintenant... »

— « Quel sauvage, » fit Lys Erwin quand son mari fut retourné au bar. « Il se couperait le cou plutôt que de passer deux minutes à côté de moi en public. » Elle reporta son regard plein de ressentiment vers Hallinan. « Je ne mérite pas ceci, n'est-ce pas ? »

Mr. Hallinan haussa les sourcils en signe de sympathie et fit :

— « Avez-vous des enfants, Mrs. Erwin ? »

— « Ah ! Il ne m'en donnera jamais, pas avec ma réputation... Excusez-moi, j'ai un peu bu... »

— « Je comprends, Mrs. Erwin. »

— « Je le sais. C'est drôle, je vous connais à peine, mais vous me plaisez. Vous paraissez *réellement* comprendre, c'est vrai, je vous l'assure. » Elle le prit par la manche, en hésitant un peu. « Rien qu'en vous regardant, je peux affirmer que vous me jugez pas comme les autres. Je ne suis pas

vraiment mauvaise, n'est-ce pas ? C'est pour ça que j'en ai tellement assez, Mr. Hallinan. »

— « L'ennui est un grand mal, » observa Mr. Hallinan.

— « C'est diablement vrai. Et Leslie n'est bon à rien, il lit ses journaux sans cesse et il bavarde avec ses courtiers ! » Elle jeta un regard égaré autour d'elle. « Ils vont commencer à jaser à votre sujet dans une petite minute, Mr. Hallinan. Chaque fois que j'entreprends de parler à quelqu'un de nouveau, on murmure... Promettez-moi une chose... »

— « Si c'est en mon pouvoir... »

— « Revoyons-nous un de ces jours. Bientôt. Je veux vous parler. Parler à quelqu'un qui comprenne pourquoi je suis ainsi. Vous voulez bien ? »

— « Naturellement, Mrs. Erwin. Bientôt. »

Il retira doucement la main qu'elle posait sur sa manche, la serrant tendrement un instant avant de la lâcher. Elle lui sourit, pleine d'espoir, et il hocha la tête aimablement :

« Maintenant il faut que je fasse la connaissance d'autres invités. A bientôt, Mrs. Erwin. »

Il s'éloigna, laissant Lys un peu tremblante et perplexe au milieu du salon. Elle poussa un profond soupir et laissa son décolleté se rouvrir.

« Il y a au moins un homme décent dans cette ville, à présent, » songea-t-elle.

Il y avait quelque chose de *bon* dans Hallinan. Il était gentil et compréhensif. « De la compréhension. Voilà ce dont j'ai besoin. » Elle se demanda si elle pourrait faire une visite à la maison de Melon Hill le lendemain après-midi sans scandale.

Lys se retourna et vit la mince figure d'Aiken Muir qui l'observait sournoisement, une invite nette dans l'expression de son visage. Elle répondit à son coup d'œil par un « Allez au diable » aussi glacial que muet.

Mr. Hallinan continua de circuler au sein de la réception. Et, graduellement, le dessin de cette réception commença à prendre forme, en une sorte de délicate mosaïque. Au moment du dîner, le temps des cocktails passé, un assemblage subtil et complexe de pensées et de réponses agissant les unes sur les autres s'était édifié.

Sans jamais boire, Mr. Hallinan avait glissé adroitement d'un citoyen de New Brewster à l'autre, conversant avec chacun, en déduisant quelques faits précis au sujet de la personnalité de chaque interlocuteur, souriant gentiment et passant au suivant.

A peine avait-il quitté un invité que celui-ci faisait cette double constatation : Mr. Hallinan avait, au fond, très peu parlé, mais il avait fait pénétrer en vous, au cours de cette brève conversation, une chaleur communicative et un sentiment de sécurité.

Aussi, tandis que Mr. Hallinan apprenait par Martha Weede la jalousie morbide de son mari et l'effroi qui en résultait pour elle, Lys Erwin faisait remarquer à Dudley Heyer quelle personnalité remarquable et compréhensive possédait le nouveau venu. Et Heyer, dont on savait qu'il ne disait rien de gentil sur personne, approuva pour une fois.

Et plus tard, au moment où Mr. Hallinan arrachait à Leslie Erwin un peu de la souffrance que lui causaient les infidélités multiples de sa femme, Martha Weede put déclarer à Lys Erwin :

— « Il est si gentil que vraiment on dirait un saint ! »

Et pendant que le petit Harold Dewitt lui confiait ses craintes d'avoir un enfant anormal avec son fils Lonny, qui se confinait à neuf ans dans un mutisme inquiétant, Leslie Erwin avec un sourire conquérant faisait remarquer à Daisy Moncrieff :

— « Cet homme doit être psychiatre. Seigneur ! Il sait comment parler à quelqu'un. En moins de deux minutes il m'a fait avouer tous mes soucis. Et je me sens beaucoup mieux. »

Mrs. Moncrieff approuva d'un signe de tête :

— « Je sais ce que vous voulez dire. Ce matin, quand je suis allée chez lui pour l'inviter à venir ici, nous avons bavardé un petit moment sous le porche. »

— « Eh bien, » reprit Erwin, « si c'est un psychiatre, il aura du pain sur la planche : il n'y en a pas un ici présent qui n'ait son petit grain. Tenez, Heyer là-bas, ce n'est pas le bonheur qui lui a occasionné cet ulcère. Cette étourdie de Martha Weed également — elle a épousé un professeur de Colombie qui ne sait de quel sujet lui parler. Et ma femme, Lys, c'est une personne bien déconcertante, elle aussi... »

— « Nous avons tous nos soucis, » soupira Mrs. Moncrieff. « Mais je me sens beaucoup mieux depuis que j'ai parlé à Mr. Hallinan. Oui, beaucoup mieux. »

Mr. Hallinan s'entretenait maintenant avec Paul Jambell, l'architecte. Jambell dont la ravissante femme se mourait lentement d'un cancer à l'hôpital de Springfield. Mrs. Moncrieff imaginait parfaitement de quoi Jambell et Mr. Hallinan discutaient.

Ou plutôt, de quoi Jambell parlait — car Mr. Hallinan, réalisa-t-elle, bavardait peu lui-même. Mais c'était un prodigieux auditeur. Elle ressentit une agréable sensation de chaleur qui n'était pas entièrement due aux cocktails. C'était bon d'avoir quelqu'un comme Mr. Hallinan à New Brewster, songea-t-elle. Un homme possédant ce tact, cette dignité et cette présence chaleureuse serait un trésor à conserver.

*
* *

Quand Lys Erwin se réveilla — seule, pour changer — le lendemain matin, une partie de sa singulière tranquillité de la veille au soir l'avait abandonnée.

« Je dois parler à Mr. Hallinan, » pensa-t-elle.

Elle avait résisté à deux tentatives de séduction voilées et une autre non déguisée, la veille au soir. Elle était rentrée chez elle et avait même réussi à être aimable avec son mari. Leslie aussi avait été courtois avec elle : c'était tout à fait inhabituel.

— « Quel type, ce Hallinan ! » avait-il dit.

— « Tu lui as parlé, toi aussi ? »

— « Oui. Je lui ai raconté un tas de choses. Beaucoup trop peut-être. Mais je m'en sens soulagé. »

— « Bizarre, » avoua-t-elle, « mais moi aussi. C'est quelqu'un de singulier, n'est-ce pas ? Sans cesse à se déplacer et à absorber les ennuis de chacun. On a dû lui déverser sur le dos hier soir la moitié des névroses de New Brewster. »

— « Cela n'a pas eu l'air de l'abattre en tout cas. Plus il parlait aux gens, plus il devenait joyeux et affable. Et nous de même, d'ailleurs. Vous paraissez plus détendue que vous ne l'avez été depuis un mois, Lys. »

— « Je me *sens* détendue, c'est vrai. Comme si toute dureté et toute laideur s'étaient échappées loin de moi. »

Et c'était le souvenir de cette sensation qu'elle avait eu à l'esprit dès son réveil ce matin-là. Elle avait cligné les yeux et regardé le lit vide à l'autre bout de la chambre. Depuis longtemps, Leslie était parti, en route vers la Cité. Elle savait qu'elle devait reparler à Hallinan. Elle n'était pas encore complètement purifiée : il y avait encore du poison en elle, quelque chose de froid et de gluant qui fondrait à la chaleur de Mr. Hallinan.

Elle s'habilla, prépara en hâte un peu de café et sortit. Elle descendit Copperbeech Road, dépassa la maison Moncrieff où Daisy et son mari renfrogné, Fred, s'occupaient à vider les cendriers de la veille, gagna Melon Hill, grimpant la pente douce jusqu'à la chaumière.

Mr. Hallinan lui ouvrit, dans une robe de chambre à carreaux bleus. Il paraissait légèrement mal en point, comme s'il ne tenait pas d'aplomb sur ses jambes, songea Lys. Ses yeux sombres avaient les paupières gonflées et un peu de barbe parsemait ses joues.

— « Oui, Mrs. Erwin ? »

— « Oh ! bonjour, Mr. Hallinan. Je, euh, je suis venue vous voir. J'espère que je ne vous dérange pas, c'est que...

— « Je comprends, Mrs. Erwin... » (Elle se sentit aussitôt beaucoup mieux.) « Mais j'ai peur d'être vraiment très fatigué après la soirée d'hier et je crains de ne pas me révéler très bon compagnon, en ce moment... »

— « Mais vous m'avez dit que vous me parleriez seul aujourd'hui. Et oh ! il y a tant de choses que je désirais encore vous dire. »

Une ombre traversa son visage (*fatigue, inquiétude ?* se demanda Lys).

— « Non, » coupa-t-il rapidement. « Plus rien, pour l'instant. Je dois me reposer aujourd'hui. Pourriez-vous revenir, disons mercredi ? »

— « Certainement, Mr. Hallinan. Je ne veux pas vous déranger. »

Elle s'éloigna et descendit la colline en pensant : « Il a eu une indigestion de nos soucis hier soir. Il les a tous absorbés comme une éponge et il va les digérer aujourd'hui... Oh ! à quoi vais-je donc songer ? »

Elle arriva en bas de la colline, essuya deux larmes coulant de ses yeux et se dépêcha de rentrer chez elle, oppressée par la bise d'octobre qui sifflait autour d'elle.

*
* *

Et la vie de New Brewster se poursuivit ainsi. Durant les six semaines précédant sa mort, Mr. Hallinan assista à toutes les réunions importantes,

toujours impeccablement vêtu, toujours disponible avec son perpétuel sourire, toujours mystérieusement apte à extirper les craintes, les soucis et les terreurs secrètes dissimulés dans l'âme de ses voisins.

Et invariablement, Mr. Hallinan était inabordable au lendemain de ces réunions, renvoyant gentiment mais sans céder ses visiteurs. Ce qu'il faisait dans la maison de Melon Hill, nul le savait.

Au fur et à mesure que le temps passait, tous se rendirent compte qu'ils ne savaient pas grand-chose sur Mr. Hallinan. Il les connaissait, eux, parfaitement ; il était au courant de cette seule nuit d'adultère vingt ans auparavant qui mettait encore au supplice Daisy Moncrieff, du mal qui rongeait Dudley Heyer, de la jalousie froide et envieuse de Martha Weede, de la solitude et de la frustration de Lys Erwin, de la colère rentrée de son mari désolé d'être cocufié — il savait ces choses et beaucoup d'autres, mais aucun d'entre eux ne connaissait plus que son nom.

De toute façon il réchauffait leurs vies et les déchargeait du fardeau de leurs peines. S'il choisissait de garder secrète sa propre existence, pensèrent-ils, c'était son privilège.

Il se promenait tous les jours dans New Brewster, saluait les enfants en leur souriant, et ceux-ci répondaient de même. Il s'arrêtait parfois, bavardait avec un gosse de mauvaise humeur, puis continuait son chemin, grand, raide, d'un pas vif.

On savait qu'il n'avait jamais mis les pieds dans aucune des deux églises de New Brewster. Une fois, Lora Harker, le principal soutien de l'église presbytérienne, le lui reprocha au cours d'un morne dîner chez les Weede.

Mr. Hallinan sourit doucement et dit :

— « Certains d'entre nous en sentent le besoin. D'autres pas. »

Et le chapitre fut clos.

Vers la fin de novembre, quelques membres de la communauté changèrent brusquement de sentiments à l'égard de Mr. Hallinan, inquiets peut-être de sa constante sollicitude pour leurs chagrins.

Ce changement fut l'œuvre de Dudley Heyer, Carl Weede et quelques autres.

— « J'en viens à ne plus faire confiance à ce bonhomme-là, » déclara Heyer en frappant vivement le culot de sa pipe. « Toujours à rôder autour de vous en absorbant vos paroles, en faisant jaillir la saleté. Et pourquoi diable ? A quoi cela lui sert-il ? »

— « Peut-être s'exerce-t-il à la sainteté, » hasarda calmement Carl Weede. « Abnégation de soi-même. Le huitième chemin du bouddhisme. »

— « Toutes les femmes ne jurent que par lui, » lança Leslie Erwin. « Lys n'est plus la même depuis qu'il est ici. »

— « Elle n'est plus *du tout* la même, » appuya Aiken Muir, et tous les hommes, Erwin compris, rirent devant cette subtilité.

— « Tout ce que je sais, c'est que je suis las d'avoir un père confesseur au milieu de nous, » dit Heyer. « J'ai l'impression que quelque chose se cache derrière tant de sympathie. Quand il aura fini de nous soutirer des

confidences, il écrira un livre mettant New Brewster à jour sans aucune bonté. »

— « Vous soupçonnez toujours les gens d'écrire des livres, » fit Muir.

— « Ouais, quelles que soient ses raisons, je commence à en avoir assez. Voilà pourquoi il n'a pas été invité à la réception que nous donnons lundi soir. » Heyer jeta un regard noir sur Fred Moncrieff, comme s'il s'attendait à être contredit. « J'en ai parlé à ma femme et elle m'approuve. Pour une fois, ce cher Mr. Hallinan restera chez lui. »

***

La réunion chez les Heyer fut bizarrement froide ce soir-là. Les habitués étaient tous là, tous sauf Mr. Hallinan. La soirée ne fut pas une réussite. Quelques personnes qui ignoraient que Hallinan n'était pas invité l'attendirent patiemment et s'éclipsèrent de bonne heure dès qu'elles apprirent qu'il ne devait pas venir.

— « Nous aurions dû l'inviter, » remarqua Ruth Heyer dès le départ du dernier hôte.

Heyer hocha la tête :

— « Non. Je suis ravi de ne pas l'avoir fait. »

— « Mais ce pauvre homme, tout seul sur la colline pendant que nous étions tous ici, ce pauvre homme tenu à l'écart et loin de nous... vous ne pensez pas qu'il en sera mortifié, dites-moi ? Et qu'il se tiendra isolé de nous désormais ? »

— « Peu importe, » rétorqua Heyer, l'air mauvais.

Son attitude méfiante envers Mr. Hallinan gagna tout le groupe. D'abord les Muir, puis les Harker omirent de l'inviter à leurs réunions.

Il continuait à se promener l'après-midi, mais ceux qui le rencontraient notaient une expression contrainte sur son visage, bien qu'il eût toujours son sourire gentil et qu'il bavardât sans émettre de commentaires désagréables.

Puis, le 3 décembre, un mercredi, Rov Heyer, dix ans, et Philip Moncrieff, neuf ans, tombèrent sur Lonny Dewitt, neuf ans, devant l'école publique de New Brewster, et ce juste avant que Mr. Hallinan, en promenade, débouchât dans l'allée de l'école.

Lonny était un garçon étrange, silencieux, le désespoir de ses parents et le cauchemar de ses camarades de classe. Il ne fréquentait personne, parlait peu, restait dans son coin. Les gens gloussaient quand ils le rencontraient dans la rue.

Rov Heyer et Philip Moncrieff décidèrent de faire parler Lonny Dewitt, sans quoi...

« Sans quoi » se réalisa. Ils le frappèrent à coups de poing et de pied durant quelques minutes, puis s'enfuirent à l'approche de Mr. Hallinan, laissant Lonny en pleurs sur les marches dallées devant l'école vide.

Lonny leva les yeux comme le grand monsieur survenait.

— « Ils t'ont battu, n'est-ce pas ? Je viens de les voir s'enfuir en courant. »

Lonny continua de pleurer. Et il pensait :

Il y a quelque chose de curieux dans cet homme. Mais il veut m'aider. Il veut être bon pour moi.

— « Tu es Lonny Dewitt, je crois ? Pourquoi pleures-tu ? Allons, Lonny, cesse de pleurer ! Ils ne t'ont pas fait si mal. »

Non, fit silencieusement Lonny. *J'aime pleurer.*

Mr. Hallinan sourit avec bonhomie :

— « Raconte-moi tout cela. Quelque chose te tracasse, n'est-ce pas ? Quelque chose d'important qui te rend lourd et triste au fond de toi. Raconte-moi ça, Lonny, et cela disparaîtra peut-être. »

Il prit les petites mains froides du garçonnet entre les siennes et les serra.

— « Je ne veux pas parler, » dit Lonny.

— « Mais je suis ton ami. Je veux t'aider. »

Lonny le scruta du regard et comprit soudain que le grand monsieur disait vrai. Il avait envie de l'aider, lui, Lonny. Mieux que cela, il *était obligé* de l'aider. Désespérément. Il l'en suppliait :

— « Dis-moi ce qui t'afflige, » répétait-il.

D'accord, pensa Lonny, *Je vais vous le dire.*

Et il ouvrit les vannes de son cerveau. Neuf ans de souffrance contenue s'échappèrent en un torrent tumultueux.

Je suis tout seul et on me hait parce que je fais des choses dans ma tête Et ils ne l'ont jamais compris et ils pensent que je suis bizarre Et ils me détestent Je vois qu'ils me lancent des regards méchants et ils imaginent à mon sujet des choses déplaisantes parce que je désire leur parler en esprit et qu'ils ne comprennent que les mots Et je les hais je les hais je les hais

Lonny s'interrompit subitement. Il avait tout déballé et il se sentait mieux maintenant, débarrassé du poison qu'il transportait depuis des années.

Mais Mr. Hallinan paraissait étrange. Blême, le visage verdâtre, il chancelait.

Alarmé, Lonny accorda son esprit sur celui du grand monsieur. Et il perçut :

Beaucoup trop. Beaucoup beaucoup trop. Je n'aurais jamais dû m'approcher si près de cet enfant. Mais les adultes me repoussaient maintenant.

Ironie : un récepteur mental saturé et grillé par l'émission d'une charge mentale emmagasinée.

... comme de buter sur un fil à haute tension...

... lui, c'était l'émetteur, j'étais le récepteur, mais il était trop chargé...

Et ces derniers mots, pleins d'amertume :

J'étais... seulement... une... sangsue...

— « S'il vous plaît, Mr. Hallinan, » s'exclama Lonny. « Ne tombez pas malade. Je voudrais vous en dire plus. S'il vous plaît, Mr. Hallinan. »

Silence.

Lonny rentra dans un mutisme définitif et las, comprenant qu'il avait trouvé et perdu le premier être pareil à lui.

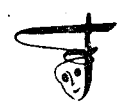
Les yeux de Mr. Hallinan se fermèrent et il s'écroula dans la rue. Lonny comprit que c'était la fin, que jamais plus les gens de New Brewster ne reparleraient à Mr. Hallinan. Mais pour s'en assurer définitivement, il se baissa et prit son poignet mou.

Il le laissa vite retomber. C'était un morceau de glace. *Froid.* Terriblement froid. Lonny regarda fixement le cadavre pendant quelques instants.

— « Mais c'est ce cher Mr. Hallinan, » s'exclama une voix féminine. « Qu'est-ce qu'il... »

Sentant le retour de son accablant isolement, Lonny se remit doucement à pleurer.

(*Traduit par Suzanne Rondard.*)



Le visiteur

par GÉRARD KLEIN

Il y a plus de deux ans, dans notre numéro de janvier 1956, *nous présentions aux lecteurs de* « Fiction » *la nouvelle d'un débutant nommé Gérard Klein. L'histoire s'appelait* « Civilisation 2190 » ; *c'était une habile et attachante évocation dans la lignée de Bradbury ; elle révélait un vrai talent littéraire. Nous la préfacions en disant que son auteur irait loin.*

Depuis, vous avez lu « Les Villes » (*n*° 30), « Point final » (*n*° 40) *et* « Le bord du chemin » (*n*° 45), *en même temps que Gérard Klein cessait complètement d'être un inconnu pour vous grâce à des critiques de livres et des articles dont la liste clôt une bibliographie déjà importante :* « Ray Bradbury, mage » (*n*° 33), « Theodore Sturgeon, le splendide aliéné » (*n*° 40), « Isaac Asimov, docteur ès-science-fiction » (*n*° 43), « Lewis Carroll l'explorateur, ou les voies de l'imaginaire » (*n*° 44), « Jacques Sternberg ou le robot écœuré » (*n*° 51).

Les nouvelles de Klein que nous avons publiées jusqu'ici dans « Fiction » *étaient toutes plus ou moins des « œuvres de jeunesse », c'est-à-dire qu'elles faisaient partie des premiers manuscrits qu'il nous avait envoyés. Vous lirez de lui dans l'avenir d'autres nouvelles plus récentes et plus « mûries ». Mais* « Le visiteur », *que nous vous présentons aujourd'hui, mérite une mention particulière, car il s'agit de la toute première histoire de science-fiction qu'il ait jamais écrite !*

Ce conte date de 1953. *On y sent typiquement l'influence de Bradbury, qui commençait à l'époque à être publié en France et qui est resté un des auteurs préférés de Klein. Le texte est à la fois plein de gaucherie et de fraîcheur. Pourtant, si nous en avons exhumé le manuscrit de nos tiroirs, pour le faire paraître sans retouches, ce n'est pas seulement pour que vous lui trouviez un charme rétrospectif. Il nous semble en fait qu'on peut trouver là les qualités de lyrisme qui seraient celles d'un « poème de science-fiction », et que cette œuvre de débutant, dans son imperfection, est déjà l'œuvre d'un écrivain.*



Il y avait beau temps que le gosse avait quitté la poussière de la route et les sinistres écoles des Hommes où l'on s'efforçait de lui faire oublier le ciel tacheté de blanc, l'herbe naissante et les étangs verts.

Il s'en était allé vers les eaux mortes où somnolaient, dans les feuilles pourrissantes, des grenouilles amies. Vers les arbres et, derrière le petit bois, le terrain inculte, dernier refuge des fleurs et des fées de toute espèce, des brouillards enchantés et des châteaux d'air que les hommes avaient perdus, dépouillés, oubliés...

Beaucoup étaient là, cachés dans l'herbe ou dans le vent, dans les bras spasmodiquement agités des chênes, lui murmurant, au travers du craquement inattendu des feuilles, du glissement lent de chaque bourgeon, du battement de son propre pouls, les étranges connaissances, les pensées informulées et toutes-puissantes.

Il savait qu'il suffisait de penser. Il n'avait pas encore oublié ce qui se fondait déjà dans l'indéfini d'une impression, les merveilleuses planètes et l'Homme de l'Espace, Alice et le Chapelier, à peine engagés dans un monde encore accessible. Ils tâchaient de maintenir les ponts que détruisaient patiemment, méticuleusement, les plans, les clous et le goudron des Hommes. Ils dansaient sur la pointe des nuages et des ailes d'oiseau :

« N'oublie pas. N'oublie pas. »

Le Pays antérieur était encore tout proche. Plus proche que la route.

Le bourdonnement le surprit alors qu'il tressait trois touffes d'herbe en offrande à une divinité passagère. Il n'avait rien de métallique, ni de mécanique. Le gosse l'écouta, ravi.

Une grande ombre passa, légère, apaisante. Elle se posa, comme une feuille détachée, sur les fleurs du terrain vague.

Il n'avait pas peur. Il rampa sans bruit. La chose gisait, ronde, à demi-translucide, immobile, mais tremblotante comme une grosse goutte de lait. C'était une chose douce, parfaite, libérée de la brutalité des engrenages des hommes.

Il réalisa que la chose ne l'étonnait pas. Elle avait toujours fait partie de son univers. Il l'avait attendue, depuis des limbes de temps, au fond d'une vieille mémoire hésitante et diffuse. Et elle était venue.

*
* *

Il ne se passait rien. La chose éclairait les fleurs et elles semblaient plus belles. C'était tout. Il s'allongea dans la mousse, juste à la limite de la lumière dorée qu'elle transvasait lentement dans l'air de la Terre. Le bourdonnement cessa. Cela le rendit triste et quelque chose s'arrêta de glisser dans son cerveau. De temps à autre, il regardait la chose qui était tombée de l'espace et des Mondes ancestraux dont il se souvenait, et il ne pouvait plus en détacher les yeux.

Le temps coulait. La chose était l'arche d'un pont jeté dessus l'espace et le temps, un pont invisible, mais sensible, à la limite du tangible, et si parfaitement et si purement irréel, que ce n'était qu'en lui qu'il avait pleinement confiance. Et, dessous le pont, le temps coulait.

Il savait que quelqu'un devait franchir le pont et que la chose allait s'ouvrir et dévoiler le soleil qu'elle masquait à demi, déjà, dans un jaillissement silencieux de fusées, dans une paisible et froide explosion atomique.

La chose s'ouvrit. Un pan de la sphère glissa aussi silencieusement qu'un nuage.

Il se dressa sur les coudes. L'être allait sortir. Il ne voulait rien perdre.

La rampe d'or se déplia, parfaitement étrangère, avec le doux froissement d'une vie.

L'être allait sortir.

Le soir était tout proche et les arbres, les nénuphars et le couchant brûlaient le ciel et l'eau de flammes vertes et rouges.

La forme se précisa un peu, puis se dressa devant la porte. C'était peut-être un humain, très mince, comme les brouillards d'un jour de vent, la peau ou le vêtement d'argent ou de miroir. Ses joues d'or ne pesaient rien, son front d'ivoire n'arrêtait pas le vent. Il descendait vers la Terre et le gosse ne voyait pas ses jambes parce qu'il ne marchait pas.

Il glissait, imprécis, comme le brouillard que soulèvent les skieurs ; il se déformait, il disparaissait, plongeait et émergeait de quelque univers perdu. Il disparut vers les champs, glissant sur les ajoncs et sur les vieux tas de pierres écroulées, qui autrefois avaient été des enclos, ou des autels d'étranges dieux tombés du ciel.

Le gosse attendit. La chose était restée ouverte. Il fit un pas, puis d'autres. La chose reposait à peine sur le sol. Elle était encore toute chargée de la poussière des étoiles et imprégnée de la saveur du vide. Il la baptisa astronef et extirpa de sa poche un très ancien morceau de sucre.

Il toucha la chose. C'était divinement agréable. Il devinait, à l'intérieur, une infinité de formes, de plaisirs. Il lorgna par l'ouverture triangulaire. Puis posa le pied droit sur le plan incliné. Puis le gravit, léger, flottant.

La pièce l'accueillit d'emblée. Il sentait la très vague notion qu'il avait de l'univers grandir et l'emplir jusqu'à se confondre avec lui.

Se protéger disaient les hommes, et ils édifiaient hâtivement des remparts. Se protéger, sifflaient les tiges des graminées qui durcissaient leur cellulose ; se protéger, grinçaient les griffes, hurlaient les crocs, soufflaient les ailes rapides ; se protéger, murmuraient les êtres à fourrure, à carapace, à armure, éviter le contact.

Pourquoi se protéger, contre qui ? Il n'était plus timide, ni rien. Il n'était plus un Homme. Il était celui qui aspirait à partir.

Il saisit la baguette de matière douce que lui tendit un bras du brouillard. Le brouillard flottait bas dans la cabine et il l'enveloppa, le saisit. Il tint la baguette. Il savait qu'il ne devait rien toucher, et il ne le voulait pas. Il n'y avait d'ailleurs ni bouton, ni manette, qu'il pût abaisser ou pousser, et qui le projetteraient dans une région lointaine de l'espace.

« Je veux partir, » pensa-t-il.

Il rêvait le plus densément possible. Il voulait connaître tous les mondes. Ceux qui peuplaient la nuit franche de l'hiver, et ceux qu'il invoquait durant ses insomnies tièdes de l'été.

Parcourir les planètes qui portent des monstres, des fleuves de rubis, des êtres tout-puissants, des machines souples et obéissantes.

« Je veux partir, » dit le gosse, tout entier, sans parler.

Le vaisseau répondit et vibra pour la première fois. Là-bas, vivaient

des hommes de rêve, croisaient d'immenses nefs, grondaient d'étranges orages entre les étoiles.

Il brandit la baguette.

« Je veux partir. »

Tout son être dit oui. Ses os, ses muscles tendus, ses millions de petites cellules dirent oui. Il n'y avait rien à faire. Rien à débrancher, pas de lampe à allumer, ni de tuyère à amorcer. *Il n'y avait qu'à penser.* Il se souvenait. Il était le pilote, à jamais, de la chose.

Il existait, au-delà de la connaissance des Hommes et des atteintes de leurs machines, des endroits merveilleux, protégés par des murailles de temps, ou des astronefs, des robots étincelants, des Chapeliers et des héros, des villes inconnues, avaient leurs vies propres, bravaient l'espace et transgressaient les frontières grimaçantes du proche.

« Je veux partir. »

La chose se balança doucement. Le gosse cherchait des mondes. Il suffisait de penser. La chose fila au-dessus des arbres, et quelques lambeaux de sa clarté y restèrent accrochés. Puis elle monta en ligne droite, sans laisser même une fleur brisée.

Le gosse apercevait les myriades de mondes. Il traçait avec la baguette des signes mystérieux et simples. Car il savait, il avait toujours su, pas eu le temps d'oublier, comme le voudraient les hommes.

La chose devint imperceptible de la Terre, et traversa les labyrinthes du vide.

Et le gosse parcourut les terres des monstres, les lacs des nixes du vide, défit des flottes spatiales, et atteignit, tout au bout de la scintillante orbe de la chose, par-delà les étoiles et le temps, les Mondes Perdus, étincelants et chauds, vivants et limpides, qu'il désirait.

*
* *

Le vent secoua des feuilles mortes, sur Terre. Beaucoup de feuilles mortes. Les hommes vieillirent tous un peu plus. Rares furent ceux qui se rencontrèrent. On ne pouvait plus rêver, car les pompiers étaient venus qui, avec leurs insecticides et leurs machines coupeuses, arracheuses, hacheuses et dévoreuses, avaient éteint le feu vert.

L'Etre-qui-n'était-pas-un-Homme revint au terrain vague que les mourons faisaient saigner, par places. Il ne trouva plus la chose. Le soleil avait laissé en tombant dans la nuit un peu de poudre d'or. Peut-être l'être chanta-t-il ou gémit-il. Il s'évanouit dans l'immense absence de songe de la planète, dans l'infinie tristesse des branches mortes et de la Terre.

Quelqu'un vit sa silhouette indécise s'en aller comme s'en va un reflet quand barbotent les canards.

On ne passa plus par le petit bois qu'on appela maudit. Jusqu'au jour où le pharmacien fit des recherches et démontra irréductiblement qu'il n'y avait jamais rien eu.

Les dernières feuilles tombèrent. On en fit de la matière plastique, et le vent hurla seul.

Amour & Cie

(Love, Incorporated)

par ROBERT SHECKLEY

Où Robert Sheckley, maître de la science-fiction satirique à tournure de fable ou de conte des mille et une nuits moderne, nous donne, sur le mode pince-sans-rire qui le caractérise, quelques variations sur le thème de l'amour dans les temps futurs, pour aboutir à des conclusions qui risquent de tracasser même les amoureux du temps présent.

ALFRED Simon était né sur Kazanga IV, une petite planète agricole située à proximité d'Arcturus. Il y cultivait le blé et, par les longs crépuscules d'été, il écoutait des enregistrements de chansons d'amour terriennes.

La vie n'était pas désagréable sur Kazanga. Les filles y étaient potelées, joyeuses et peu farouches ; c'étaient des compagnes idéales pour faire un tour dans les collines ou piquer une tête dans les rivières et elles faisaient au surplus d'excellentes épouses. Mais, de romantisme, elles étaient totalement dépourvues ! On s'amusait bien sur Kazanga, avec entrain et sans arrière-pensée. Mais ce n'était que de l'amusement, et rien de plus.

Au sein de cette existence débonnaire, Simon sentait qu'il lui manquait quelque chose. Un jour, enfin, il découvrit quoi.

Un commis voyageur arriva sur Kazanga, dans un astronef rafistolé et chargé d'une cargaison de livres. C'était un escogriffe aux cheveux blancs, et qui était légèrement dément. On lui fit fête, car on appréciait énormément la nouveauté sur les colonies de la Terre.

Le commis voyageur leur raconta les tout derniers potins : la guerre économique qui faisait rage entre Détroit I et Détroit II, les prix du poisson sur Alana, les toilettes de la femme du président sur Moracia, et le langage bizarre des habitants de Doran V.

Et à la fin quelqu'un dit :

— « Parlez-nous de la Terre. »

— « Ah ! » fit le commis voyageur en haussant les sourcils. « Vous voulez entendre parler de la planète mère ? Eh bien, mes amis, il n'y a dans l'univers entier pas un seul endroit comme la vieille Terre. Tout est possible sur la Terre, et rien n'y est interdit. »

— « Rien ? » demanda Simon.

— « Ils ont une loi qui interdit l'interdiction, » expliqua en souriant le commis voyageur. « Une loi que personne n'a jamais songé à enfreindre. La Terre est *différente*, mes amis. Vous autres, vous êtes spécialisés dans l'agriculture ? Eh bien, la Terre, elle, est spécialisée dans des choses aussi merveilleusement inutiles que la folie, la beauté, la guerre, l'intoxication,

l'horreur et tout le reste à l'avenant, et les gens viennent de partout dans l'espace pour avoir des échantillons de ces produits-là. »

— « Et l'amour ? » demanda une femme.

— « Ah ! ma fille, » répondit avec douceur le commis voyageur, « la Terre est le seul endroit dans la galaxie où l'on trouve encore l'amour ! Détroit I et Détroit II s'y sont essayés, mais l'ont trouvé trop cher, comme vous le savez ; et Alana a décrété qu'il était néfaste à la société, et on n'a pas eu le temps de l'importer sur Moracia ou Doran V. Mais comme je vous le disais, la Terre est spécialisée dans les choses inutiles, et elle en fait des choses rentables. »

— « Rentables ? » s'étonna l'un des fermiers.

— « Bien sûr ! la Terre est vieille, ses matières premières sont épuisées, son sol est improductif. Ses colonies sont devenues indépendantes maintenant, et elles sont peuplées de gens raisonnables tels que vous, des gens qui veulent des choses de valeur en échange de leur argent. Il ne restait donc plus à cette vieille bonne Terre qu'à produire tout ce superflu qui rend la vie digne d'être vécue ! »

— « Avez-vous connu l'amour sur la Terre ? » demanda Simon.

— « Ah ! ah ! je vous le garantis, » répondit le commis voyageur non sans une certaine amertume. « J'y ai connu l'amour, et maintenant je voyage. Tenez mes amis, ces livres que voici... »

Pour un prix exorbitant, Simon acheta un livre de poésies anciennes, et après l'avoir lu, il rêva des étreintes passionnées sous la lune qui rend fou, de l'aube blanche brillant sur les lèvres parcheminées des amants, des corps soudés l'un à l'autre sur l'étendue sombre d'une plage, accablés d'amour et entourés par le tumulte des vagues.

Et il n'y avait que sur la Terre que tout cela était possible ! Comme l'avait dit le commis voyageur, les enfants de la Terre, éparpillés sur les planètes colonisées, devaient travailler trop dur pour tirer leur subsistance d'un sol étranger. Le blé et l'avoine poussaient sur Kazanga, et les usines se développaient sur Détroit I et Détroit II. Les poissonneries d'Alana étaient célèbres dans toute la Voie Lactée méridionale, et il y avait aussi les animaux dangereux sur Moracia, et tout un désert à conquérir sur Doran V.

C'était là une situation normale. Mais les mondes nouveaux étaient austères, trop soigneusement organisés ; leur idéal était stérile. Il y avait eu quelque chose de perdu dans les profondeurs de l'espace, et désormais, seule la Terre savait ce que c'était que l'amour.

Simon travailla de plus belle, et, tout en travaillant, il économisa et continua de rêver. Et à l'âge de vingt-neuf ans, il vendit sa ferme, empaqueta toutes ses chemises propres dans un sac, mit son plus beau costume et une solide paire de chaussures de marche, et s'embarqua à bord de l'astronef qui reliait Kazanga à la métropole.

Enfin il allait connaître la Terre, où les rêves *devaient* être réalité, puisqu'il existait une loi pour empêcher qu'ils échouent.

*
* *

Après les formalités de douane à l'aéroport de New York, un passage souterrain l'achemina vers Times Square. Il émergea à la lumière du jour en clignant les yeux, sa main agrippée à son sac, car on l'avait mis en garde contre les pickpockets, les malandrins et autres spécimens de la faune de la cité.

Avec émerveillement, il regarda autour de lui.

Ce qui le frappa tout d'abord fut la file ininterrompue des salles de spectacles, qui présentaient des attractions en deux, trois ou quatre dimensions au choix. Et quelles attractions !

A sa droite, une enseigne proclamait : LUXURE SUR VENUS ! UN DOCUMENTAIRE SUR LES PRATIQUES SEXUELLES EN USAGE CHEZ LES HABITANTS DE L'ENFER VERT ! UN SPECTACLE RÉVÉLATEUR ! DES SENSATIONS DE CHOC !

Il voulut entrer. Mais une autre enseigne retint son attention. Il s'agissait d'un film de guerre ainsi annoncé : LES BAROUDEURS DU SOLEIL ! DÉDIÉ AUX FAROUCHES LÉGIONNAIRES DE L'ESPACE ! Et un peu plus loin était affiché un autre film intitulé : TARZAN CONTRE LES FEMMES-VAMPIRES DE SATURNE !

Tarzan, Simon se le rappelait pour l'avoir lu, était un ancien héros ethnique de la Terre.

Tout ceci était déjà merveilleux, mais il y avait bien plus encore ! Dans les boutiques appelées restaurants, on servait des spécialités culinaires de toutes les planètes, et notamment des plats terriens probablement succulents, qui se nommaient entre autres pizza, hotdogs et spaghetti. Dans d'autres boutiques appelées bars, on ne vendait rien que des boissons. Et il y avait encore des magasins avec l'enseigne *Surplus*, où l'on trouvait à profusion de magnifiques vêtements des équipages de la flotte spaciale terrienne. Quel monde admirable !

Simon ne savait par quoi commencer. A ce moment il entendit derrière lui une rafale de détonations et il se retourna.

Il s'agissait seulement d'un stand de tir. Le patron, un homme corpulent assis sur un tabouret, sourit à l'adresse de Simon :

— « Tentez votre chance, » déclara-t-il.

Simon s'avança et s'aperçut que les cibles étaient constituées par quatre femmes à demi nues, assises sur une estrade au fond du stand, avec un rond rouge peint sur le front et au-dessus de chaque sein.

— « Mais vous ne tirez pas avec de vraies balles ? » interrogea Simon.

— « Bien sûr que si ! » répondit le patron. « Il y a une loi sur Terre qui interdit la tromperie sur la marchandise. Ce sont de vraies filles et de vraies balles ! Allez-y, descendez-en une ! »

Une des femmes interpella Simon :

— « Vas-y, mon petit père ! Je te parie que tu ne m'auras pas ! »

Une autre s'écria :

— « Il raterait même un astronef à dix mètres ! »

— « Moi je suis sûre qu'il me tapera en plein dedans ! » s'exclama une troisième. « Vas-y, mon petit père ! »

Simon s'épongea le front et essaya de ne pas avoir l'air surpris. Après

tout il se trouvait sur la Terre, où tout était permis du moment que c'était commercialement réalisable.

Il demanda :

— « Est-ce qu'il y a aussi des stands où on tire sur des hommes ? »

— « Evidemment, » répondit le patron. « Mais vous n'êtes pas un vicieux, non ? »

— « Oh ! non, bien sûr que non ! »

— « Vous venez d'un autre monde, pas vrai ? »

— « Oui. Comment le savez-vous ? »

— « Je vois ça à votre costume. C'est toujours le costume qui me renseigne. » L'homme continua en débitant son boniment : « Approchez, venez tuer une femme ! Libérez-vous de vos inhibitions ! Vous n'avez qu'à presser sur la détente pour vous calmer les nerfs ! C'est bien mieux qu'un massage ! Bien mieux qu'une cuite ! Approchez, approchez, venez tuer une femme ! »

Simon demanda à l'une des filles :

— « Mais quand on vous a tuée, vous restez morte ? »

— « Ne dites pas de bêtises, » répondit-elle.

— « Mais ça doit vous faire mal... »

Elle haussa les épaules.

— « Ça pourrait être pire. »

Simon s'apprêtait à lui demander comment cela aurait pu être pire, mais le patron se pencha vers lui par-dessus le comptoir, en lui disant d'une voix confidentielle :

— « Eh ! venez voir. Regardez ce que j'ai là. »

Simon regarda. C'était une mitraillette.

Le patron continua :

— « Pour trois fois rien, je vous laisse vous en servir. Vous pouvez arroser toute la baraque, mettre les murs en pièces. Ça c'est du vrai, du solide. On s'amuse pour de bon en tirant avec ! »

— « Ça ne m'intéresse pas, » répondit Simon d'un ton sévère.

— « Tenez, j'ai même une ou deux grenades, » poursuivit le patron. « Vous pourriez... »

— « Non ! »

— « Allez, » insista le patron. « Ecoutez, je vous fais un prix pour me tuer *moi*, si c'est ça vos goûts (remarquez que je ne pouvais pas le deviner). Alors, qu'est-ce que vous en dites ? »

— « Non. Jamais ! Tout cela est horrible ! »

Le patron le regarda d'un air déconcerté.

— « Vous n'êtes pas d'humeur à vous distraire pour le moment ? D'accord. Je suis ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Vous reviendrez me voir. »

— « Jamais, vous m'entendez ! » répéta Simon en s'éloignant.

— « Va donc, eh, corniaud ! » cria dans son dos une des femmes.

*
* *

Simon entra dans un bar et commanda un coca-cola, cette boisson séculaire dont il avait tant entendu parler. Ses mains tremblaient et il dut faire un effort pour maîtriser son agitation. Il se rappela qu'il ne devait pas juger les coutumes de la Terre eu égard à ses propres concepts. Si cela amusait les Terriens de tuer les gens et si les victimes ne voyaient pas d'inconvénient à se faire tuer, il n'avait rien à y redire.

— « Salut, mon pote, » fit une voix auprès de lui, interrompant ses réflexions.

Simon tourna la tête et vit un petit homme à l'air furtif, assis sur le tabouret à côté de lui.

— « Vous n'êtes pas d'ici ? » interrogea le petit homme.

— « En effet, » répondit Simon. « Comment le savez-vous ? »

— « Je vois ça aux souliers. C'est toujours les souliers qui me renseignent. Alors, elle vous plaît, notre petite planète ? »

— « Elle me... surprend un peu, » fit Simon en choisissant soigneusement ses mots. « Je veux dire que je ne m'attendais pas... »

— « Je vois ce que c'est, » déclara le petit homme. « Vous êtes un idéaliste. Il suffit de voir votre visage honnête. Vous êtes venu sur la Terre dans un but défini. Est-ce que je me trompe ? »

Simon fit non de la tête. Le petit homme continua :

— « Et je sais quel but vous cherchez, mon ami. Vous voulez une bonne guerre de derrière les fagots, hein ? Eh bien, vous avez eu raison de venir ici. Nous avons six guerres en cours de permanence, et pas de l'ersatz. Ce qui se fait de mieux en matière de guerre. »

— « Je m'excuse, mais... »

— « Tenez, juste en ce moment, » continua le petit homme en martelant ses mots, « les travailleurs opprimés du Pérou sont engagés dans une lutte désespérée contre une monarchie corrompue et décadente. Un seul homme de plus pourrait faire pencher la balance en faveur de l'une des forces en présence ! Et *vous*, mon ami, vous pourriez être cet homme ! Vous pourriez faire remporter la victoire socialiste. »

En voyant l'expression qui se dessinait sur le visage de Simon, le petit homme poursuivit hâtivement :

— « Mais il y a beaucoup à dire sur les mérites et les bienfaits d'une aristocratie éclairée. Le vieux roi plein de sagesse qui est sur le trône du Pérou (un roi philosophe, dans le sens le plus platonicien du terme) a grand besoin de votre aide. Son frêle entourage de savants, de penseurs humanitaires, de gardes Suisses et de chevaliers du royaume est en butte aux menées sournoises d'une conspiration socialiste inspirée par l'étranger. Et maintenant, savez-vous qu'*un seul* homme... »

— « Ça ne m'intéresse pas, » déclara Simon.

— « Vous avez aussi les anarchistes en Chine, qui... »

— « Non. »

— « Peut-être préféreriez-vous les communistes du pays de Galles ? Ou les capitalistes du Japon ? A moins que vos affinités ne vous inclinent plus particulièrement vers un groupe mineur, comme par exemple les Féministes, les Prohibitionnistes, ou que sais-je encore ? Eh bien, dans ce

cas, nous pourrions vraisemblablement conclure un arrangement qui... »

— « Je ne veux pas de guerre, » fit Simon impérativement.

— « Comme je vous comprends ! » enchaîna aussitôt le petit homme. « La guerre est une chose infernale. Mais dans ce cas, vous êtes venu sur Terre pour l'amour. »

— « Comment le savez-vous ? » demanda Simon.

Le petit homme eut un sourire modeste.

— « L'amour et la guerre, » déclara-t-il, « sont les deux mamelles de la Terre. Ce sont nos principales productions depuis le commencement des temps. »

— « Est-ce que l'amour est très difficile à trouver ? » questionna Simon.

— « Vous n'avez qu'à monter la rue, et deux pâtés de maisons plus loin, vous y êtes, » fit avec vivacité le petit homme. « Vous ne pouvez pas vous tromper. Vous n'aurez qu'à leur dire que c'est Joe qui vous envoie. »

— « Mais c'est impossible ! L'amour ne se trouve pas comme ça. »

— « Qu'est-ce que vous savez de l'amour ? »

— « Rien. »

— « Alors faites nous confiance. Nous sommes experts. »

— « Je sais ce qu'en disent les livres, » poursuivit Simon. « Les étreintes passionnées sous la lune qui rend fou... »

— « Mais oui, et les corps sur l'étendue sombre d'une plage, accablés d'amour et entourés du tumulte des vagues. »

— « Vous avez lu ce livre ? »

— « C'est la brochure de publicité type. Mais il faut que je m'en aille. N'oubliez pas. Deux pâtés de maisons plus loin. Vous ne pouvez pas vous tromper. »

Et avec un signe de tête aimable, le petit homme disparut dans la foule.

*
* *

Simon finit de boire son coca-cola et remonta Broadway, de plus en plus désorienté.

En arrivant à la hauteur de la 44e Rue, il vit une énorme enseigne au néon. Celle-ci annonçait : AMOUR ET Cie.

Des lettres de néon plus petites indiquaient : *Ouvert 24 heures par jour ! Sept jours par semaine !*

Et en dessous : *Au premier étage.*

Simon fronça les sourcils. Un horrible soupçon venait de traverser son esprit. Il n'en monta pas moins l'escalier, pour pénétrer dans une petite salle de réception meublée avec goût. Puis un long corridor le mena jusqu'à un bureau, où un homme aux cheveux gris et au visage empreint de cordialité le reçut chaleureusement, tout en disant :

— « Alors, quelles nouvelles de Kazanga ? »

— « Comment savez-vous que je viens de Kazanga ? »

— « C'est votre chemise. C'est toujours la chemise qui me renseigne. Je m'appelle Mr. Tate, et je suis ici pour vous rendre service aux mieux de mes capacités. Puis-je vous demander votre nom ? »

— « Simon. Alfred Simon. »

— « Asseyez-vous, je vous en prie, Mr. Simon. Une cigarette ? Quelque chose à boire ? Vous ne regretterez pas d'être venu nous trouver, Monsieur. Nous sommes la plus ancienne maison existant sur le marché et la plus sérieuse, je ne crains pas de le dire, avec un chiffre d'affaires bien plus étendu que celui de notre principal concurrent, la société *Passion,* à responsabilité limitée. En outre, nos tarifs sont plus que raisonnables, et notre productivité nous permet une qualité sans cesse améliorée. Puis-je vous demander par l'entremise de quel canal vous êtes venu nous trouver ? Avez-vous vu notre annonce pleine page dans le *Times ?* Ou bien... »

— « C'est Joe qui m'a envoyé, » déclara Simon.

— « Ah ! il est extrêmement actif, » fit Mr. Tate en secouant avec satisfaction la tête. « Eh bien, cher Monsieur, il n'y a aucune raison d'attendre plus longtemps. Vous avez parcouru un long chemin pour trouver l'amour, mais vous allez l'avoir, croyez-moi, vous allez l'avoir ! »

Il s'apprêtait à appuyer sur un bouton qui se trouvait sur son bureau, mais Simon arrêta son geste :

— « Je ne voudrais pas me montrer grossier, » commença-t-il, « mais... »

— « Oui ? » prononça Mr. Tate avec un sourire encourageant.

— « Eh bien, euh... » poursuivit Simon en rougissant, » je pense qu'il y a eu méprise. Je n'ai pas fait tout ce voyage jusqu'à la Terre rien que pour... Je veux dire que ce que vous vendez ne peut pas être vraiment de *l'amour.* Pas au sens où je l'entends. »

— « Mais voyons, bien sûr que si ! » s'exclama Mr. Tate, en se levant à demi de son siège sous l'effet de la stupeur. « Nous touchons là au nœud du problème ! Il ne s'agit pas du tout de ce que vous croyez. Grand Dieu, c'est là une chose que tout le monde peut acheter ; c'est même la chose qui vaut le moins cher dans l'univers entier après la vie humaine. Mais ce que nous vendons, nous, c'est de *l'amour,* et l'amour est une chose rare, spéciale, une exclusivité que l'on ne trouve que sur la Terre. Avez-vous lu notre brochure ? »

— « Les corps sur l'étendue sombre d'une plage ? » fit timidement Simon.

— « Oui, celle-ci. C'est moi qui l'ai écrite. Ça fait quelque chose de la lire, n'est-ce pas ? Et vous pensez que vous pourriez éprouver cette impression avec *n'importe qui,* Mr. Simon ? Non, c'est moi qui vous le dis, vous ne pourriez l'éprouver qu'en compagnie de quelqu'un qui vous aime ! »

— « Mais enfin, » reprit Simon dubitativement, « ça n'est pas de l'amour réel, authentique ? »

— « Décidément vous n'y êtes pas ! Mais si nous vendions de l'amour simulé, nous serions forcés de l'étiqueter comme tel. Les lois terriennes sur la publicité sont fort strictes, je puis vous l'assurer. On peut vendre n'importe quoi, à condition qu'il n'y ait pas tromperie sur la marchandise. C'est une affaire de moralité, Mr. Simon ! »

Tate reprit son souffle et continua d'une voix plus modérée :

— « Non, mon cher Monsieur, ne faites pas erreur. Le produit que nous vendons n'est pas un produit de remplacement. C'est exactement le même sentiment que celui qui a fait délirer pendant des milliers d'années les écrivains et les poètes. Et, grâce aux miracles de la science moderne, nous sommes aujourd'hui en mesure de vous fournir ce sentiment, entièrement disponible, dans la catégorie de votre choix, sous une présentation attractive et pour un prix ridiculement modique. »

— « Je me représentais quelque chose de... de plus spontané, » remarqua Simon.

— « Vous avez raison, la spontanéité a son charme, » acquiesça Mr. Tate. « Nos laboratoires de recherches sont précisément en train de travailler là-dessus. Croyez-moi, il n'y a rien que la science ne puisse produire, tant qu'il existe un marché à satisfaire. »

— « Je ne peux pas dire que tout ceci me fasse très envie, » déclara Simon en se levant. « Je crois que je ferais mieux d'aller au cinéma. »

— « Restez ! » s'écria Mr. Tate. « Je sais ce que vous pensez. Vous vous imaginez qu'il y a une supercherie. Vous pensez que nous allons vous faire rencontrer une jeune femme qui jouera la comédie en faisant semblant de vous aimer, mais qui, en réalité, ne ressentira rien à votre égard. C'est bien cela ? »

— « Peut-être, en effet, » répondit Simon.

— « Mais voyons, ce n'est absolument pas le cas ! Vous payeriez bien cher alors pour ce que ce serait. Et le mal qu'aurait à se donner votre partenaire féminine serait immense. De toute façon, l'effort nécessaire pour mener à bien un mensonge d'une telle envergure risquerait de porter atteinte à son équilibre psychologique. »

— « Alors, comment vous y prenez-vous ? »

— « Nous utilisons nos connaissances scientifiques et notre compréhension de l'esprit humain. »

Ce discours semblait louche à Simon. Il fit un pas de retraite en direction de la porte.

— « Dites-moi donc une chose, » reprit Mr. Tate. « Vous m'avez l'air d'un jeune homme tout à fait intelligent. Croyez-vous que vous ne seriez pas capable de distinguer l'amour authentique de sa contrefaçon ? »

— « Certainement que si ! »

— « Alors, voilà qui vous sert de garantie ! Ou vous serez entièrement satisfait, ou nous vous remboursons. »

— « Bon, j'y réfléchirai, » fit Simon.

— « A quoi bon attendre ? La psychologie scientifique nous apprend que l'amour — l'amour *authentique* — fortifie la santé, guérit les troubles psychiques, restaure l'équilibre hormonal et fait du bien au teint. L'amour que nous vous fournissons a toutes les caractéristiques voulues : affection profonde, passion sans contrainte, fidélité complète, adulation de vos défauts aussi bien que de vos qualités, désir de plaire, *et en outre,* j'insiste bien sur ce point, il s'accompagne d'un supplément que, seul,

Amour & Cie est en mesure de vous offrir, grâce à ses méthodes perfectionnées : la sensation du *coup de foudre !* »

Sur ces mots, Mr. Tate appuya sur le bouton. Simon fronçait les sourcils avec indécision. La porte s'ouvrit, une jeune femme mince et brune entra et, dès lors, Simon cessa de réfléchir.

— « Miss Penny Bright, » déclara Tate, « je vous présente Mr. Alfred Simon. »

La jeune femme essaya de parler, mais aucun mot ne sortit de ses lèvres, et Simon était frappé d'un égal mutisme. Mais il lui avait suffi de la regarder pour *savoir*. Il n'aurait rien pu dire de son visage, sinon que celui-ci lui mettait les larmes aux yeux. Rien d'autre n'importait. Et au plus profond de son cœur, il possédait la certitude qu'il aimait et qu'il était aimé de la façon la plus absolue.

Ils partirent sur-le-champ, la main dans la main. Une fusée les emmena jusqu'à une petite villa blanche au bord d'une pinède, sur une falaise qui dominait la mer. Et là, ils passèrent des heures à deviser, à rire et à s'aimer. Et Simon vit sa bien-aimée nimbée des rayons du soleil couchant, comme une déesse de feu. Et dans le crépuscule bleu, elle le regarda avec de grands yeux noirs, en lui offrant son corps connu et de nouveau mystérieux. Et la lune se leva, la lune qui rendait fou, et dans sa clarté son corps devenait irréel. Et elle pleura en frappant la poitrine de Simon de ses petits poings fermés, et Simon pleura lui aussi sans savoir pourquoi. Puis ce fut enfin l'aube, qui brilla sur leurs lèvres parcheminées et leurs corps soudés l'un à l'autre, tandis que les entourait le tumulte assourdissant des vagues.

*
* *

A midi, ils étaient de retour dans les bureaux d'*Amour & Cie*. Penny lui étreignit la main l'espace d'un instant, puis se faufila par une porte qui se referma derrière elle.

— « Alors, était-ce de l'amour authentique ? » interrogea Mr. Tate.

— « Oui, oh ! oui. »

— « Est-ce que tout était satisfaisant ? »

— Oui ! C'était bien l'amour, c'était authentique ! Mais pourquoi a-t-elle tenu à revenir ici ? »

— « C'est sa discipline post-hypnotique qui l'exige, » déclara Mr. Tate.

— « Hein ? Quoi ? »

— « Qu'attendiez-vous ? Tout le monde a envie de l'amour, mais peu de gens sont prêts à payer après l'avoir eu. Votre note est prête, Monsieur. »

Simon paya furieux.

— « Vos précautions étaient inutiles, » lança-t-il. « Je vous aurais payé de toute façon pour nous avoir réunis. Où est-elle maintenant ? Qu'avez-vous fait d'elle ? »

— « Je vous en prie, » dit Mr. Tate d'une voix apaisante. « Gardez votre calme. »

— « Je ne veux pas garder mon calme, » cria Simon, « je veux Penny ! »

— « Je crains que ce soit impossible, » répondit Mr. Tate, avec une légère nuance de sécheresse dans la voix. « Puis-je vous inviter à ne pas vous donner en spectacle ? »

— « C'est de l'argent que vous voulez encore me soutirer, » hurla Simon. « C'est bon, je paierai. Combien me réclamez-vous pour l'arracher de vos griffes ? »

Simon sortit son portefeuille et le jeta sur le bureau. Mr. Tate écarta l'objet d'un doigt dédaigneux.

— « Remettez cela dans votre poche, » déclara-t-il. « Nous sommes une maison ancienne et respectable. Si vous élevez encore la voix, je me verrai dans l'obligation de vous faire jeter dehors. »

Simon fit effort pour se calmer, rempocha son portefeuille et se rassit. Puis après avoir pris longuement son souffle, il dit d'une voix plus mesurée :

— « Excusez-moi. »

— « Voilà qui est mieux, » rétorqua Mr. Tate. « Vous comprendrez que je n'admette pas qu'on me crie à la figure. Néanmoins, si vous vous montrez raisonnable, je peux m'efforcer de vous satisfaire. Voyons un peu, qu'est-ce qui ne va pas ? »

— « Ce qui ne va pas ? » Simon haussait le ton. Il se domina et reprit : « Il y a qu'elle m'aime. »

— « C'est entendu. »

— « Alors pourquoi voulez-vous nous séparer ? »

— « Je ne vois pas le rapport, » répondit Mr. Tate. « L'amour est un intermède délicieux, qui vous relaxe, qui est bon pour l'intellect, pour le psychisme, pour l'équilibre hormonal et pour le teint. Mais enfin, on ne peut quand même pas avoir envie de *continuer* d'aimer, non ? »

— « Moi, si. Cet amour était spécial, unique... »

— « Mais, mon cher Monsieur, ils le sont tous, » fit Mr. Tate, « puisqu'ils sont tous produits selon la même formule. »

— « Quoi ? »

— « Vous savez sûrement quel est le mécanisme de production de l'amour ? »

— « Non, » dit Simon. « Je croyais que... que c'était naturel. »

Mr. Tate secoua la tête.

— « Nous avons abandonné la sélection naturelle il y a des siècles, peu après la Révolution Mécanique. Les choses allaient trop lentement, ce n'était pas rentable. Et pourquoi s'en embarrasser, alors que l'on pouvait à volonté produire n'importe quelle espèce de sentiment par le conditionnement et la stimulation des centres cérébraux adéquats ? Le résultat ? Vous l'avez vu ! Penny, complètement, totalement amoureuse de vous ! Nous avons calculé que vos propres tendances vous inclinaient vers

son type psycho-physiologique, et l'effet était complet. Ajoutez à cela l'étendue sombre de la plage, la lune qui rend fou, l'aube blanche... »

— « Mais alors, elle aurait pu tomber amoureuse de n'importe qui, » proféra Simon d'une voix morne.

— « Elle aurait pu être *rendue* amoureuse de n'importe qui, » corrigea Mr. Tate.

— « Seigneur, comment peut-elle faire un métier aussi ignoble ? »

— « Elle a posé sa candidature et signé un contrat dans les conditions habituelles. C'est un travail qui paie très bien. Et au terme de son engagement, nous lui restituons, intacte, sa personnalité originelle. Mais je ne vois pas pourquoi vous appelez cela un métier ignoble. L'amour n'a rien de répréhensible. »

— « Ce n'était pas de l'amour ! » s'écria Simon.

— « Mais si, c'en était ! L'article authentique ! Des tests qualitatifs ont été faits, en toute impartialité, par des instituts scientifiques, afin de comparer notre produit avec le sentiment d'origine naturelle. Eh bien, dans tous les cas, *notre* amour à nous s'est avéré contenir plus de profondeur, de passion, de ferveur et d'envergure ! »

Simon ferma les paupières, les rouvrit et dit :

— « Ecoutez-moi. Je me moque de vos tests scientifiques. Je l'aime et elle m'aime, c'est tout ce qui compte. Laissez-moi lui parler ! Je veux l'épouser ! »

Mr. Tate plissa le nez dédaigneusement.

— « Allons, allons, mon ami ! Vous ne voudriez pas *épouser* une fille de ce genre ! Mais si c'est le mariage que vous recherchez, c'est aussi notre branche. Je peux vous arranger une union idyllique et pratiquement spontanée avec une vierge garantie par inspection du gouvernement... »

— « Non ! C'est Penny que j'aime ! Laissez-moi au moins lui parler ! »

— « C'est tout à fait impossible, » fit Mr. Tate.

— « Pourquoi ? »

Mr. Tate pressa un bouton sur son bureau.

— « Qu'est-ce que vous croyez ? Nous avons annulé ses directives précédentes. Penny est maintenant amoureuse de quelqu'un d'autre. »

Simon comprit alors. Il se rendit compte qu'en ce moment même Penny regardait un autre homme avec la passion qu'il lui avait connue, tout en ressentant pour le nouveau client cet amour sans limite que les instituts scientifiques avaient jugé, en toute impartialité, bien plus vaste que l'amour à l'ancienne mode. Et il songea que sur cette même plage sombre mentionnée dans la brochure publicitaire...

Il bondit et saisit Tate à la gorge. A ce moment, deux employés qui venaient de pénétrer dans le bureau le maîtrisèrent et l'emmenèrent vers la porte.

— « Et n'oubliez pas ! » cria Tate derrière lui. « L'expérience que vous avez vécue reste parfaitement authentique et valable. »

Et en dépit de sa rage, Simon dut reconnaître que Tate avait raison.

Il se retrouva dans la rue. Sa première réaction fut l'envie de fuir la Terre, où le commerce des choses superflues atteignait un degré trop diffi-

cilement supportable pour un homme normal. Il marchait d'un pas rapide, et Penny marchait à ses côtés, le visage baigné de l'amour qu'elle éprouvait pour lui, et pour celui-ci, et pour celui-là, et pour tous les autres.

Puis il se retrouva devant le stand de tir.

— « Tentez votre chance, » fit le patron en l'interpellant.

Alfred Simon dit :

— « Qu'elles montent toutes sur l'estrade. »

(Traduit par Alain Dorémieux.)



La sève de l'arbre

(*The wild wood*)

par MILDRED CLINGERMAN

Il est difficile de présenter cette nouvelle. Disons simplement que c'est une histoire de possession, mais sans fantômes ni ectoplasmes, et en même temps bien plus terrifiante, bien plus horrible que ce qu'on est habitué à lire dans le genre. Après « Le rêve », *que nous avons publié le mois dernier, Mildred Clingerman y confirme son talent dans le domaine du fantastique psychologique, celui qui creuse dans les replis profonds de l'esprit humain.*



MARGARET Abbott avait l'impression que plus ses enfants grandissaient, plus ils tenaient à ce que la famille respecte scrupuleusement les traditions de Noël. Il y avait quelques jours, Margaret avait lancé la suggestion qu'ils pourraient peut-être essayer d'imaginer quelque chose de nouveau cette année, pour changer un peu, mais les enfants avaient poussé de tels cris d'horreur et défendu leur arbre de Noël avec une telle véhémence, qu'impressionnée, elle avait battu précipitamment en retraite. Avec un certain amusement du reste à voir ces habitudes qu'elle s'était donné tant de mal pour imposer, au cours des années, faire office maintenant de rituel immuable et sacré. Il faudrait donc qu'elle supporte encore l'affreux malaise secret qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle entrait avec ses enfants chez Cravolini pour acheter le sapin. Elle essaya de se donner du courage, de se remonter le moral en se répétant qu'après tout, elle pouvait bien supporter de souffrir une heure par an, si, en échange, ses enfants étaient heureux jusqu'au Noël suivant. Et puis, cet épisode prenait toujours place suffisamment tôt avant Noël pour ne pas lui gâcher tout le plaisir de cette fête.

Bonnie avait quatre ans quand on avait acheté l'arbre chez Cravolini pour la première fois. A cette époque, Bruce, lui, n'était encore qu'un gros bébé toujours en train de gigoter. Et il était si fatigant à porter que Don avait finalement donné les paquets à Margaret et avait perché le gamin sur ses épaules. Margaret se souvenait de ce soir-là comme si c'était hier. Toute la journée, on avait promis à Bonnie que le soir, à l'heure où les vitrines seraient resplendissantes de lumière, tous quatre ensemble sortiraient dehors et que ce serait elle qui donnerait les ordres. Ses parents lui obéiraient, s'arrêtant quand elle voudrait, allant dans les magasins qu'elle choisirait. Don et Margaret s'étaient dit que leur petite fille serait morte de fatigue au bout d'un moment, mais qu'elle voudrait certainement profiter jusqu'à la fin de sa puissance ; ils la laisseraient alors choisir le

sapin de Noël. On le porterait ensuite en grande pompe jusqu'à la voiture, sous la protection de Bonnie, valeureux chevalier du Graal. Et, une fois que Bonnie serait dans la voiture, on n'aurait sans doute pas beaucoup de mal pour la ramener à la maison et la mettre au lit. Avec l'odeur mystérieuse de l'arbre et le long trajet du retour, épuisée par toutes ces émotions, elle serait certainement en train de dormir quand on arriverait.

Mais en réalité — comment avaient-ils pu s'attendre à autre chose ? — la petite fille, loin d'être fatiguée, refusa systématiquement tous les arbres qu'on put lui proposer. Margaret avait mal aux pieds et aux reins — Bruce devenait horriblement lourd à porter. Elle essaya de cacher son énervement pour montrer encore un dernier arbre à Bonnie, qui se contenta de regarder d'un œil froid la masse sombre qu'on lui mettait sous le nez, et dit :

— « Non, il est trop petit. Papa, je veux qu'on aille par là. »

Elle montra du doigt une rue noire, qui menait au quartier des usuriers, des prêteurs sur gages et des innombrables petites boutiques remplies de toute une bimbeloterie de bijoux de deux sous. Un quartier derrière lequel s'étendait une région vague, encombrée d'immeubles délabrés, domaine des fripiers et des petits cordonniers, et de maisons abandonnées, en ruine, où s'amoncelait tout un fouillis de vieilles choses cassées.

— « Non, » dit Margaret. « C'est ridicule. Qu'est-ce que tu as contre cet arbre, Bonnie ? Il n'est pas si petit que ça. Et il n'est pas question que nous allions dans ce quartier. Il n'y a *absolument* pas d'arbres de Noël par là ; je n'ai pas raison, Don ? »

Don eut un hochement de tête, mais en même temps il faisait un sourire à sa fille. Et elle l'entraînait déjà vers le croisement.

« Comme un gros lourdaud de Saint Bernard, » se dit Margaret, « qui se laisse mener par le bout du nez par une gamine pleurnicharde ! » Sans bouger, elle regarda son mari et sa fille qui s'éloignaient. Elle avait l'impression que c'étaient des inconnus. Mais arrivés au bord du trottoir, ils se retournèrent pour l'attendre ; Don avait l'air timide et mal à l'aise, comme le mari qui sait que sa femme est de mauvaise humeur, mais pas assez pourtant pour lui faire une scène ; Bonnie le tirait toujours par la main, tout en lançant de petits sourires à sa mère, comme pour l'inviter à venir. Margaret, furieuse, laissa son arbre, mit Bruce à cheval sur son autre hanche, et partit les rejoindre.

Le feu passa au rouge et ils traversèrent. Don ralentit et dit à sa femme en se tournant vers elle :

— « Tout va bien, mon lapin ? Tiens, prends les paquets, je vais porter Bruce. Si tu préfères, tu peux aller nous attendre dans la voiture. Bonnie et moi, on va juste aller voir un peu plus loin ce qu'il y a dans cette rue. Pour être sûrs. Elle dit qu'il y a un endroit tout près d'ici où ils ont de très grands arbres ! Il regarda Bonnie et lui demanda : « C'est vrai, hein, Bonnie ? Mais comment le sais-tu ? »

— « Je les ai vus. Viens, Papa. »

— « Elle a dû sans doute en voir, » reprit Don. « Peut-être la semaine dernière quand on a traversé la ville en voiture. Tu sais, les enfants

remarquent toujours des choses auxquelles nous ne faisons pas attention. Tu penses, avec toute cette circulation, comment est-ce qu'on aurait le temps de faire attention à quoi que ce soit ! Et puis, Margaret, tu te rappelles, c'est toi qui lui a dit qu'elle pourrait choisir l'arbre. D'après toi, il fallait donner des habitudes, des traditions aux gosses, ça leur donnait un sentiment de permanence, de sécurité. Tu sais ce que je veux dire. Et maintenant, si ce n'est pas elle qui choisit celui qu'elle veut, Noël ne voudra plus rien dire pour elle. Tu ne crois pas ? Moi, en tout cas, c'est comme ça que je vois les choses. »

Margaret se rapprocha de lui, lui prit le bras et le serra bien fort, pour lui montrer que c'était fini, qu'elle lui pardonnait et qu'elle s'excusait en même temps. Don lui sourit et elle sentit comme une brusque bouffée de chaleur qui lui passait dans tout le corps. Un long moment, elle le regarda sans rien dire, avec dans les yeux cette expression tendre et brûlante à la fois — « son regard plein de fumée », comme il disait — qu'elle avait toujours quand montait en elle le désir. Don la fixa droit dans les yeux lui aussi, brusquement en éveil, mais il se détendit presque aussitôt et lui dit en souriant ironiquement :

— « Pas ici et pas maintenant. Tout à l'heure, tu pourras m'en reparler ! »

Margaret, heureuse, esquissa en chantonnant deux pas de danse. Les enfants rirent aux éclats. Mais ils se trouvèrent tout à coup devant la vitrine d'une espèce de bazar, avec l'enseigne : « CHEZ CRAVOLINI. TOUS LES ARBRES DE NOEL. »

C'était sans doute à cause de leur gaieté à tous après avoir pénétré dans le magasin que cette première visite chez Cravolini resta toujours pour Don et pour les enfants comme un souvenir merveilleux. Tout au début, Margaret aussi trouva une sorte de charme un peu mytérieux à ce hangar mal éclairé. A perte de vue, on ne voyait que rangées après rangées de troncs de sapins, et la subtile odeur des arbres avait quelque chose d'étrangement excitant. Par terre, de la sciure humide, et aux murs, à même le papier déchiré et les taches d'humidité, des reproductions de Della Robbia et des quantités de ces guirlandes scintillantes dont on se sert pour décorer les arbres de Noël. Aussitôt qu'ils étaient entrés, Bonnie était partie en courant vers les plus grands arbres qui se trouvaient dans le fond du magasin et ses parents l'avaient perdue de vue sans avoir eu le temps de dire un mot ; Don s'était élancé à sa poursuite, tout en continuant de porter Bruce, laissant Margaret toute seule sur le pas de la porte.

Don l'avait à peine quittée que l'envahit l'étrange et vague certitude que tout ceci était « déjà arrivé. » C'était la première fois qu'elle éprouvait cette sensation depuis l'époque où, toute jeune, elle se sentait capable de prédire à l'avance et dans leurs moindres détails les événements qui allaient se produire. Et déjà sa chair se hérissait à l'idée de ce contact qu'elle allait subir... *qu'elle subissait.*

Elle sauta en l'air, fit demi-tour sur place et fixa dans les yeux — des yeux noirs comme la nuit — l'homme qui debout à côté d'elle venait de poser sa main sur son bras nu. Oui, elle l'avait bien déjà vu dans ce rêve

qui l'avait si souvent assaillie, ce cauchemar étrange, interminable dans lequel elle hurlait au secours, réclamait de tout son être de l'affection, de la sécurité, de l'amour, pour voir au contraire toute une forêt de troncs d'arbres se refermer sur elle et lui cacher la lumière. « Les arbres, les arbres... » murmura Margaret. La vision s'effaça lentement. Par-dessus les paquets qui l'encombraient, elle regarda la main sombre qui caressait doucement le duvet doré de son bras nu. « C'est l'été dernier, quand j'ai passé mon temps à nager, que j'ai tellement blondi, » se dit-elle.

Puis le souvenir du cauchemar s'éteignit. Margaret se redressa, s'efforçant de chasser l'espèce de torpeur qui l'avait envahie depuis que cet homme inquiétant, repoussant, avait commencé à lui caresser le bras. Elle réussit à briser le contact. Tous ses paquets allèrent dégringoler par terre. Il s'agenouilla par terre à côté d'elle pour l'aider à les ramasser, sa tête si proche de la sienne que lui parvenait aux narines l'odeur grasse et répugnante de ses cheveux. Cette odeur — et brusquement elle vit (*ou revit ?*) l'image de la petite chambre misérable à la porte entrouverte, avec le lit et sa couverture élimée, et les oignons en train de rissoler dans de l'huile d'olive sur le réchaud à gaz. Et l'homme à la fenêtre, le dos tourné...

Il avait besoin d'elle ; personne d'autre n'avait autant besoin d'elle. Et puis la Mamma lui avait dit de s'occuper d'Alberto. Comment aurait-elle pu le laisser seul ? Mais la Mamma était morte... Et comment aurait-elle pu savoir tout ce qu'Alberto lui avait appris, toutes ces horreurs ?...

La voix de Don, son ton sec, la fit brusquement échapper au rêve qui l'avait à nouveau emportée. Margaret soupira ; un soupir qui ressemblait à un sanglot. Elle leva les yeux vers son mari et lui sourit. Il lui tendit la main pour l'aider à se relever et se baissa pour ramasser les paquets. L'homme se présenta à Don. Il était Mr. Cravolini, le propriétaire du magasin ; il s'était aperçu que la dame était très pâle, comme si elle allait s'évanouir. Il s'était précipité pour l'aider, mais il n'avait réussi qu'à lui faire peur ; elle ne l'avait pas entendu venir — à cause de la sciure sur le sol probablement. Don gardait les yeux fixés sur Cravolini, comme s'il cherchait à pénétrer sa pensée au-delà de ses dires. Margaret sentait que Don avait compris que l'autre mentait ; au moindre mot, à la moindre insinuation tant soit peu équivoque, tant soit peu insolente, il l'attraperait par le col et le secouerait jusqu'à ce qu'il demande grâce. Mais Don ne cherchait jamais inutilement la bagarre. Bien souvent, le soir, alors qu'ils étaient allongés l'un à côté de l'autre, Don lui avait parlé de ses années d'adolescence avec une sorte de honte, heureux de ne plus être à cet âge trouble et brutal, de ne plus sentir en lui le besoin de montrer à chaque instant qu'il ne craignait personne, avouant à Margaret qu'il avait plus d'une fois eu peur malgré toutes ses bravades. Don était de ce genre d'homme qui croit aux compromissions salutaires, celles qui permettent aux gens de vivre en société ou de travailler ensemble sans trop de heurts. Mr. Cravolini avait fait une erreur. Trouvant Margaret toute seule, il en avait profité pour lui faire une invite non déguisée. Il s'était trompé ; il devait s'en rendre compte maintenant. C'était fini. On n'en parlerait plus. Rien

qu'à voir l'expression de son mari, Margaret comprit tout de suite qu'il n'allait rien faire, et elle cacha au fond d'elle-même, avec un petit pincement au cœur, sa déception. « Un coup de poing, et tout aurait été terminé pour de bon, » se dit-elle. Elle fronça les sourcils, essayant d'y voir clair au milieu de son chaos intérieur, de ses pensées qui s'entrechoquaient et de cette vision de l'horrible petite chambre, à la porte maintenant grande ouverte, comme si on l'attendait...

Entre deux rangées de sapins, Don l'emmena jusqu'à Bruce et Bonnie qu'elle trouva pelotonnés l'un contre l'autre tout près de l'arbre qu'ils avaient choisi. C'est à peine si Margaret regarda l'arbre. Elle sentait que Don était agacé à cause d'elle — chaque fois qu'on faisait à Margaret des propositions, il était persuadé que c'était à cause d'elle que ça arrivait. Non qu'elle dît ou fît quoi que ce soit de particulier, mais simplement parce qu'elle avait l'air d'être dans les nuages, d'être vacante.

Il lui répétait souvent :

— « Arrête-toi donc de te promener dans la rue avec l'air de rêver en plein jour. Quand tu as cette expression lointaine sur la figure, on croirait que tu es prête à répondre à n'importe quelle invite, pour aller prendre un verre aussi bien que pour te coucher dans un lit. »

Bonnie était en train de faire la roue à côté de l'arbre, en répétant sans arrêt un petit refrain qui agaçait les nerfs et que Bruce allait sûrement comprendre d'une seconde à l'autre :

« *C'est pas lui qui l'a choisi, c'est pas lui...* »

Bruce, c'était visible, se rendait déjà compte qu'il y avait dans ce refrain une intention blessante pour sa dignité. Il fronça les sourcils et prit les trois grandes inspirations qui précédaient toujours le hurlement le plus strident de son répertoire.

Margaret se dépêcha de le prendre dans ses bras, tandis que Don et Bonnie battaient précipitamment en retraite en murmurant vaguement qu'il fallait aller payer Mr. Cravolini. Bruce cria comme convenu, hurlant sa rage à la face d'un monde qui le brimait, qui l'enchainait, qui l'étouffait. Margaret, pour le calmer, se mit à faire les cent pas entre les rangées d'arbres, se demandant pourquoi Don et Bonnie étaient si longs à revenir.

Tout à fait dans le fond du magasin, où l'éclairage était très faible, elle vit toute une série de bougies de Noël fabriquées certainement par le patron. Sans s'arrêter de secouer Bruce qui ne voulait pas se taire, elle alla les regarder de plus près. Dans un gracieux chandelier en forme de gerbe, il y avait quatre ravissantes bougies bleu pâle de différentes longueurs. Tentant, mais probablement très cher, se dit Margaret. Elle fit demi-tour pour s'en aller, mais juste à côté d'elle, se trouvait Mr. Cravolini.

— « Les bougies vous plaisent ? » demanda-t-il à voix basse.

— « Où est mon mari ? » dit Margaret en gardant obstinément les yeux fixés sur les cheveux blonds de Bruce. *Oh ! que la porte ne se rouvre pas...*

— « Votre mari est parti chercher votre voiture. Avec votre fille.

L'arbre est bien trop grand pour qu'on puisse le porter jusque là-bas. De quoi avez-vous peur ? »

— « Je n'ai pas peur.... »

Ses yeux se noyèrent un moment dans ceux de l'homme. Celui-ci avait l'air de s'estomper en quelque sorte. Elle avait l'impression de ne plus savoir qui il était en réalité.

— « Nous sommes-nous déjà rencontrés ? » lui demanda-t-elle.

— « Je vous ai presque rencontrée une fois, » dit Cravolini. « J'étais à une fenêtre. Votre image se reflétait dans la vitre, mais quand je me suis retourné, vous n'étiez plus là. Dans la pièce, il n'y avait personne d'autre que ma sœur... l'idiote... » Il cracha par terre. « Ce jour-là, j'ai fait une bougie exprès pour vous. Attendez une seconde. »

Avec des gestes rapides et précis, il alla fouiller derrière les cartons d'emballage sur lesquels étaient exposées les autres bougies. Et il la lui mit dans la main avant qu'elle eût seulement le temps de la voir. Horriblement rose, épouvantablement lisse, et grosse au point de lui remplir la main. Pourquoi ne pas avoir fait une franche reproduction de ce que l'objet voulait suggérer ? Ç'aurait été encore moins indécent, se dit-elle. Elle laissa tomber la bougie et courut aussi vite qu'elle put, Bruce toujours dans ses bras, vers le devant du magasin qui était l'endroit le mieux éclairé. Don était en train de ranger la voiture au bord du trottoir. Margaret se précipita sur la portière avant et s'écroula sur la banquette. Bonnie s'était élancée dehors pour aller aider son père à ramener l'arbre. Margaret se cacha la figure contre la nuque chaude et tendrement odorante de Bruce qui se mit à rire au bout d'un moment.

Par la suite, elle fut toujours incapable de se souvenir du retour à la maison. Elle était probablement restée assise sans bouger, sans ouvrir la bouche, dans un de ces moments spéciaux où elle était « perdue, » comme disait Don. Le matin suivant, elle s'aperçut avec surprise que Bonnie avait choisi l'un des plus grands et des plus beaux arbres de Cravolini, et que ce dernier lui avait fait cadeau des bougies bleu pâle, qu'il avait enveloppées dans du papier de soie.

*
* *

Tous les ans par la suite, elle s'était promis que les autres iraient acheter tout seuls l'arbre de Noël, sans elle. Mais pour une raison ou une autre, elle s'était toujours trouvée dans l'obligation de les accompagner — parce qu'elle avait encore une course à faire dans ce quartier, parce qu'il lui restait quelque chose à se procurer dans un magasin, ou tout simplement parce que Don lui disait carrément de ne pas se conduire comme une enfant, qu'il était incapable de se débrouiller tout seul avec Bruce, Bonnie *et en plus le* plus grand arbre de Noël de toute la ville. Et une fois arrivée au magasin, elle n'avait jamais pu échapper aux sourires onctueux de Cravolini. Si elle restait dans la voiture, c'était lui qui sortait dehors pour venir lui parler. Alors, autant rester avec Don et les enfants en faisant bien attention à ne pas les laisser s'éloigner d'elle. Mais il y avait

toujours quelque chose qui venait les séparer. Pour un motif ou pour un autre, chaque fois les trois autres la laissaient toute seule ; au bout d'un moment, leurs cris de joie lui parvenaient aux oreilles de derrière les arbres et quand elle voulait les rejoindre, elle trouvait toujours Cravolini qui l'attendait, lui barrant le chemin. Lui, elle n'arrivait jamais à l'éviter. Quelquefois, au Jour de l'An, à l'époque où tout le monde parlait des bonnes résolutions à prendre, elle se promettait que cette année-ci elle raconterait à Don au moins un peu de tout ce que Cravolini lui disait — lui faisait — et que ce serait fini ; après cela, jamais plus ils ne remettraient les pieds dans son magasin. Mais elle ne le faisait jamais. Et comment expliquer maintenant à Don pourquoi elle ne lui avait pas raconté tout cela plus tôt ? Pourquoi ne lui avoir rien dit la première fois ?

Non, c'était impossible, elle ne pouvait pas lui parler de ce rêve horrible et interminable. Comment une femme de plus de trente ans aurait-elle pu expliquer à son mari ces angoisses de femme de vingt ans ? Oh ! non, il ne pourrait jamais comprendre, c'était inutile.

Chaque année, quand arrivait à la maison la carte de Cravolini annonçant l'ouverture de son magasin, Margaret était brutalement réveillée ; le tumulte succédait à la paix qu'elle finissait toujours par retrouver une fois Noël passé. Comme si, dans son cerveau, il y avait eu une blessure qui s'ouvrait à Noël pour se cicatriser, se calmer pendant le reste de l'année. *Mais la porte de la chambre était toujours ouverte, et à chaque Noël, il y avait quelque chose qui essayait de la faire entrer de force à l'intérieur.* L'âme de Margaret combattait de toutes ses forces l'ennemi qui semblait être toujours présent à côté de Mr. Cravolini (caché derrière les arbres, dans les recoins obscurs), mais après chaque lutte, elle se retrouvait épuisée, à bout d'énergie, incapable de pouvoir trouver les mots qu'il aurait fallu dire pour expliquer ses tortures...

« Si seulement Don pouvait se rendre compte, » se disait-elle. « S'il n'y avait pas besoin de parler. Voilà ce qu'il faudrait... »

Et dans ces moments-là, elle s'accusait de faire comme Bruce qui ne savait que crier et pleurer.

Chaque fois qu'elle voyait Cravolini, la vision de cauchemar devenait de plus en plus réelle, organisée. Le petit homme était très aimable avec eux maintenant chaque fois qu'il les voyait. Ils faisaient partie de « ses plus anciens clients » ; les parents avaient toujours droit à ses vœux les plus chaleureux, et les enfants à des bougies et à des décorations pour leur arbre. Margaret s'était imaginé que cette année-ci, elle arriverait peut-être à persuader Bonnie et Bruce de changer de genre d'arbre, d'acheter quelque chose d'un peu plus moderne, d'un peu plus excitant, un de ces arbres artificiels, par exemple, avec une quantité de petits flocons roses collés dessus, comme on les faisait maintenant. N'importe quoi, mais quelque chose d'autre. Mais ils lui avaient tous ri au nez, et ils avaient pris un air choqué devant son manque de sensibilité ; presque comme si elle proposait de ne pas fêter Noël.

Je me demande si je vais *la* voir cette année, se dit Margaret. Elle, la sœur d'Alberto. Elle la connaissait tellement bien maintenant. Elle savait

qu'elle était idiote, mais qu'elle avait l'oreille fine, fine — une fois, elle avait entendu Alberto lui dire à voix basse le désir qui le brûlait : il y avait eu des rires étouffés et des grognements presque inhumains dans le fond du magasin, à l'endroit où Alberto empilait ses arbres de réserve. Elle s'appelait Angela ; elle était monstrueuse, obèse, laide. Inmariable, disait Alberto. Margaret avait appris une bonne partie de ce qu'elle savait sur Angela grâce à ces confidences d'Alberto (qu'elle n'avait pas demandées, oh ! non, qu'elle n'avait pas provoquées !). Et le reste, elle l'avait vu dans l'horrible cauchemar qui l'envahissait chaque fois qu'elle entrait dans le sordide magasin, pour la quitter seulement au moment où Don lui parlait, la rappelant à une autre vie.

Certains jours de sa vie avec Don, Margaret avait dû s'avouer à elle-même que le rêve la réclamait, qu'il avait le pouvoir de l'attirer. Elle avait envie d'en connaître la fin. C'était comme un livre trop court qui vous laisse insatisfait, sur votre soif... Et c'est pourquoi elle finit cette année encore par céder aux enfants, à la tradition, et reprendre une fois de plus le chemin de chez Cravolini.

Margaret sentait qu'elle était belle ce soir-là. Sa robe de velours rouge sombre lui allait merveilleusement. Et les petits anneaux d'or de ses boucles d'oreilles tintaient à ses oreilles ; elle avait un peu l'impression d'être une gitane splendide et arrogante. En chemin, Don et elle s'étaient arrêtés à leur petit bar favori pendant que les enfants faisaient leurs achats dans les magasins.

« Que ce soit à cause des verres, » se dit Margaret, « ou parce que je suis sûre que ce soir tout sera fini avec Cravolini, en tout cas, je me sens bien. »

Don venait de la quitter brusquement, bafouillant un vague prétexte, comme il faisait toujours chaque fois qu'il voulait être seul pour pouvoir acheter un cadeau à Margaret. Il lui avait dit d'aller directement chez Cravolini parce que les enfants devaient déjà être en train de les y attendre. Pour la première fois, Margaret n'avait pas peur d'entrer dans la boutique.

Les enfants n'étaient pas encore là, mais la femme, elle, elle y était. *Angela.* Margaret la reconnut tout de suite, de même qu'elle avait reconnu son frère la première fois qu'elle l'avait vu. Angela détailla Margaret des pieds à la tête ; elle avait l'air amusée ; on pouvait voir sur sa figure qu'elle était au courant de ses rencontres brûlantes avec son frère. Elle ne cherchait pas à le cacher. Margaret ouvrit la bouche, mais la femme, d'un signe de tête, lui montra le fond du magasin. Margaret resta immobile. Le rêve se levait en elle.

Alberto attend, là, derrière les arbres de Noël. Oh ! le doux nid, la couche élastique qu'il t'a préparée par terre avec des branches d'arbre !

Margaret se mit en marche, Angela marchant à côté d'elle.

Il faut y aller. Il a besoin de moi. Mamma a dit qu'il fallait s'occuper d'Alberto. Que je me gagnerais une couronne au Ciel... Savait-elle quel frère étrange était Alberto ? Savait-elle comment il avait acquis les sept pouvoirs des vieux livres secrets ? Et qu'il me les a appris ? Il aura ce

qu'il désire, et moi aussi... Tiens, Alberto, voici cette âme fière et stupide, tu l'as gagnée... Ecoute, Don et les enfants sont à la porte.

Margaret trouva le lit, le nid derrière les arbres. Alberto était là qui l'attendait. Elle entendit Don qui l'appelait ; elle se débattit de toutes ses forces pour lui répondre, pour essayer de se lever, d'aller jusqu'à lui. Mais elle était si grosse, si laide... Elle entendit la voix douce et chaude de *l'autre* femme qui répondait à Don, entendit ses cris de joie en compagnie des enfants, et ses protestations amusées en voyant la taille de l'arbre qu'ils avaient choisi. Margaret lutta désespérément et réussit à les entrevoir une dernière fois, *tous les quatre ;* elle vit la robe de velours rouge sombre que portait la femme, elle entendit le tintement provocant des boucles d'oreilles, et ils étaient partis.

« Toute une année à attendre, » pensa Margaret. « Et l'année prochaine, peut-être qu'ils ne viendront pas. Elle y veillera. »

— « Ma sœur, mon amour... » ronronnait Alberto à son oreille.

(*Traduit par Yves Rivière.*)



La harpe

par **MICHEL EHRWEIN**

Michel Ehrwein a vingt-quatre ans et il écrit depuis l'âge de dix ans, auquel il commença un roman influencé par Jules Verne et intitulé « L'île sous-marine »... *Il a en ce moment à son actif deux douzaines de nouvelles policières, fantastiques ou de science-fiction. Pourtant, il avoue n'avoir qu'un enthousiasme modéré pour la science-fiction, trouvant que les robots, les fusées et les inventions techniques ne permettent, à son goût, que de trop faciles effets. Il préfère s'intéresser aux civilisations et aux religions anciennes, à la psychologie et aux sciences occultes, aux branches modernes des mathématiques telles que la topologie — en un mot à tout ce qui ressortit à l'insolite. Il déclare écrire rapidement, d'un seul jet, en partant d'une idée à laquelle il a réfléchi pendant des jours et parfois des mois.* « La harpe », *qui marque ses débuts dans* « Fiction », *est une histoire pleine de sensibilité et d'une curieuse poésie. A côté des thèmes fantastiques puissamment orchestrés auxquels nous sommes habitués, elle rend un son clair comme le cristal.*



« UN, deux... »

Dehors, il pleuvait. Les fleurs du jardin courbaient la tête sous l'averse qui semblait ne devoir jamais cesser, tant le ciel était gris. Des flaques ternes salissaient le sable de l'allée. Mais dans la maison bien close, on s'en souciait peu.

— « Vingt-deux, vingt-trois... »

Anni gravissait sur la pointe des pieds l'escalier du grenier. Une marche qui craqua fit battre son cœur à grands coups : maintenant, les autres savaient quel chemin elle avait pris, Jean-Jacques et Françoise qui avaient cherché une cachette au premier étage, et surtout Claude qui, le front appuyé à la porte de la cuisine, comptait lentement « jusqu'à cent ».

— « Trente-six, trente-sept... »

La porte frotta sur le plancher, et Anni perdit tout espoir de ne pas avoir été entendue. La pluie mitraillait les ardoises, tout près de sa tête. Elle regarda autour d'elle, cherchant un recoin où se cacher.

— « Quarante-cinq, quarante-six... »

Un mannequin de couturière aux formes avantageuses, une vieille table, des tapis roulés, une pile croulante de vieux livres rouges et dorés, des malles fermées à clé... L'air sentait la poussière, il faisait chaud. Il semblait à Anni qu'elle se salissait rien qu'en marchant, rien qu'en respirant.

— « Soixante-neuf, soixante-dix... »

La voix venait de très loin, en bas.

— « Soixante-douze, soixante-treize... »

Malgré tout ce qu'il renfermait, ce grenier était désespérément vide, semblait-il. Il n'offrait aucune cachette qui pût résister à une fouille, même sommaire. Anni heurta durement le coin d'une malle, et le couvercle bougea. Elle le souleva avec une certaine difficulté, car il était assez lourd : la malle était vide, et assez grande pour la contenir tout entière dans une position relativement confortable. Elle n'hésita pas, se hissa par-dessus le rebord et ramena précautionneusement le couvercle sur sa tête.

L'obscurité était totale, bien sûr, et Anni en eut presque peur. Assise au fond de la malle, elle étendit les jambes et son pied heurta un objet qu'elle n'avait pas aperçu. Elle se pencha et le saisit délicatement : c'était un cadre de bois vaguement triangulaire, entre lequel étaient tendues des cordes. Doucement, son index effleura l'une d'elles...

LA PREMIÈRE CORDE

Le son s'enfla jusqu'à un grondement de tonnerre qui parut secouer les murs de la maison en tous sens. Il retomba en une cascade d'accords cristallins, remonta en un souffle harmonieux, et il n'y eut plus rien, les parois de la malle éclatèrent en un feu d'artifice de lumière et de musique. Des milliers d'arcs-en-ciel s'enlaçaient, des milliers de mélodies s'entrechoquaient, s'élevaient jusqu'au ciel comme des vagues de tempête et redescendaient en éclaboussements de sons. Et Anni se trouva emportée par un éblouissant tourbillon.

Des personnages à peine ébauchés passaient en un éclair à côté d'elle. Des lambeaux de scènes lui apparaissaient et s'évanouissaient. Des voix sans nombre dont elle ne comprenait pas les paroles parlaient, les unes à son oreille, les autres de loin. Des parfums de fleurs mêlés montaient à ses narines. Elle avait froid, et brûlait de fièvre. Elle se sentait très lasse...

....

Elle crut d'abord s'éveiller d'un long sommeil, et referma les yeux car le soleil qui brillait juste au-dessus d'elle lui faisait mal. Elle était étendue au pied d'un arbre, dans une forêt, et les troncs semblaient vouloir se rejoindre très haut dans le ciel. Elle avait chaud, c'était l'été.

Quelqu'un bougea près d'elle, une silhouette se souleva. Deux yeux la fixèrent, sous une chevelure brune bouclée, deux yeux qu'elle ne pouvait contempler sans émoi. Un visage hâlé se pencha sur le sien et lui cacha le soleil. Le visage de Jean-Jacques, le visage qu'il aurait un jour...

— « Chérie... »

— « Chéri... »

Les mots lui venaient naturellement, et ceux qu'elle entendait ne l'étonnaient pas le moins du monde. Elle sentait le bonheur sourdre en elle comme l'eau d'une source.

Les lèvres se posèrent sur les siennes, et il y eut dans ce geste le rappel

d'autres qui avaient dû le précéder. Elle avait fermé les yeux, et une onde de plaisir la parcourut. Sa main gauche se crispa légèrement sur la nuque du garçon...

... Et ce fut la seconde corde que son ongle accrocha.

LA SECONDE CORDE

Le rideau de brume qui masquait tout se déchira. Des visages épanouis apparurent, tout près du sien. On lui pressait la main, on la félicitait de toutes parts. Rougissante, Anni souriait, remerciait, apppuyée au bras de son mari. Son mari... Il avait l'œil bleu et les longs cheveux blonds de Claude. Elle était heureuse, elle planait au-dessus du commun des mortels : depuis quelques instants elle était mariée.

Des voitures attendaient. Ils avancèrent, et les autres les suivirent. Le mari d'Anni se pencha pour ouvrir la portière. Elle releva le bas de sa robe...

... Et il n'y eut entre ses doigts qu'une corde, qui vibra un instant.

LA TROISIÈME CORDE

Elle revenait à la surface de l'eau. Cette remontée durait depuis des siècles. Au-dessus de sa tête, les bulles d'air éclataient et l'eau s'irisait. Elle s'ébroua, passa sa main sur ses cheveux.

— « On rentre ? » cria Claude.

Anni le suivit vers la côte. Elle aimait sentir les filets d'eau glisser le long de son corps comme une caresse froide. En prenant pied sur le sable, elle eut le geste naturel de remonter une bretelle de son maillot.

Claude se frottait les cheveux avec une serviette. Elle eut une pensée tendre en considérant son beau corps brun d'homme. Elle s'étendit près de lui. Et il lui dit qu'il l'aimait, parce qu'il le pensait.

Elle aurait voulu qu'il n'y eût jamais de fin à ces vacances, à cet été. Tous les soucis de sa vie quotidienne, elle les avait laissés de côté pour quelques jours et pensait qu'il lui faudrait bientôt les retrouver. On était si bien ici, sous ce soleil !

Ses yeux se tournèrent vers Claude. Il avait grossi depuis leur mariage. Les yeux fermés, il paraissait dormir. L'eau de mer, en séchant, avait laissé une dentelle de sel sur son épaule. Se mouvant lentement, elle se souleva sur un coude et, du bout d'un ongle, gratta la fine croûte blanche.

... Tout chavira au son de la quatrième corde.

LA QUATRIÈME CORDE

Le soulagement fut immense. Elle avait cru étouffer dans la course infinie où elle était entraînée. Elle regarda autour d'elle.

Tout était plus vieux de quelques années. Le soleil et la lumière même semblaient plus gris. Et il y avait les enfants... Martine était fort occupée

à élever un château de sable avec quelques compagnons de son âge. Richard se traînait à quatre pattes près d'Anni. Elle lui parla.

— « Richard ! »

Et il lui sourit, l'air heureux. Claude avait regagné Paris le matin pour son travail, et elle resterait seule jusqu'au samedi avec les enfants. Elle soupira. Elle ôta ses lunettes de soleil, et cligna des yeux : la lumière lui faisait mal. Quand elle s'y fut habituée, elle resta un long moment à contempler le galbe impeccable de ses jambes. Encore quelques années... Sa main descendit le long de son flanc, en épousant tendrement le contour de la hanche au travers de l'étoffe.

Une ombre sur le sable la fit se retourner d'un bloc. Une silhouette qui paraissait immense se dressait entre elle et le soleil. Une vague de souvenirs confus l'agita, plus encore que la surprise. Du fond de sa mémoire jaillit un ciel presque aussi bleu que celui-là, puis...

Elle faillit bondir sur ses pieds, et retomba assise.

— « Jean-Jacques ! »

— « Anni... »

Il s'accroupit près d'elle et lui prit les mains. Ils parlèrent lentement d'abord, en cherchant leurs mots, puis plus librement. Quelques fils gris apparaissaient dans la chevelure de Jean-Jacques, et des rides au coin des paupières.

« Remarque-t-il aussi que j'ai changé ? » se demanda-t-elle. Mais les yeux de Jean-Jacques n'étaient plus fixés sur les siens. Ils regardaient sa bouche qui sourit maladroitement. Ils glissèrent plus bas... Quelque chose vibra sourdement en Anni, dont elle eut honte. Elle se tourna pour appeler :

— « Martine ! »

La petite fille accourut.

« Martine et Richard, dites bonjour au Monsieur ! »

Il serra leur menotte entre le pouce et l'index, puis, fixant le sable à ses pieds, dit :

— « Je suis marié aussi. »

Sa gêne la surprit et l'émut. Déjà une barrière entre eux, mais si frêle... Elle ne demanda pas : « Qui ? », mais dit tout naturellement :

— « Françoise ? »

Il acquiesça :

— « Elle est là-bas. Veux-tu... ? »

Puis, jetant un coup d'œil à Martine et Richard :

— « Je vais la chercher. »

Le geste qu'Anni fit pour arranger une boucle sur sa tempe effaça tout, et le son grêle qui l'assaillit alla en s'amplifiant jusqu'à l'explosion.

LA CINQUIÈME CORDE

Des hurlements humains se détachaient sur le fond sonore que l'on eût cru produit par les vagues roulant les galets à marée haute. Une fatigue séculaire accablait Anni comme une chape de plomb. La voix hurlante continuait dans l'obscurité.

— « Putain ! »

Le mot lui fit l'effet d'un seau d'eau glacée. La lumière jaillit. Elle vit Claude en face d'elle, qui martelait la table de ses poings. Il répéta plus bas :

— « Putain... »

Ils étaient seuls, mais d'autres visages flottaient dans la pièce. Celui de Jean-Jacques, conquérant las, ceux de Martine et de Richard, noyés de larmes, celui de Françoise, pâle et les traits tirés.

— « Assez ! » supplia-t-elle, se prenant la tête entre les mains.

« Assez ! Assez ! Assez !... » Le mot, renvoyé comme une balle par d'innombrables échos, allait en diminuant d'intensité se perdre dans une mer de douleurs jamais sondée.

LA SIXIÈME CORDE

« Adieu, adieu, » le mot sonnait à ses oreilles, mais il courait aussi tout au long des lignes. Au bas de la quatrième page de regrets, d'excuses, de remords et de sentiments élevés, la signature : « Jean-Jacques ».

Cela devait finir ainsi, donc : Anni restait seule, et du drame il ne restait que ces quelques feuilles un peu froissées. Elle les étala devant elle, puis les rassembla à nouveau.

Les faire disparaître et effacer tout, jusqu'au souvenir... Prendre un nouveau départ, s'écarter à jamais de cette voie périlleuse et, donc, *fuir, fuir Jean-Jacques...*

Elle déchira la lettre.

LA SEPTIÈME CORDE

... Sa vibration fut brève, sèche comme un coup de fouet. Anni la distingua à peine parmi le bruit du bois qui se brisait lentement, lentement, comme si toute une forêt de troncs morts se fût écroulée...

. . . .

Elle cligna des yeux, éblouie par la lumière apparue. Trois paires d'yeux la considéraient.

— « On t'a cherchée partout ! » dit Jean-Jacques en l'attrapant par les épaules.

— « *Laisse-moi !* » fit-elle, et ses paroles la surprirent elle-même. Puis aux autres :

— « J'ai failli m'endormir. »



En cage

(*The cage*)

par BERTRAM CHANDLER

A quoi reconnaît-on un être intelligent ? La réponse à cette question n'a rien d'évident. Des naïfs se sont imaginés qu'il suffit de tracer le théorème de Pythagore pour se faire reconnaître comme un être intelligent. Ils ont même proposé de réaliser un théorème de Pythagore lumineux dans le sable du Sahara la nuit, pour faire des signaux aux Martiens. En admettant même qu'une telle expérience soit techniquement réalisable, rien ne prouve que les Martiens n'aient pas commencé par la géométrie non euclidienne.

Bertram Chandler (vous avez lu de lui « Epaves », *dans notre numéro* 10) *a réfléchi profondément à cette question. Sa réponse est ironique, mais ne plaira pas à tout le monde...*



La captivité est toujours une expérience humiliante, si philosophe que soit, au demeurant, le captif. Il est déjà pénible d'être prisonnier de ses propres frères de race ; du moins peut-on parler à ses geôliers, leur faire comprendre ce que l'on désire. Le cas échéant, s'adresser à eux d'homme à homme.

Mais la captivité est chose doublement mortifiante lorsque ceux qui se sont emparés de vous vous traitent, en toute bonne foi, comme un animal inférieur.

Peut-être le détachement du vaisseau patrouilleur fut-il excusable de n'avoir pas su reconnaître des créatures raisonnables dans les survivants de l'astronef « *Etoile polaire* ». Plus de deux cents jours s'étaient écoulés depuis l'atterrissage forcé de ces derniers sur la planète sans nom : à la suite d'une panne du régulateur électronique, les générateurs Erenhaft de l'*Etoile polaire* s'étaient trouvés poussés bien au-delà de leur capacité et le navire, dérouté très en dehors des zônes régulières de circulation, avait été déporté vers une région inexplorée de l'espace. Le transport s'était posé dans d'assez bonnes conditions mais, peu après (un malheur n'arrive jamais seul), la Pile s'était emballée. Le Capitaine avait donné l'ordre à son Premier Officier de procéder à l'évacuation des passagers et du personnel non indispensable à la réparation de l'avarie.

Hawkins et ceux qui étaient confiés à sa charge s'éloignèrent le plus possible du navire. Ils étaient à l'abri quand il y eut un flamboiement d'énergie libérée. Ce ne fut pas une explosion très violente.

Les survivants voulaient revenir sur leurs pas afin de voir les choses de près, mais, à grand renfort de jurons et, à l'occasion, de coups de

poings, Hawkins les rendit à la raison. Par chance, ils se trouvaient à contre-vent et purent ainsi échapper à la pluie des débris.

Lorsque le feu d'artifice sembla terminé, l'officier retourna en compagnie du médecin du bord, le docteur Boyle, vers les lieux du désastre. Par crainte de la radio-activité, les deux hommes s'arrêtèrent à une distance prudente du petit cratère encore fumant qui indiquait l'endroit où, un peu plus tôt, s'était dressé l'astronef. Il était plus qu'évident à leurs yeux que le capitaine, ses officiers et ses techniciens n'étaient à présent qu'une infinitésimale partie du nuage incandescent dont le champignon avait envahi le ciel bas.

Par la suite, la dégénérescence s'était emparée des quelque cinquante survivants (hommes et femmes) de l'*Etoile polaire*. Le déclin ne fut pas immédiat : Hawkins et Boyle, qu'épaulait un comité composé des passagers les plus responsables, avaient vigoureusement mené un combat destiné à en retarder les effets. Mais c'était là une lutte sans espoir.

Pour commencer, le climat était contre eux. Un climat chaud : la température se maintenait toujours aux environs de 30 degrés. Et humide : une bruine fine et tiède tombait sans fin. L'air paraissait saturé de spores de champignons ; ceux-ci, heureusement, ne s'attaquaient pas à l'épiderme vivant. Par contre, ils proliféraient sur les matières organiques inertes et les vêtements. Ils florissaient aussi, quoique à un degré moindre, sur les métaux et les tissus synthétiques qui habillaient un grand nombre des naufragés.

Le danger, le danger extérieur, eût aidé à maintenir le moral. Mais il n'y avait pas de bêtes féroces. Les seuls animaux que l'on trouvait étaient soit des bestioles à la peau lisse, assez semblables aux grenouilles, qui bondissaient hors des fondrières détrempées, soit, au fond des innombrables ruisseaux, des créatures pisciformes dont la taille allait de celle du requin à celle du têtard et qui, toutes, montraient autant de combativité que ce dernier.

Une fois passées les premières heures où la faim s'était fait sentir, la nourriture n'avait pas constitué un problème. Des volontaires avaient goûté à un gros champignon, succulent d'aspect, qui croissait sur le tronc d'arbres énormes ressemblant à des fougères. Ils l'avaient trouvé bon. Cinq heures après l'indigestion, personne n'était mort. Personne n'avait même eu mal au ventre. Ce champignon était destiné à devenir l'élément de base du régime des naufragés. Dans les semaines qui suivirent, on en trouva d'autres ; on découvrit également des baies et des racines — le tout comestible. Les menus furent de la sorte assurés d'une heureuse diversité.

Le feu, en dépit de la chaleur régnante, était le bienfait dont l'absence manquait le plus aux naufragés. Il leur eût permis d'améliorer leur ordinaire en faisant rôtir les espèces de batraciens attrapés dans la forêt pluvieuse, les poissons pêchés dans les rivières. Ces bêtes, les plus hardis les avalaient crues ; mais les autres membres de la communauté faisaient pour la plupart grise mine à ces audacieux. Le feu aurait écarté les ténèbres des nuits longues ; sa chaleur et sa lumière réelles auraient dissipé

l'illusion de froid que produisait l'incessant ruissellement de l'eau que chaque feuille, chaque fronde laissait égoutter.

Lorsqu'ils avaient fui leur vaisseau, presque tous les rescapés avaient des briquets de poche : mais les briquets se perdirent lorsque les poches, imitant le sort des habits qui les soutenaient, furent parties en charpie. D'ailleurs, toutes les tentatives faites pour allumer un feu, du temps qu'il y avait encore des briquets, s'étaient soldées par l'échec : il n'y avait pas un seul coin de sec sur toute cette satanée planète, jurait Hawkins. C'était là une entreprise impossible : même s'il s'était trouvé un expert en l'art de produire une flamme par la friction de deux morceaux de bois secs, la matière première indispensable aurait manqué.

Les rescapés établirent un campement permanent au faîte d'une colline basse. (Ils n'avaient pas réussi à découvrir de montagnes.) L'endroit était moins touffu que les plaines environnantes et le sol moins marécageux. Ils parvinrent à édifier des abris grossiers (davantage dans un souci d'intimité que pour le confort que ces refuges pouvaient leur apporter) à l'aide des frondes des fougères arborescentes. Ils se raccrochaient désespérément aux formes de gouvernement des mondes qu'ils avaient quittés et ils élurent un conseil. Leur chef fut Boyle, le médecin. A sa grande surprise, Hawkins se retrouva simple membre du conseil à deux voix seulement de majorité ; à la réflexion, il se rendit compte que de nombreux passagers gardaient certainement rancune à l'état-major de l'astronef et rendaient ses membres responsables de la situation.

La première réunion du conseil se tint dans une hutte (si l'on peut employer ce terme) spécialement édifiée pour la circonstance. Les conseillers, accroupis, formaient à peu près le cercle. Le docteur Boyle, qui présidait, se mit sur ses pieds avec lenteur. Le contraste entre la nudité du médecin et la grandiloquence qu'il avait adoptée depuis son élection, entre son affectation de dignité et l'aspect négligé que lui conféraient sa longue chevelure grise et broussailleuse et sa barbe, hirsute et mal plantée fit naître un sourire narquois sur les lèvres de Hawkins.

Le docteur Boyle prit la parole :

— « Mesdames et messieurs... »

Hawkins embrassait du regard les corps nus et blêmes qui l'entouraient : hommes aux cheveux emmêlés et ternes, aux ongles sales et trop longs ; femmes aux lèvres sans maquillage. « Je ne dois pas ressembler beaucoup, moi non plus, à un officier et à un gentleman, » songea-t-il.

« Mesdames et messieurs, » disait le docteur Boyle, « nous avons été élus, ainsi que vous savez, afin de représenter la communauté humaine sur cette planète. Je propose que pour cette première réunion, nous discutions de nos chances de survie, non pas en tant qu'individus, mais en tant que race... »

— « Je voudrais demander à Mr. Hawkins si nous avons des chances d'être retrouvés, » s'écria l'une des deux femmes à faire partie du conseil, une vieille fille desséchée aux côtes et aux vertèbres saillantes.

— « Elles sont maigres. Vous savez qu'en Propulsion Interstellaire, aucune communication n'est possible, ni avec d'autres navires, ni avec les

stations planétaires. Lorsque nous eûmes coupé la P. I. pour atterrir, nous avions lancés un S. O. S. mais sans pouvoir indiquer notre position. Nous ne savons même pas si notre appel a été capté... »

— « Miss Taylor, Mr. Hawkins, » intervint le docteur Boyle avec emportement, « je me permets de vous rappeler que j'ai été régulièrement élu président de ce conseil. La discussion générale viendra à son heure.

» Ainsi que beaucoup d'entre vous l'ont déjà pressenti, l'âge de cette planète, biologiquement parlant, correspond en gros à l'Ere Carbonifère sur Terre. Il n'existe pas encore, nous le savons, d'espèce susceptible de nous disputer la suprématie. D'ici qu'une telle espèce (quelque chose d'analogue aux lézards géants du Triassique) apparaisse, nous serons solidement établis... »

— « Nous serons tous morts, » lança un homme.

— « Nous serons tous morts, » convint le docteur, « mais nos descendants seront tout ce qu'il y a de plus vivants ! Il faut que nous convenions de la façon dont nous pouvons leur assurer le meilleur départ possible. Nous leur léguerons le langage... »

— « Qu'importe le langage, docteur ! »

C'était la seconde conseillère, une petite blonde au corps svelte et au visage dur qui avait pris la parole.

— « C'est précisément pour examiner la question de notre descendance que je suis ici. Je représente les femmes en âge d'enfanter. Nous sommes quinze, vous ne l'ignorez pas. Jusqu'à présent, les femmes ont été prudentes, très prudentes. Nous avions une raison pour cela. En tant que docteur et compte tenu du fait que vous n'avez ni médicaments, ni instruments, pouvez-vous nous assurer que les accouchements seront sans danger ? Pouvez-vous nous garantir que nos enfants auront une chance sérieuse de survivre ? »

La gourme de Boyle tomba comme un vêtement en lambeaux.

— « Je serai franc. Comme vous l'avez souligné, miss Hart, je ne dispose ni de médicaments, ni d'instruments. Mais je peux vous garantir que vos chances d'accoucher sans complications sont meilleures qu'elles ne le furent sur Terre, disons au XVIIIe siècle. Et je vais vous dire pourquoi : pour autant que nous le sachions (et nous sommes ici depuis déjà assez longtemps), il n'existe aucun micro-organisme dangereux pour l'Homme sur cette planète. Dans le cas contraire, les quelques-uns d'entre nous qui auraient encore survécu à la septicémie ne seraient plus depuis longtemps que plaies purulentes ! C'est évident. Voici, je crois, qui répond à vos deux questions. »

— « Je n'ai pas encore terminé. Il y a un autre problème. Nous sommes cinquante-trois en tout, hommes et femmes. Retranchons dix couples mariés qui ne comptent pas : restent trente-trois personnes, dont vingt hommes. Vingt hommes pour treize femmes (treize ! Vraiment, nous n'avons jamais eu de chance, nous autres femmes !) Toutes ne sont pas jeunes — mais toutes sont femmes. Quelle structure matrimoniale allons-nous adopter ? La monogamie ? La polyandrie ? »

— « La monogamie, bien sûr, » jeta vivement un homme grand et

mince, le seul à être habillé — si l'on peut dire : les frondes de fougères maintenues autour de sa poitrine avec une tige grimpante ne servaient pas à grand-chose.

— « C'est donc parfait... Va pour la monogamie... Mais je vous préviens : si nous nous engageons dans cette voie, nous aurons des ennuis. Et dans un meurtre passionnel, la victime peut aussi bien être la femme que n'importe quel homme. Et cela, non, je ne le veux pas ! »

— « Alors, que proposez-vous, miss Hart ? »

— « Ceci, tout simplement : que l'amour soit exclu de nos unions. Si deux hommes veulent épouser la même femme, alors qu'ils se battent pour la conquérir. Le meilleur la gagnera... et la conservera. »

— « La sélection naturelle, » murmura le médecin. « Je suis partisan de cette suggestion. Mais il faut la mettre aux voix. »

*
* *

Le sommet de la colline formait une légère dépression. A l'exception de quatre d'entre eux, les naufragés étaient assis autour de cette arène naturelle. L'un des quatre était le docteur Boyle qui avait découvert que le rôle d'arbitre faisait partie de ses prérogatives présidentielles ; on avait admis qu'il était plus compétent que quiconque pour rendre un verdict qui écarterait de façon définitive l'un des rivaux. Mary Hart était également parmi les quatre. Elle avait peigné ses longs cheveux avec un morceau de bois en dents de scie et imaginé de tresser une guirlande de fleurs jaunes destinée au couronnement du vainqueur. Nostalgie des cérémonies nuptiales sur Terre ou lointain écho de quelque chose de plus ancien et obscur, s'interrogeait Hawkins, tandis qu'il prenait place parmi les autres membres du conseil.

— « Dommage que cette satanée moisissure ait détraqué les montres, » lui dit le gros homme assis à sa droite. « Si l'on pouvait calculer le temps, il y aurait des rounds. Cela nous ferait un véritable match de championnat. »

Hawkins acquiesça. Il regardait le quatuor, au milieu de l'arène : la femme à l'allure barbare qui se pavanait, le vieil homme pompeux et les deux jeunes gens — barbes noires, corps blêmes et luisants. Il connaissait ces derniers. Fennet était aspirant à bord de la malheureuse *Etoile polaire*. De sept ans au moins son aîné, Clemens, lui, était un passager, prospecteur des mondes frontaliers.

— « Si j'avais quelque chose à parier, je miserais sur Clemens, » dit le gros homme d'un ton jovial. « Votre aspirant a autant de chances devant lui qu'un flocon de neige en enfer ! On lui a appris à se battre à la loyale tandis que Clemens a été formé pour lutter en traître. »

— « Fennet est en meilleures conditions. Il prenait de l'exercice alors que Clemens ne faisait que manger et dormir. Regardez sa bedaine ! »

— « De bons muscles et une chair bien saine n'ont jamais fait de mal à personne, » rétorqua le gros homme en se caressant la panse.

— « Interdiction de se crever les yeux et de mordre, » s'écria à ce moment le docteur. « Et que le meilleur gagne ! »

Il s'écarta vivement des adversaires et rejoignit la femme.

Ils se tenaient debout tous les deux, bras ballants, comme gênés d'être là ; chacun semblait regretter que les événements aient pris cette tournure.

— « Allez-y donc, » hurla enfin Mary Hart. « Est-ce que vous me voulez, oui ou non ? Vous prenez le chemin de faire de vieux os ici — mais des os de célibataires ! »

— « Ils peuvent toujours patienter jusqu'à ce que tu aies des filles, Mary, » lança une amie de cette dernière.

— « Si jamais j'en ai ! Comme cela se présente, cela ne risque pas !

— « Allez-y, » hurla la foule, « allez-y ! »

Fennet engagea le combat. Ce fut presque avec hésitation qu'il avança pour lancer son poing droit sur le visage découvert de Clemens. Le coup n'avait pas été violent, mais il dut être douloureux. Clemens porta la main à son nez et la ramena souillée d'une éclatante tache de sang qu'il considéra avec étonnement. Un grondement sortit de ses lèvres. Lourdement, il fit front, les bras écartés, pour étreindre et écraser son adversaire. L'aspirant rompit en sautillant et, deux fois encore, il frappa du droit.

— « Pourquoi ne le sonne-t-il donc pas ? » demanda le gros !

— « Pour se casser tous les os du poignet ? C'est qu'ils ne portent pas de gants, vous savez, » répondit Hawkins.

Fennet décida de faire face. Il se campa solidement sur ses jambes, les pieds légèrement écartés et, derechef, sa droite entra en jeu. Mais cette fois, au lieu de s'attaquer au visage de son rival, il visa au ventre. Hawkins était surpris de l'apparente sérénité avec laquelle Clemens encaissait. L'homme devait sûrement être plus résistant en réalité que son physique ne le laissait croire, conclut l'officier.

L'aspirant effectua avec élégance un saut de côté... et glissa sur l'herbe mouillée. Clemens se laissa tomber de tout son poids sur lui. Hawkins percevait le sifflement de l'air s'échappant des poumons du jeune homme. De ses bras épais, le prospecteur ceintura le corps de Fennet qui lança un violent coup de genou dans le bas-ventre de son adversaire. La douleur arracha un cri aigu à Clemens ; mais il n'en persistait pas moins à assurer farouchement sa prise. Une de ses mains rampait vers la gorge de Fennet et l'autre, dont les doigts s'incurvaient rageusement tels des griffes, s'apprêtait à déchirer les yeux de l'aspirant.

— « Pas les yeux, » hurla Boyle, « pas les yeux ! »

Le docteur tomba sur les genoux et, des deux mains, il saisit le poignet massif de Clemens.

A ce moment, quelque chose fit lever la tête à Hawkins. Un son, peut-être, bien que ce fût peu probable, au milieu des cris des assistants qui se comportaient comme des fanatiques de boxe lors d'un match de championnat ; il était difficile de les en blâmer : c'était la première fois qu'ils avaient réellement une sensation forte depuis l'accident.

Peut-être était-ce un bruit qui avait contraint Hawkins à lever la tête,

ou peut-être le sixième sens que possède tout astronaute digne de ce nom. Et au spectacle qui s'offrit à sa vue, il poussa un cri.

Un hélicoptère se balançait à la verticale de l'arène. Quelque chose dans sa forme, quelque chose qui était subtilement étranger, avertit Hawkins qu'il ne s'agissait pas d'une machine terrienne. Soudain, du ventre lisse et scintillant de l'engin, se détacha un filet apparemment fait d'un métal mat, qui s'abattit sur les combattants à terre, enveloppant également dans ses plis le docteur et Mary Hart.

De nouveau, Hawkins poussa un hurlement inarticulé. D'un bond, il fut debout ; s'élança au secours de ses compagnons pris au piège. Mais le filet semblait vivant. Il s'enroula autour de ses poignets, garrotta ses chevilles. Les autres restés libres se précipitèrent à la rescousse.

— « Sauvez-vous, » cria Hawkins ! « Dispersez-vous ! »

Le bourdonnement grave des rotors monta d'un ton ; l'hélicoptère s'éleva. En un espace de temps prodigieusement court, l'arène ne fut plus aux yeux du Premier Officier qu'une sous-tasse vert pâle, grouillante d'une débandade de petites fourmis blanches. Puis l'appareil atteignit le plafond des nuages bas au sein desquels il s'enfonça. Il n'était plus possible de voir quoi que ce fût, hormis un tourbillon de blancheur.

Lorsque, finalement, l'engin redescendit, Hawkins n'éprouva aucune surprise à voir se dresser au-dessus des arbres chétifs d'un plateau nivelé la haute silhouette argentée d'un vaste spationef.

*
* *

Le monde où les hommes avaient été conduits aurait constitué un notable progrès sur celui qu'ils avaient quitté, n'eût été la déplorable méprise commise par leurs ravisseurs dans leur souci de prévenance zoologique. La cage qui hébergeait les Terriens reproduisait avec une remarquable fidélité les conditions climatiques de la planète qui avait vu la perte de l'*Etoile Polaire*. Elle était vitrée et, des arroseurs fixés au plafond, tombait une bruine régulière et tiède. Mélancoliques, deux fougères arborescentes offraient un piètre abri contre cette décourageante précipitation. Deux fois par jour, une trappe s'ouvrait dans la paroi du fond, faite d'une sorte de béton, et par l'ouverture tombaient des plaques de fongoïdes, dont la ressemblance avec les champignons qui, là-bas, avaient été l'aliment des hommes était saisissante. Un trou était percé au milieu du plancher ; sa destination était d'ordre sanitaire, supposaient les prisonniers avec juste raison.

D'autres cages flanquaient la leur. Mary Hart occupait l'une d'elles. Elle était seule. Elle pouvait leur faire des signes, mais c'était tout. La cage opposée abritait un animal dont la structure générale évoquait un homard fortement mâtiné de calamar. Par-delà une large allée, d'autres cages, encore, s'offraient à leurs regards ; mais leurs hôtes restaient invisibles.

Assis à même le plancher détrempé, Hawkins, Boyle et Fennet fixaient les êtres qui, de l'autre côté de la vitre épaisse et des barreaux, les contemplaient.

— « Si seulement ils étaient humanoïdes ! » soupirait le docteur. « Si seulement leur forme était semblable à la nôtre ! On pourrait alors essayer de leur faire comprendre que, nous aussi, nous sommes des êtres intelligents ! »

— « Oui, mais ils n'ont pas la même forme, » dit Hawkins. « Et, si la situation était renversée, il nous en faudrait beaucoup pour nous convaincre que trois fûts à bière munis de six jambes sont des êtres intelligents en qui nous devons voir des frères... Essayez encore le théorème de Pythagore, » ajouta-t-il à l'intention de l'aspirant.

Sans faire montre de beaucoup d'enthousiasme, le jeune homme brisa quelques frondes de la fougère la plus proche, les morcela en fragments plus petits qu'il se mit en devoir de disposer sur la mousse tapissant le sol, de façon à former un triangle rectangle dont chaque côté constituait la base d'un carré. Les indigènes (un grand, un autre légèrement moins grand et un petit) observaient avec curiosité de leurs yeux plats et ternes l'aspirant tandis qu'il se livrait à cette opération. Le plus grand des trois introduisit l'extrémité d'un tentacule dans une poche — car ces choses portaient des vêtements — et en extirpa un paquet de couleur vive qu'il tendit au petit. Ce dernier, après avoir arraché l'emballage, entreprit de glisser l'espèce de friandise cotonneuse d'un bleu éclatant que contenait le sac dans la fente qui s'ouvrait dans la partie supérieure de son corps et qui tenait manifestement le rôle de bouche.

Hawkins laissa échapper un soupir :

— « J'aimerais bien que les visiteurs aient le droit de donner à manger aux animaux. Je suis écœuré de leurs foutus champignons ! »

— « Récapitulons, » dit le docteur. « Après tout, nous n'avons rien de mieux à faire ! Donc, nous avons été tous les six kidnappés par un hélicoptère. Nous avons été conduits au vaisseau patrouilleur — un navire qui semble ne se montrer supérieur en rien à nos propres unités interstellaires. Selon vous, Hawkins, cet astronef était équipé de propulseurs Ehrenhaft ou de quelque chose qui ressemblait au propulseur Ehrenhaft comme un frère jumeau... »

— « Exact. »

— « A bord, on nous a affecté des cages individuelles. Nous n'avons pas subi de mauvais traitement ; on nous a donné fréquemment à boire et à manger. Puis, nous nous sommes posés sur cette étrange planète ; mais nous n'en vîmes rien. Comme de quelconques bestiaux, on nous a précipitamment extraits de nos cages pour nous charger dans un fourgon couvert. Nous savons qu'on nous a conduits quelque part : un point, c'est tout ! Le fourgon s'est arrêté ; le panneau s'est ouvert et deux de ces fûts à bière animés se sont mis à fourrager dans notre véhicule avec des perches terminées par un modèle réduit de leurs drôles de filets. Ils ont attrapé Clemens et miss Taylor, les ont fait sortir de force. Nous n'avons plus revu ni l'un ni l'autre. Quant à nous, nous avons passé cette nuit-là, puis la journée et la nuit suivantes dans des cages individuelles. Ensuite, nous avons été amenés à... à ce zoo. »

— « Vous croyez que les autres ont subi la vivisection ? » demanda Fennet. « Je n'ai jamais beaucoup aimé Clemens, mais... »

— « Je le crains. Cela a sans doute permis à nos ravisseurs d'apprendre qu'il existe une différence entre les sexes. Malheureusement, la vivisection ne fournit aucun moyen de déterminer l'intelligence. »

— « Les ignobles brutes ! » s'exclama l'aspirant.

— « Du calme, mon garçon, » conseilla Hawkins. « Comment voulez-vous que nous les blâmions ? Nous avons pratiqué la vivisection sur bien des animaux beaucoup plus proches de nous que nous de ces créatures. »

— « Le problème, » poursuivit le docteur, « est de convaincre ces créatures — comme vous les appelez, Hawkins — que nous sommes des êtres doués de raison, tout comme elles-mêmes. Comment ces gens-là définissent-ils un être doué de raison ? Comment définirions-nous, de notre côté, un être doué de raison ? »

— « C'est quelqu'un qui connaît le théorème de Pythagore, » murmura l'aspirant d'un ton maussade.

— « J'ai lu quelque part, » dit Hawkins, « que l'histoire de l'Homme est celle d'un animal qui sait faire du feu et se servir d'outils. »

— « Alors, faisons un feu, » proposa le docteur. « Fabriquons quelques outils et servons-nous-en. »

— « Ne dites pas de bêtises. Vous savez bien qu'à nous tous, nous ne possédons pas un seul objet manufacturé. Pas même une fausse dent — pas même un plombage. Et même si... » Il s'interrompit. « Quand j'étais jeune, il y eut dans le corps des jeunes officiers de l'interstellaire une renaissance de l'art et de l'artisanat anciens. Nous considérions que nous descendions directement des vieux matelots du temps de la marine à voile et, en conséquence, nous apprenions à faire des épissures, à tresser des cordages et à confectionner des nœuds incroyables. Et puis, l'un de nous eut l'idée de fabriquer des paniers. Notre bâtiment était un navire de plaisance. Nous tressions nos paniers en secret, les badigeonnions de couleurs criardes et les vendions aux passagers comme des souvenirs authentiques de la Planète Perdue d'Arcturus VI. Quand le Vieux et le Second découvrirent le pot au roses, il s'ensuivit une explication éminemment désagréable... »

— « Où voulez-vous en venir ? » interrogea le docteur.

— « Tout simplement à ceci : nous allons faire la preuve de notre dextérité manuelle en tressant des paniers. Je vous apprendrai. »

— « Cela peut marcher, » dit le docteur lentement. « Cela peut parfaitement marcher... N'oublions pas, cependant, qu'il existe chez nous des oiseaux et d'autres animaux qui agissent d'une manière analogue. Sur Terre, il y a le castor qui édifie des digues tout à fait ingénieuses. Et ce passereau d'Australie qui, entre autres rites nuptiaux, a coutume de confectionner une crèche à l'intention de sa compagne... »

*
* *

Le Gardien-Chef devait avoir entendu parler de créatures aux mœurs matrimoniales semblables à celles de cet oiseau de la Terre. Après trois jours d'un fiévreux travail de vannerie qui eut raison de l'écorce des deux fougères arborescentes, Mary Hart fut extraite de sa cage et enfermée en compagnie des trois hommes. Une fois épuisée la joie frénétique qu'elle ressentit du fait d'avoir enfin quelqu'un à qui parler, elle se montra plutôt indignée...

*
* *

C'était une bonne chose que Mary fût avec eux, songeait paresseusement Hawkins. Quelques jours de confinement de plus, et la fille devenait folle ! Pourtant, partager la même cage qu'elle avait aussi ses inconvénients. Hawkins devait surveiller de près le jeune Fennet. Et même ce vieux bouc de docteur !

Mary poussa soudain un hurlement.

Cette fois, Hawkins avait retrouvé toute sa lucidité. Il distinguait la forme pâle de la fille (en ce monde, la nuit n'était jamais absolument obscure) et, de l'autre côté de la cage, les silhouettes de Fennet et de Boyle. Sautant en hâte sur ses pieds, il rejoignit Mary en trébuchant.

— « Qu'est-ce qui se passe ? »

— « Je... je ne sais pas. C'était quelque chose de petit, avec des mâchoires pointues... Cela m'a couru dessus... »

— « Oh... Ce n'était que Joe ! »

— « Joe ? »

— « Je ne sais pas exactement qui il est... ou qui elle est. »

— « J'affirme catégoriquement qu'il faut dire *il,* dit le docteur. »

— « Qui est Joe ? »

— « L'équivalent local de la souris, bien qu'il ne ressemble en rien à une souris, » répondit le docteur. « Il passe par je ne sais quel trou du plancher à la recherche de miettes. Nous essayons de l'apprivoiser. »

— « Vous encouragez ce fauve ! » s'écria-t-elle dans un hurlement de terreur. « J'exige que vous fassiez quelque chose... et tout de suite... Empoisonnez-le, capturez-le. Sur-le-champ ! »

— « On verra cela demain, » dit Hawkins.

— « Tout de suite, » hurla-t-elle à nouveau.

— « Demain, » répéta Hawkins avec fermeté.

*
* *

La capture de Joe s'avéra aisée. Deux paniers, assemblés à la manière des valves de l'huître, constituèrent le piège. A l'intérieur, un gros morceau de champignon servait d'amorce : au moindre attouchement, un barreau habilement coincé verticalement devait tomber.

La nuit suivante, allongé sur sa couche humide, Hawkins ne dormait pas ; il entendit le léger déclic suivi du choc sourd qui l'avertirent que le piège avait fonctionné, les piaillements indignés de Joe, le grignotement affairé des minuscules mâchoires s'activant contre la rude vannerie.

Il secoua Mary qui dormait :

— « Il est attrapé. »

— « Eh bien, tuez-le, » répondit-elle d'une voix ensommeillée.

Mais Joe ne fut pas tué. Les trois hommes s'étaient attachés à lui. Le jour venu, ils le transférèrent dans une cage fabriquée par Hawkins. Mary elle-même se laissa attendrir par l'inoffensive boule de duvet multicolore qui sautait et ressautait avec rage dans sa prison. Ce fut elle qui insista pour nourrir la bestiole et c'étaient des exclamations de joie quand les frêles tentacules s'allongeaient pour s'emparer du fragment de champignon qu'elle tenait entre ses doigts.

Pendant trois jours, leur favori les occupa beaucoup.

Puis, le quatrième, des êtres qu'ils identifièrent comme des gardiens pénétrèrent dans la cage avec des filets, immobilisèrent ses occupants et emmenèrent Joe et Hawkins.

***

— « Je crains qu'il n'y ait pas d'espoir, » dit Boyle. Il va subir le même sort que les autres... »

— « Ils vont l'empailler et l'exposer dans un musée, » laissa tomber Fennet d'un ton morne.

— « Non, » s'écria Mary, « non... Ils ne peuvent pas faire cela ! »

— « Si ! Ils le peuvent ! » jeta le docteur.

Soudain, le panneau du fond s'ouvrit.

Avant que les trois humains aient eu le temps de gagner le piètre refuge que leur offrait l'encoignure de la cage, une voix les interpellait :

— « Tout va bien... Sortez de là... »

Hawkins entra dans la cage. Il était rasé ; la pâleur de son visage commençait à disparaître, remplacée par un hâle brillant de santé. Un slip, fait d'une sorte de tissu rouge et brillant, l'habillait.

— « Sortez-donc de là, » répéta-t-il. » Nos hôtes se sont très sincèrement excusés et ont préparé des installations plus à notre convenance. Et dès qu'un astronef sera en partance, nous irons chercher les rescapés de l'*Etoile Polaire*. »

— « Pas si vite, » dit Boyle. Nous aimerions bien que vous nous donniez quelques éclaircissements. Qu'est-ce qui leur a fait enfin comprendre que nous étions des êtres doués de raison ? »

Le visage de Hawkins se rembrunit :

— « Seuls les êtres doués de raison, » répondit-il, « ont l'idée de mettre d'autres êtres en cage. »

(*Traduit par Michel Deutsch*).



Pour la première fois dans " **Fiction** ", *un récit soviétique*

L'ombre du passé

par IVAN EFREMOV

« Depuis 4 heures du matin, je faisais la queue devant le bureau de poste pour m'abonner à votre revue. A l'ouverture, on nous a déclaré que deux abonnements seulement étaient acceptés pour notre ville. Je suis parti désespéré. » *Ainsi s'exprime I. Malinitcheff, de la ville Lomonosoffska, dans une lettre à la revue* « Technique et Jeunesse », *publiée dans le numéro de décembre* 1957 *de celle-ci. Depuis le commencement de la publication du roman de Ivan A. Efrenov,* « La nébuleuse d'Andromède », *cette revue qui tire à* 500 000 *exemplaires n'arrive plus à fournir que le dixième des demandes ! Les bureaux de poste (qui prennent les abonnements en U. R. S. S., où l'édition est nationalisée) ont l'ordre de rationner les abonnements. Mais la révolte gronde, et les centaines de milliers de « fanatiques de S.-F. » russes obtiendront certainement une augmentation du tirage. En attendant, il existe un marché noir d'Efremov et de Jules Verne (tandis qu'Aragon ou Berthold Brecht amassent la poussière chez les libraires...).*

C'est que l'œuvre du professeur Ivan A. Efremov, docteur ès-sciences (thèse de biologie), réunit à la fois les charmes de la science-fiction et la poésie du fantastique. Jules Verne et Rider Haggard l'ont également influencé, et le grand nom d'Abraham Merritt a été prononcé à son propos.

« L'ombre du passé » *correspond à un des plus vieux rêves de l'humanité : la recherche du temps perdu, l'espoir que* quelque part, *le Passé n'est pas mort. Depuis des millénaires, la tradition hindoue parle des* enregistrements akashiques : *des champs de force invisibles, autour de nous, que seuls les Initiés savent voir, et où tout ce qui s'est jamais passé sur la Terre se reflète. La découverte de la photographie au XIXe siècle a donné un support scientifique à cette idée, et c'est un procédé photochimique, plausible d'ailleurs, qu'Efremov nous propose dans sa révélation du passé.*

D'autres auteurs : Eric Temple Bell dans « Before the dawn », *Isaac Asimov dans* « The dead past », *T. E. Sherred dans* « E for effort », *ont imaginé des machines physiques, détectant et amplifiant des impressions laissées par les photons dans la matière. L. Sprague de Camp, dans* « The saxon pretender », *imagine que des enregistrements sont « logés » dans la matrice d'interaction entre les champs gravitationnel et magnétique de la planète. Clark Ashton Smith, par contre, dans* « The chain of Aforgomon », *recourt délibérément au surnaturel, et fait dépendre la résurrection du passé d'un sacrifice aux dieux de la Durée.* « Le combat contre le temps est le seul sujet digne d'un romancier », *disait H. P. Lovecraft.* « L'ombre du passé » *fait partie des meilleurs récits inspirés par ce grand thème.*

« ENFIN ! Vous êtes toujours en retard ! » s'écria gaîment le professeur en voyant entrer dans son bureau Sergueï Pavlovitch Nikitine, jeune paléontologiste déjà connu par ses découvertes. « Figurez-vous que j'ai reçu aujourd'hui des visiteurs qui venaient en droite ligne de l'exposition agricole : deux illustres bergers des steppes orientales. Ils m'ont offert un cadeau en témoignage de leur estime pour les savants. Voyez-moi ce superbe melon doré... quel parfum ! Réglons-lui son compte, à la santé des bergers. »

— « C'est pour cela que vous m'avez appelé, Vassili Pétrovitch ? »

— « Que vous êtes impatient, jeune homme ! Tournez-vous donc à gauche, par ici... »

Nikitine s'approcha rapidement d'une petite table placée dans un coin.

Des fragments de grands os fossiles étaient disposés en bon ordre sur une feuille de carton gris. Le paléontologiste en saisit un, le frappa de l'ongle, le retourna. Il examina tour à tour les huit débris, lourds et massifs, imprégnés de silex et de fer.

Une longue expérience en matière d'ostéologie lui permettait de compléter aussitôt les os en reconstituant mentalement les parties qui manquaient et de se figurer, d'après leur profil, le squelette entier de l'animal disparu.

— « J'y suis, Vassili Pétrovitch. Ces os sont recouverts d'une couche sombre et polie, dite vernis du désert (1). Les bergers les ont donc ramassés à la surface, dans une région désertique... Dites, mais ce sont des dinosauriens ! Comme ils sont bien conservés ! C'est la première trouvaille de ce genre en Union Soviétique. Les bergers méritent une récompense. »

— « Une prime ? Mais voyons, mon cher, ils sont plus riches que nous ! Ils m'ont demandé si leur kolkhoz pouvait nous être utile... C'est la science qui les intéresse, voilà tout. Ils reviendront demain pour vous voir et apporter encore un silaou (2). Eh bien, on va découper ce melon et discuter à notre aise. »

Sa tranche de melon à la main, Nikitine s'accroupit devant une immense carte pendue au mur et scruta le coin inférieur de gauche, marqué d'un fin pointillé représentant des sables sinistres. Le vieux savant, assis dans son fauteuil, se penchait pour suivre le doigt du paléontologiste.

— « Ce vaste ossuaire de dinosauriens se trouve à peu près là, » disait celui-ci. « A trois cent cinquante kilomètres des sources de Taldy-saï, non loin des puits de Bissekta. Il faut traverser les sables jusqu'aux hauteurs de Laïili. Ensuite, c'est le désert pierreux et par endroits la steppe... »

Nikitine longeait lentement un aryk au murmure discret. Près des maisons, sous le feuillage épais, il faisait sombre.

Juste devant lui, une jeune fille en robe blanche émergea de l'allée ombreuse, sauta l'aryk et longea la route. Ses pieds nus et bronzés se fondaient presque avec le sol, aussi semblait-elle flotter dans l'air. De

(1) *Vernis du désert*, couche brillante, noire ou brun foncé, qui recouvre dans le désert les pierres exposées au soleil et même les briques des vieilles ruines.

(2) *Silaou*, présent offert en signe d'amitié en Asie Centrale.

lourdes tresses noires, qui tranchaient sur le blanc de l'étoffe, lui descendaient dans le dos, effleurant les hanches de leurs bouts touffus.

Fixant la silhouette légère qui s'éloignait rapidement, Nikitine demeura un instant rêveur, puis il pressa le pas et atteignit bientôt la grande porte en bois de la maison où étaient descendus les membres de l'expédition.

Dans la vaste cour éclairée à l'électricité, il aperçut ses compagnons réunis autour des camions. On entendait des rires joyeux ; même le chauffeur en chef, homme morose, s'était déridé.

Maroussia, aux yeux noirs, préparateur de l'expédition, récemment élue partorg (1), aborda aussitôt Nikitine.

— « Où est-ce que vous vous baladez, Serguéï Pavlovitch ? Nous avons décidé de tenir une réunion, mais vous n'étiez pas là. A force de vous attendre, ça a commencé spontanément. »

Nikitine sourit.

— « Mais elle est très gaie, votre réunion ! »

— « C'est à cause des noms des voitures, » expliqua-t-elle.

— « Quels noms ? »

— « Les équipages des camions veulent entrer en émulation. Alors Martyn Martynovitch a proposé, pour faciliter les choses, de baptiser chaque voiture. »

— « Et qu'avez-vous convenu ? »

Martyn Martynovith, spécialisé dans les fouilles, était un Letton d'âge mûr, à lunettes rondes.

— « On a appelé la vôtre « Eclair », » intervint-il, « et les deux autres « Chasseur » et « Dinosaure ». »

Un puissant klaxon à trois notes retentit dans la rue. Les phares d'une « Zis » brillèrent à la porte et s'éteignirent.

Nikitine alla au-devant du secrétaire du comité régional du Parti auquel il avait déjà eu affaire pour des questions concernant l'expédition.

— « Vous n'êtes pas mal installés, » dit ce dernier en regardant autour de lui. « A quand le départ ? »

— « Après-demain. »

— « Parfait, camarade Nikitine ! Mais j'ai quelque chose à te demander... » Le secrétaire fit une pause. « Nous venons de conférer... Il paraît que là-bas, juste à côté de Bissekta, il y a un gisement d'asphalte à prospecter. Mes géologues y tiennent... Bref, il faut emmener quelqu'un de notre service géologique... »

Nikitine, soucieux, fronça les sourcils. Le secrétaire le prit par le bras et l'entraîna au fond de la cour.

— « Je crois que ça y est ? »

— « Ça y est, Serguéï Pavlovitch. On peut commencer à charger. »

— « Allez-y avec Martyn Martynovitch. Vous mettrez une partie de l'essence et les instruments sur notre « Eclair » qui prendra la tête de la colonne ; le reste de l'essence, les planches et le matériel de campement

(1) *Partorg*, secrétaire d'une organisation de base du Parti.

sur le « Dinosaure » ; l'eau, les vivres et le caoutchouc sur le « Chasseur ».

Le souffle de la journée torride pénétrait par la porte basse du logis. Nikitine, pressé de se rendre au télégraphe, rangeait dans sa sacoche des papiers épars sur la table.

— « Puis-je entrer ? » fit une douce voix féminine.

Dans le rectangle éblouissant de la porte, surgit une forme svelte, auréolée de blanc. Elle se pencha un peu, scrutant la pénombre de la pièce, et Nikitine entrevit les tresses noires de la veille.

Un vague et joyeux pressentiment fit battre le cœur du jeune homme. Il se leva pour accueillir la visiteuse qui portait une petite valise, et l'on fit connaissance.

— « Miriam qui ? » demanda le paléontologiste.

— « Tachmouradova. Mais Miriam tout court suffit, » répondit-elle, souriante.

— « Alors, Miriam, vous n'avez pas peur de participer à une expédition si lointaine et si difficile ? »

Les yeux noirs brillèrent d'un éclat ironique :

— « Oh ! non. Vous êtes si bien équipés... Hier, le dispatcher m'a déclaré que ce voyage équivaudrait à une randonnée touristique. »

— « Ça va. » Nikitine lui tendit la main. « Choisissez la voiture qui vous plaît. »

— « Je voudrais monter dans le « Chasseur » avec Maroussia. »

— « Les femmes ont vite fait de s'entendre ! » remarqua-t-il, rieur, en accompagnant Miriam dans la cour. « A propos, je vous ai déjà vue hier soir, rue Engels... »

Il salua et se dirigea vers la sortie, tandis que la jeune fille l'escortait d'un regard perplexe.

Les camions se suivaient en cahotant sur le terrain raboteux. La steppe plate et grisâtre, couverte d'absinthe, brûlait sous le grand soleil. Le ciel décoloré, dont aucun nuage ne venait égayer la sinistre monotonie, s'appesantissait sur la plaine. Les moteurs ronflaient depuis quatre jours. Malgré la lenteur de la marche, on s'était éloigné de quatre cents kilomètres de la ville blanche et du chemin de fer.

Tout le long du trajet, de hautes dunes s'étaient succédé, alternant avec des collines rocheuses, des steppes unies et des terrains salifères jaunâtres.

Les engrenages grinçaient péniblement. Les moteurs mugissaient, les volants noirs glissaient dans les mains moites et fatiguées des chauffeurs.

Une seule fois, tard dans la soirée, la lumière accueillante de l'électricité éclaira l'horizon au-dessus des collines : c'était une usine de soufre. Ensuite, on ne rencontra plus que de rares yourtes rondes en feutre installées provisoirement dans l'apparente monotonie du vaste désert...

Passé l'usine, on roula longtemps au clair de lune sur le dernier secteur de route carossable. Les takyrs (1) lisses brillaient comme autant de petits lacs. En s'engageant sur leur surface ferme, les camions pressaient l'allure. La nuit, le désert paraissait mystérieux et attrayant.

---

(1) *Takyr*, terrain désertique couvert d'argile sèche, unie et dure, sans végétation.

Nikitine donna l'ordre de faire halte seulement lorsque les voitures se remirent à osciller sur les mottes de glaise molle en soulevant une poussière épaisse.

Les lampes électriques fixées à l'arrière des camions illuminaient le bivouac. Mais l'endroit manquait de charme. Le sol poudreux et irrégulier, où des herbes desséchées dressaient çà et là leurs tiges frêles, cédait sous les pas comme de la neige molle.

Dans le lointain, à peine visibles derrière le rideau de clarté lunaire, les hauteurs de Laïili annonçaient le début d'un désert pierreux, absolument aride, qui recélait le cimetière de monstres fossiles.

Au-delà des rangées infinies de buttes jonchées de cailloux gris, on se sentait encore plus retranché du monde. Parmi la multitude de virages, de tournants, de descentes et de montées, l'expédition semblait perdue dans le vide. Ayant dépassé les collines, les trois camions gris débouchèrent dans une immense plaine morte, que recouvrait une mince couche de sable fin. L'air embrasé ondoyait au-dessus de ce morne paysage et le voilait comme une brume.

Les membres de l'expédition croyaient voir de jolis lacs bleus, de merveilleux bocages, des cimes neigeuses. Parfois, la mer clapotait devant les radiateurs des voitures, des vagues légères et floues bondissaient, crêtées d'écume... L'instant d'après, c'étaient des alignements de maisons blanches, ombragées d'arbres feuillus et rappelant la ville restée loin en arrière, dans le sud. Et d'ailleurs, les contours mêmes des voitures, si sobres et si nets, tantôt s'allongeaient démesurément, tantôt croissaient en hauteur et rappelaient des éléphants gigantesques.

Le jour déclinait. Un dernier mirage, palais fantastique à tours bleues et vertes, resplendit aux rayons cramoisis du couchant et disparut.

L' « Eclair » continuait son chemin en tête de la colonne, éclairant la plaine de ses phares puissants : ici, on pouvait circuler la nuit. Le « Dinosaure » et le « Chasseur » s'étaient laissé distancer pour ne pas sombrer dans la traînée de poussière aveuglante.

Nikitine, endormi depuis un moment au bruit régulier du moteur, fut réveillé en sursaut par le klaxon énergique du « Dinosaure ». L' « Eclair » s'arrêta ; les deux autres camions le rejoignirent lentement.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda le paléontologiste au chauffeur du « Dinosaure ».

— « Je ne peux plus conduire, » répondit l'autre avec embarras. « J'ai des visions... »

— « Vous dites ? »

— « C'est vrai, Serguéï Pavlovitch, » confirma Martyn Martynovitch. « Le jour, les mirages surgissent au loin, tandis quà présent ils sont là, à portée de la main ; c'est terrifiant. »

— « Je conduis bien, moi ! » objecta le chauffeur en chef qui tenait le volant de l'« Eclair ».

— « Toi, tu es en tête, Vladimir, » fit observer le troisième chauffeur qui s'était approché à son tour. « Et nous, on suit ton sillage. Les phares

éclairent la poussière et alors on voit des choses impossibles. Pas moyen d'avancer. »

— « Vous déraillez ! » gronda le chauffeur en chef. « Je sais que des fois la poussière donne des visions, mais ça n'empêche pas de conduire... »

— « Essaye voir. Je pars en avant ! » cria d'un ton vexé le chauffeur du « Dinosaure ».

— « D'accord, » grommela l'autre.

Chacun regagna sa cabine, les starters se mirent à bourdonner. Balançant sa haute caisse, le « Dinosaure » doubla lentement l' « Eclair » et disparut dans la poussière en accélérant. Le chauffeur de l' « Eclair » attendit pour démarrer que le nuage se dissipe au point de ne plus former que des grains clairsemés, dorés par les rayons des phares.

Intéressé, Nikitine avait nettoyé le pare-brise et observait la route. Ils franchirent sans incidents plusieurs kilomètres et le chauffeur commençait à ricaner en marmottant dans sa barbe. L'auto filait droit, l'attention des voyageurs se relâchait. Soudain Nikitine sentit que le chauffeur tournait brusquement le volant et la voiture fit un écart. Devant eux s'ouvrait une énorme fosse ronde, revêtue de carreaux de faïence blanche. Le paléontologiste, ahuri, se frotta les yeux : de part et d'autre du passage tracé par le faisceau lumineux, de hautes maisons s'élevaient dans les grains de poussière mouvante. Le mirage était si vraisemblable, que Nikitine tressaillit et entendit aussitôt le chauffeur cracher avec dépit.

Les bâtiments s'étaient évanouis, des bandes noires et jaunes striaient la steppe, une crevasse noire coupait la route. Les dents serrées, l'homme cramponné au volant s'efforçait de vaincre l'illusion. Au bout de quelques minutes, apparut la voûte d'un pont très bombé et si distinct, que Nikitine, alarmé, se tourna vers son compagnon, mais celui-ci donnait déjà un coup de frein. Derrière eux, le « Chasseur » klaxonnait avec insistance. Le chauffeur stoppa, grilla une cigarette, se bassina les yeux, leva la glace et poursuivit obstinément son avance. Et de nouveaux spectres, tout proches et d'un relief inquiétant, se dressaient sans cesse devant le camion. La tension nerveuse des voyageurs allait croissant. L' « Eclair » freinait et zigzaguait, cherchant à éviter les obstacles imaginaires et, finalement, le chauffeur gémit, cracha et stoppa en klaxonnant pour annoncer sa reddition au « Dinosaure ». Quand la poussière se fut déposée, le « Chasseur » qui s'était aussi arrêté depuis longtemps, rattrapa la voiture de Nikitine.

Pendant les haltes, les fantasmagories disparaissaient. La nuit élargissait à l'infini l'horizon obscur. Les grandes étoiles brillaient calmement et les figures familières des constellations réjouissaient la vue par leur stabilité. Mais le jour, dans le grondement des moteurs et le roulis des voitures, les visions revenaient, scintillantes, miroitantes.

Nikitine fut bien content de voir surgir derrière la paroi irisée d'un nouveau mirage, la masse lugubre des monts Arkarly. Leurs sommets se maintinrent un bon moment au niveau du radiateur de l' « Eclair », puis ils grandirent à vue d'œil, fermant l'horizon au nord-ouest. Le guide montra une montagne sillonnée de crevasses, dont le versant escarpé avait

la forme régulière d'un trapèze. L' « Eclair » s'y dirigea sur-le-champ. Le terrain redevenait accidenté et montait en ondulations rocheuses.

Enfin, penché à flanc de coteau, le camion vira, fit crier ses freins et descendit lentement dans une dépression qui constituait le fond d'un immense cirque de montagnes primitives.

A l'ouest, se dressaient de mornes rochers de couleur sombre ; à l'est, des collines abruptes en grès rouge vif. Deux aigles planaient très haut dans le ciel.

Sur l'indication du guide, l'expédition longea les parois rouges en direction du nord. Là où elles rejoignaient les roches sombres, devait se trouver la source de Bissekta avec un puits datant de la plus haute antiquité.

La surface unie de la vallée était creusée par endroits de ravines peu profondes et semée de galets lisses, couverts de vernis du désert. Ces galets prêtaient au terrain une teinte foncée surnaturelle, pailletée d'innombrables cristaux de gypse translucide qui scintillaient au soleil.

— « Halte, halte ! » cria soudain Nikitine en sautant de la voiture.

Ses adjoints, qui avaient aussi aperçu les fossiles, s'élancèrent à sa suite.

Sur la gauche, deux gros troncs d'arbres pétrifiés gisaient à angle droit. La lumière éclatante faisait ressortir la lignine feuillettée de leur bois et les traces des branches. Autour d'eux et plus loin, à l'ouest, étaient éparpillés des ossements immenses, à surface sombre et luisante.

Ravis, les explorateurs se dispersèrent dans la plaine.

Les chauffeurs et les ouvriers, auxquels les paléontologistes avaient transmis leur enthousiasme, se mirent aussi en campagne.

Une partie seulement des os était bien dégagée ; les autres, mêlés au grès sombre et aux cailloux, pointaient dans les creux, encombraient les affleurements sur les buttes, s'amoncelaient en tas.

Les illustres bergers avaient effectivement découvert un formidable cimetière de reptiles géants où s'étaient accumulés les restes de centaines de milliers de spécimens.

Cette vallée brûlante, noire, inanimée, jonchée d'ossements gigantesques, avait quelque chose d'étrange. Elle évoquait les vieilles légendes qui parlent des combats de dragons, des tombes de titans, des monstres noyés en masse par le déluge. Et l'on comprenait aussitôt le sens de ces contes qui tirent certainement leur origine d'une découverte semblable.

— « Le débit n'a pas augmenté ? »

— « Non, Serguéï Pavlovitch. »

— « Il faut creuser encore. »

— « Impossible, c'est le roc. »

— « Le roc ! »

Abandonnant ses notes, Nikitine se leva d'un bond et courut à la source. Quand il eut constaté que le Letton disait vrai, il sentit son cœur se serrer d'angoisse. Mais il se domina et partit à pas lents vers les montagnes pour réfléchir dans la solitude.

L'horrible vérité lui était apparue dès le lendemain de leur arrivée dans la vallée : l'eau fournie par la source de Bissekta ne suffisait pas. Il y en avait peut-être assez pour deux ou trois chameliers et leurs bêtes, mais pas pour une grande expédition comprenant des ouvriers et des camions. Possible que la source, abondante un siècle auparavant, fût tarie... On avait été obligé d'entamer les réserves. Et l'eau pour le chemin du retour, où la prendrait-on ? Il fallait tout lâcher et filer au plus vite vers l'est : à deux cents kilomètres, il devait y avoir de bons puits. Si on amenait l'eau de là-bas ? Oui, mais alors on manquerait d'essence pour le retour.

Le savant se rendait compte de la gravité de la situation. A quoi lui servirait son excellent équipement, s'il n'avait pas d'eau ? Comment s'en procurer parmi ces pierres roussies, où le seul souffle de vie tenait dans un vieux puits alimenté par un ruisselet minuscule ?

Les tentatives de nettoyer la source ne donnèrent aucun résultat. Se pouvait-il que ce malheur imprévu fît échouer l'expédition préparée avec tant de soin et mît la vie des hommes en péril ?

Tout à ses tristes pensées, Nikitine s'enfonçait inconsciemment dans les montagnes. Il suivait sans hâte un petit défilé creusé dans le flanc noir d'un mont en forme de selle. Les murailles embrasées lui envoyaient leur haleine étouffante. Il s'arrêta et aperçut Miriam.

La jeune fille était assise sur un rocher, les jambes repliées et cambrant sa taille fine. Un carnet de notes ouvert sur les genoux, elle demeurait plongée dans une si profonde rêverie qu'elle n'entendit pas venir Nikitine. Ses lourdes tresses paraissaient accabler sa tête penchée, le visage était tourné vers les lointains estompés par la brume chaude. L'aspect de Miriam et son attitude s'harmonisaient si parfaitement avec le paysage que Nikitine en fut frappé ; il sentit pour la première fois qu'elle était bien l'enfant de son pays : une calme énergie dissimulée sous le masque de la soumission. Il s'immobilisa, de crainte de l'effaroucher.

Le pays des étendues mortes et brûlées de soleil où rien ne réussit du premier coup... Seul le labeur persévérant de nombreuses générations permet de remporter la victoire sur la cruelle nature. Ce n'est pas en fonçant droit devant soi, dans un élan passionné, qu'on parvient ici au but visé. Il faut s'armer de patience, progresser lentement et sûrement, être toujours prêt à surmonter de nouvelles difficultés et refouler le désir bien humain du succès miraculeux et subit...

La jeune fille finit par sentir le regard de Nikitine. Elle se retourna, sauta sur ses pieds et vint à sa rencontre.

— « Qu'avez-vous, Serguéï Pavlovitch ? » demanda-t-elle lentement, comme d'habitude, en le dévisageant.

Il perçut dans son ton une sollicitude sincère. Cédant au besoin instinctif de se confier à elle, il lui apprit le malheur qui menaçait l'expédition. Miriam garda le silence et c'est seulement quand ils furent revenus aux abords du campement qu'elle hasarda, comme se parlant à elle-même :

— « Il paraît que l'année dernière, pendant les travaux de Durt-Kyr,

on est parvenu à augmenter le débit (1) des sources... à l'aide de la dynamite. Si on en avait, nous...

— « Sapristi, mais nous avons de l'ammonal ! » s'écria Nikitine. « Faire sauter l'issue de la source, ce n'est pas une solution infaillible, mais quelquefois ça réussit ! Je l'avais complètement oublié... On va essayer tout de suite ! » Ragaillardi, le savant pressa le pas. « Risquons la charge maxima. »

... Le tonnerre de l'explosion ébranla les monts inertes. Une haute gerbe de poussière jaillit au-dessus de la source, suivie d'une avalanche qui dégringola dans un fracas épouvantable. Les membres de l'expédition se précipitèrent sur les lieux et déblayèrent en silence l'arrivée d'eau. On n'entendit pas un son pendant que Nikitine et Miriam mesuraient le flux. Soudain, il se redressa.

— « Merci, Miriam ! » Il saisit la main de la jeune fille et la serra vigoureusement.

— « Portons-la en triomphe ! » cria-t-on en chœur.

Elle courut bien vite se cacher derrière le dos du chauffeur en chef qui bomba son torse athlétique et déclara d'un ton cassant :

— « Rien à faire ! »

— « Et alors, cet asphalte, Miriam ? » demanda gaiement Nikitine.

— « Le gisement est très curieux, Serguéï Pavlovitch. Ce n'est pas de l'asphalte, mais une résine particulière, extrêmement résistante. »

— « Vous me le montrerez demain, c'est entendu ? Aujourd'hui, je voudrais vous faire part de nos succès à nous. »

Des monceaux de déblais parsemaient la plaine. Un feu sur lequel cuisait de la colle forte dégageait une fumée légère. Martyn Martynovitch, en caleçon de bain, le corps bronzé, s'appliquait à imprégner de colle les os friables. Plusieurs hommes s'affairaient près du centre de la dépression. Une large surface de roche décapée était entourée de tranchées profondes. C'est ainsi qu'on isolait l'endroit où un squelette se trouvait encastré, et qu'on détachait du terrain un bloc aplati, appelé monolithe. Fixé dans un cadre en madriers, le bloc devait être séparé de sa base et transporté à destination. Deux ouvriers creusaient délicatement le grès avec de grands couteaux, pour partager le bloc en trois. Maroussia achevait de nettoyer le crâne dont elle arrosait les parties endommagées avec du shellac (2).

Nikitine conduisit Miriam vers la fouille et la jeune fille étonnée y vit le squelette étalé d'un énorme reptile. Il était couché sur le flanc, sa longue queue repliée et ses lourdes pattes de derrière croisées. Les vertèbres, les côtes et même les sabots obtus portaient des chiffres tracés d'une main sûre. Le crâne qui mesurait environ deux mètres de long, s'évasait à la nuque en une collerette munie de grosses pointes. Deux cornes obliques

(1) Quand il y a des eaux souterraines dans les roches fissurées, une explosion à l'issue de la source augmente le nombre des fissures et l'affluence de l'eau.

(2) *Shellac*, résine de l'Inde, qui, dissoute dans l'alcool, donne un vernis tenace.

surmontaient les orbites, une troisième se dressait sur le nez, et le museau se terminait par un énorme bec.

— « C'est un tricératopse, dinosaurien herbivore à trois cornes, bien armé contre les carnassiers, » expliqua Nikitine. « Le squelette s'est conservé en entier ; nous allons le partager en trois tronçons qui seront fixés dans des cadres solides — il montra des madriers préparés à cet effet. Puis nous les enroberons de plâtre et les emmènerons sous forme de monolithes pesants pour les dégager définitivement de la roche, au laboratoire. »

— « Qu'étaient donc ces carnassiers contre lesquels il fallait des armes aussi effrayantes ? » demanda la jeune fille.

— « Les carnassiers ? » répéta le paléontologiste. « Tenez... » Il prit dans une caisse un croc aplati, recourbé au sommet et dentelé sur les bords ; il avait une quinzaine de centimètres de long. « Cela provient d'un tyrannosaure (1), le roi des reptiles, un géant qui marchait sur ses pattes de derrière... Bientôt nous irons fouiller les montagnes mêmes, où Martyn Martynovitch a découvert trois squelettes de dinosauriens à cuirasse osseuse, hérissée de pointes. Ce sont de vrais blindés, mais à la différence des tanks modernes qui sont des armes offensives, ils n'ont pas de canons. C'est que les herbivores ne peuvent que se défendre passivement : ils se cachent sous leur cuirasse ou tendent les cornes, sans attaquer. »

Avant d'arriver à la gorge est, Miriam tourna à gauche et conduisit Nikitine au pied de la montagne, parmi les rochers épars.

Soudain, une muraille massive, d'un rouge sombre, surgit devant eux. Un passage étroit la traversait, comme si elle avait été fendue d'un coup d'épée géante. De part et d'autre, s'élevaient deux rocs en forme de tours dont le couronnement s'avançait en surplomb.

Le corridor était droit comme un canon de fusil, avec des parois lisses qui semblaient polies. Ayant fait quelques dizaines de pas dans ce boyau, Miriam et Nikitine atteignirent une vallée assez spacieuse, ceinte de roches abruptes. L'extrémité opposée constituait un hémicycle régulier au centre duquel se dressait un énorme cube de grès brun et très dur. La base du cube disparaissait dans un amas de dalles qui avaient dû s'écrouler récemment, et sa face brillait comme un immense miroir noir. Le paléontologiste promenait autour de lui un regard surpris.

— « Le gisement d'asphalte, » dit doucement Miriam. « Ou plutôt, de résine durcie. La résine s'étend en couches unies dans les grès ferrugineux déposés sans doute par le vent : il s'agit d'une sorte de dunes archaïques. Quand nous avons fait sauter la source, les rochers se sont éboulés ici en mettant à nu une couche fraîche de résine fossile. Sa surface lisse n'a pas encore été abîmée par l'érosion, elle brille comme un miroir. »

— « A quelle époque, selon vous, remontent ces sédiments ? » demanda rapidement le savant.

(1) *Tyrannosaure* (en grec « roi des lézards »), le plus gros des dinosauriens carnassiers.

— « A peu près à celle des ossements de dinosaures. Accumulés dans les vallées de ces vieilles montagnes, ils y sont restés presque intacts. »

Nikitine approuva de la tête et s'assit sur le gros sable crissant. La jeune fille s'installa en face de lui, dans sa pose favorite, les jambes repliées.

Dans la vallée close de toutes parts, il ne faisait pourtant pas très chaud. Un silence impressionnant régnait alentour. Les herbes sèches qui croissaient au fond de cette salle naturelle tintaient très légèrement, comme de lointaines clochettes de cristal. Nikitine, qui entendait pour la première fois de sa vie ce triste appel chuchotant, leva sur Miriam des yeux étonnés. Elle pencha la tête, le doigt sur les lèvres. Bientôt, à ce faible son presque irréel, vinrent se mêler de rares accords tout aussi lointains mais plus graves : c'étaient les voix des fourrés qui bordaient le fond du cirque rocheux.

Cette subtile musique du désert plongea Nikitine dans une rêverie profonde.

Les herbes bruissaient, l'invitant à regarder au cœur de la nature, elles parlaient des choses dissimulées qui, d'ordinaire, échappent à nos sens émoussés par l'habitude et ne s'aiguisant qu'à de rares instants.

« La nature, » se disait Nikitine, « est beaucoup plus riche que nous ne le supposons, mais elle ne se laisse pas facilement pénétrer. C'est dans une communion étroite et une lutte incessante avec elle que l'homme aborde ses mystères. Encore faut-il avoir l'âme nette et claire, tel un instrument de musique accordé à la perfection, pour qu'elle fasse l'écho à la symphonie de la nature... »

Il leva lentement son regard et rencontra celui de la jeune fille qui le fixait. Il se mit debout maladroitement et, d'une voix qu'il trouva lui-même brutale, éteignit les doux appels des herbes :

— « Il est temps de rentrer, Miriam ! »

Elle se leva sans proférer un mot.

Au moment de s'en aller, le paléontologiste contempla avec plaisir la calme vallée.

— « Pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de ce joli coin ? » fit-il sur un ton de reproche.

— « Vous étiez trop pris par votre travail, » murmura-t-elle.

— « Dès demain, nous camperons à l'entrée du couloir, » décida Nikitine. « D'autant plus que les fouilles principales seront juste à côté. »

Martyn Martynovitch planta adroitement le dernier clou dans la longue caisse.

— « Fini, Sergueï Pavlovitch ! » s'écria-t-il, joyeux, en s'épongeant le visage.

— « Fini, » repartit Nikitine. « Demain, repos et préparatifs de départ ; le soir, en route pour le retour ! Nous ne pouvons plus nous attarder ici. »

Maroussia intervint, suppliante :

— « Sergueï Pavlovitch, il y a longtemps que vous nous promettez de faire une causerie sur ces... (elle montra les caisses posées un peu partout)

ces bêtes, mais vous n'avez jamais eu le temps. Pourquoi pas aujourd'hui ? Il n'est que trois heures. »

— « D'accord. Après le repas, rassemblement dans la petite vallée. »

Les quatorze membres de l'expédition écoutaient attentivement leur chef. Il parlait avec animation de l'organisme animal qui s'est perfectionné lentement, au cours de millions de générations, durant les époques préhistoriques du développement de la vie terrestre ; il évoquait l'apparition de batraciens et de reptiles quadrupèdes étranges, la lutte pour l'existence, l'adaptation aux conditions ambiantes, qui éliminaient les espèces les moins parfaites, les moins viables ; le tamis implacable de la sélection naturelle triait le flux des générations, en rejetant tout ce qui est faible et impotent.

Au début de l'ère mésozoïque (1), il y a cent cinquante millions d'années, les reptiles se sont disséminés sur les anciens continents tout en engendrant les animaux les plus évolués, les mammifères, dont le développement fut préparé par des conditions rigoureuses et dont les premiers spécimens apparurent à la fin de l'ère paléozoïque (1). Mais bientôt le climat, relativement rude et sec, devint chaud et humide, une végétation luxuriante recouvrit le sol. Dans ces conditions d'existence plus favorables, des reptiles énormes se répandirent sur le globe. Gigantesques, innombrables, ils conquirent la terre, la mer et l'air.

Pour se défendre contre les carnassiers, certains herbivores avaient des cornes monstrueuses ou une cuirasse de plaques ou de pointes osseuses. D'autres, non protégés, se cachaient dans les lagunes ou les lacs. Ils atteignaient vingt-cinq mètres de long et pesaient jusqu'à soixante tonnes. Des reptiles ailés planaient dans les airs ; de tous les animaux volants, ils avaient les ailes les plus longues, donc le mieux appropriées.

Les carnassiers marchaient sur les pattes de derrière en s'appuyant sur leur grosse queue. Les membres antérieurs se transformaient en appendices grêles, presque inutiles. Pour attaquer, ils se servaient de leur tête énorme, armée de dents aiguës. C'étaient des trépieds monstrueux, de huit mètres de haut, des engins de guerre stupides, d'une force effrayante et d'une férocité implacable.

Parmi les reptiles gigantesques, vivaient les mammifères préhistoriques, petites bêtes pareilles à des hérissons ou à des rats. Dans les conditions favorables de l'ère mésozoïque, les reptiles évincèrent ce groupe d'animaux d'avant-garde, et à ce point de vue ce fut une époque de sombre réaction qui dura près de cent millions d'années et freina le progrès du règne animal. Mais dès que le climat recommença à se modifier et avec lui la végétation, les énormes reptiles furent condamnés. Les géants herbivores avaient besoin d'une nourriture abondante et facile à assimiler. La trans-

(1) *Eres mésozoïque, paléozoïque.* L'histoire de la vie sur terre se divise en trois ères : l'ère caïnozoïque (vie nouvelle) d'il y a 60 millions d'années à nos jours; l'ère mésozoïque (vie moyenne), d'il y a 60 à 170 millions d'années; l'ère paléozoïque (vie ancienne), d'il y a 170 à 600 millions d'années. Chacune se subdivise en périodes ou époques (voir notes pp. 41, 44, 51).

formation des plantes fut une catastrophe à la fois pour les herbivores et les carnassiers. L'équilibre naturel de la faune se trouva rompu. Les reptiles dépérirent et les mammifères, entrés dans leur période de prospérité, devinrent les maîtres de la Terre et produisirent finalement un être pensant : l'homme.

— « Représentez-vous un instant la chaîne infinie des générations dénuées de toute pensée qui ont défilé au cours de ces millions de siècles, » conclut le paléontologiste, « l'inimaginable quantité de victimes de la sélection naturelle sur la voie irraisonnée de l'évolution... »

Le savant se tut. Un aigle claironna tout là-haut, dans le jour déclinant. Les auditeurs restaient silencieux, le regard tourné vers Nikitine.

Il sourit pensivement :

— « Oui, c'est l'immense perspective du temps qui fait la grandeur de la paléontologie. Sous ce rapport, cette science n'est comparable qu'à l'astronomie. Mais elle a un défaut, un grave défaut qui tourmente les gens désireux de tout connaître à fond : sa documentation est incomplète. Le très petit nombre d'animaux préhistoriques conservés dans les couches de la croûte terrestre ne se retrouvent qu'à l'état de débris. Ainsi nous, dans nos fouilles, nous n'avons recueilli que des os. Certes, ils nous permettront de reconstituer l'aspect de ces animaux, mais seulement jusqu'à un certain point. Le plus regrettable, c'est que nous ne connaîtrons jamais en détail leur structure intérieure, leur image vivante. De ce fait, nous ne pourrons pas non plus vérifier l'exactitude de nos hypothèses, relever les erreurs. Les lois physiques sont immuables, mais la force de la raison humaine consiste précisément à les comprendre sans se laisser séduire par des contes... »

Une nuance de tristesse altéra la voix de Nikitine et se communiqua à ses auditeurs. Il se leva subitement.

— « Quant à vous, qui n'êtes pas initiés à la science, vous avez, pour vous aider à déchiffrer les merveilles de la nature, la libre et puissante imagination des écrivains. N'étant pas limités au domaine étroit des faits exacts, ils savent faire revivre la préhistoire d'une façon convaincante. Je vous conseille de lire *Le monde perdu,* de Conan Doyle et *La guerre du feu, Le félin géant,* de Rosny Aîné. Ce dernier est mon auteur préféré ; la richesse de son imagination, les magnifiques descriptions de la vie antédiluvienne, l'évocation réussie de l'ombre du passé, il y a là de quoi impressionner même un paléontologiste... » Cédant à son enthousiasme, Nikitine récita : « L'ombre profonde du passé descendait avec les lueurs crépusculaires, et le fleuve chelléen roulait tout rouge à travers la savane... »

Un léger cri de Maroussia l'interrompit et le fit se retourner. Aussitôt il perdit le souffle et se figea, sidéré.

Un gigantesque fantôme gris-vert, surgi des profondeurs noires de la résine fossile, flottait au-dessus de sa surface plane, aux reflets bleus. C'était un dinosaurien suspendu dans l'air, au-dessus du bord de la muraille, dominant de dix mètres les gens immobiles de stupeur.

Le monstre dressait son museau busqué ; ses grands yeux dardaient au loin un regard morne ; sa gueule sans lèvres découvrait une rangée

de dents recourbées en arrière. Le dos, légèrement cintré, rejoignait presque verticalement la queue, d'une puissance inouïe, qui lui servait de point d'appui. Les membres postérieurs, énormes, pliés aux jointures, figuraient deux piliers aussi massifs que la queue, avec trois doigts largement écartés et armés de griffes crochues. Et tout près du cou, sur le thorax en surplomb, saillaient deux pattes de devant griffues, moignons absurdes, beaucoup trop petits et trop grêles pour le corps et la tête.

Les montagnes noires transparaissaient à travers la vision dont on distinguait pourtant les moindres détails. Le dos du monstre, parsemé d'écailles osseuses, sa peau rêche qui pendait par places en plis lourds, une excroissance bizarre sur le cou, le relief des muscles formidables, les larges bandes violettes qui marquaient les flancs, tout cela lui prêtait une vraisemblance étonnante. On conçoit donc que les quinze spectateurs fussent comme ensorcelés, dévorant des yeux cette ombre colossale, à la fois réelle et chimérique.

Quelques minutes s'écoulèrent. Dans l'imperceptible déplacement des rayons lumineux, l'image immobile du dinosaurien s'évanouit. Il n'y avait plus que le miroir sombre dont les reflets avaient pris des tons cuivrés.

Un grand soupir jaillit de toutes les poitrines. Nikitine passa sa langue sur ses lèvres sèches.

Les gens furent longs à recouvrer le don de la parole. L'apparition fantastique du monstre renversait les idées établies par l'enseignement et l'expérience. Chacun sentait qu'un phénomène extraordinaire avait fait irruption dans sa vie. Le plus bouleversé, c'était Nikitine lui-même, savant habitué à analyser et expliquer les énigmes de la nature. Mais cette fois, aucune explication plausible ne lui venait à l'esprit.

On se perdait en conjectures. Après la tombée de la nuit, le camp resta en effervescence jusqu'à ce que le paléontologiste eût calmé les passions en déclarant que dans ce pays de mirages il n'était pas surprenant de voir celui d'un fossile monstrueux. Ce spectre, selon lui, ne pouvait être autre chose qu'un tyrannosaure.

Ronflement des moteurs qu'on vérifiait avant le long parcours. Fumée bleuâtre étalée sur les galets bruns de la plaine.

Nikitine consulta sa montre et se dirigea en hâte vers l'étroit défilé.

Le miroir sombre le considérait, profond, impassible. Le lieu avait perdu sa quiétude, le bruit des moteurs retentissait au-delà des parois rocheuses. Nikitine eut la sensation d'une brusque rupture, d'une perte irréparable.

C'est en vain qu'il s'attendait à revoir le spectre. Sans doute avait-il mal observé l'heure de son apparition et était venu trop tard.

En proie aux regrets, plus peiné qu'il ne l'aurait cru, il resta longtemps devant l'amas de pierres qui constituaient le piédestal du miroir. Soudain, il entendit crisser le sable derrière lui : c'était Miriam qui arrivait d'un pas pressé.

— « Martyn Martynovitch dit qu'on peut partir. Alors, je me suis

proposée pour aller vous chercher... je voulais jeter un dernier coup d'œil... » fit-elle, haletante.

— « Je viens, » répondit-il, indécis. Et après un silence il ajouta : « Attendez-moi, Miriam ! »

Elle s'approcha, docile, et scruta également le miroir.

— « Qu'est-ce que vous allez faire à votre retour ? » demanda Nikitine de but en blanc.

La réponse fut laconique :

— « Travailler, étudier. Et vous ? »

— « Moi, je travaillerai à ces dinosauriens et je penserai... » Il s'arrêta net et conclut avec brusquerie : « A vous ! »

Miriam baissa la tête sans répondre.

— « A votre place, j'emploierais toutes mes forces à résoudre le problème de ce spectre. Car enfin, ce n'est pas un simple mirage... » dit-elle au bout d'un moment.

— « Je sais bien que ce n'est pas un mirage ! » s'écria Nikitine, maussade. « Mais je ne suis que paléontologiste. Si j'étais physicien... »

Il s'interrompit à demi-mot, éprouvant une vague irritation contre lui-même, et se rapprocha davantage de l'étrange bloc de bitume pétrifié dont il fixa longuement les profondeurs noires et vides. Le rideau du temps, opaque, inaccessible à l'homme, s'était entrouvert pour une seconde. De toute l'humanité, lui et ses compagnons avaient seuls eu la chance de jeter un coup d'œil dans le passé. Et parmi eux, il n'y avait que lui qui fût suffisamment armé de connaissances et assez expert dans le travail scientifique. Miriam avait raison... Nikitine fut envahi par l'ardent désir de percer ce mystère.

Il discerna subitement des ombres argentées qui émergeaient du noir. Il regarda plus attentivement. Les lambeaux désordonnés s'unirent en une image floue mais cohérente, qui ressemblait à un immense cliché mal développé. Au centre s'ébauchait la silhouette du tyrannosaure, très réduite et renversée ; à gauche, un groupe d'arbres énormes et, au fond, dans le bas, des sommets de rochers qu'on devinait plutôt qu'on ne les voyait.

Sortant son calepin, Nikitine appela Miriam et se mit à dessiner la nouvelle vision. Ils fouillaient du regard les ombres gris d'argent, mais le tableau ne se précisait pas. Bientôt leurs yeux fatigués virent flotter des taches lumineuses, après quoi le noir intense du miroir redevint aveugle et indéfini.

C'est à contrecœur que Nikitine quittait ce lieu énigmatique. Il se rendait compte qu'il aurait fallu rester encore quelques jours en observation.

Par un caprice exceptionnel du destin, il avait assisté à un phénomène incroyable, unique. D'ici peu, le soleil et le vent attaqueraient la surface lisse de la couche de bitume et l'énigme disparaîtrait à jamais, sans avoir été déchiffrée. Son devoir de savant, bien plus, tout son être exigeait qu'il trouvât le sens de sa découverte fortuite et le révélât aux autres.

Pourtant, il fallait abandonner cette merveilleuse fenêtre ouverte sur le passé, au pied des montagnes lointaines et d'un accès difficile. Nikitine

n'avait plus le temps. Il était dangereux de retarder le départ. Pour que les fouilles fussent complètes, les membres de l'expédition avaient travaillé jusqu'au dernier délai. Le chemin du retour serait ardu, avec ces camions lourdement chargés. Exposer au danger la vie de ses compagnons, à cause d'un phénomène hallucinant, inexplicable ? Non, il n'en avait pas le droit.

Nikitine revint vers les voitures presque en courant.

Arrivé devant l' « Eclair », il considéra encore une fois Miriam. Elle se tenait immobile, près du « Chasseur », le regard tourné vers l'entrée du défilé. Ce fut la dernière impression que le paléontologiste emporta de cet endroit mystérieux.

— « En route ! » commanda-t-il, et claquant la portière de la cabine il s'absorba dans la contemplation des éclats de gypse qui filaient sous les garde-boue, dans la vallée des ossements.

La lumière triste et froide baissait à vue d'œil dans un ciel de plomb. Par la fenêtre à châssis double on voyait un toit noir verglacé, avec de larges plaques de neige. La fumée de la cheminée s'échevelait sous les bourrasques.

Pris d'un accès de nostalgie, Nikitine mit son livre de côté et se redressa dans son fauteuil.

Sa raison tenace refusait de se rendre, mais au fond de lui-même mûrissait l'aveu de l'impuissance.

Il songeait avec amertume que seule son impeccable réputation lui avait évité les moqueries. Quand il avait demandé à des physiciens de lui prêter leur concours, ceux-ci avaient manifesté un étonnement amusé : après tout, il existait tant d'illusions d'optique, de mirages, d'hallucinations ! Et en se mettant à leur place, Nikitine ne pouvait pas blâmer ces savants.

Là-bas, dans les montagnes, près du cimetière de dinosauriens, il avait compris que la surface unie du bitume noir recélait une sorte de cliché photographique qui s'était réfléchi dans l'air d'une façon incompréhensible. Mais comment la photo s'était-elle produite sans bromure d'argent, sans révélateur ni fixateur ? Et puis, la lumière diffuse ne produit jamais d'image, il faut une chambre noire avec une fente ou un trou étroit que les rayons lumineux traversent en donnant l'image renversée de ce qui se trouve das le foyer. Le tyrannosaure aperçu au fond du miroir sombre était renversé, lui aussi ! Mais...

Pour dévoiler ce mystère, il fallait un élan exceptionnel, un effort suprême de l'esprit et de la volonté tendus vers un but unique. Il fallait l'inspiration, mais dans cette existence réglée, coutumière, l'inspiration ne venait pas. Ce qui s'était passé à quatre mille kilomètres du domicile, au-delà de la steppe et des dunes de sable brûlant, s'estompait de plus en plus. Pouvait-on le raconter aux autres, pouvait-on y croire soi-même, ici, dans la clarté pâle et lucide d'une froide soirée d'hiver, à ce phénomène du pays des mirages ? Et Miriam... N'avait-elle pas quitté son horizon, évanouie comme ce fantôme ?

Nikitine ferma les yeux. Aussitôt, la fenêtre obscurcie, la neige et le

froid cédèrent la place à une succession de tableaux évoqués dans son souvenir.

Murailles blanches, éblouissantes, verdure sombre, criblée d'or lumineux, aryks murmurants, nuages de poussière cuivrée... De nouveau, les camions cahotaient au bruit régulier des moteurs, dans l'atmosphère torride et vibrante, en rompant les chaînes bleues des mirages. Et à travers la brume de ce monde irréel et insaisissable qui flottait sur la plaine infinie, brûlée de soleil, la silhouette familière de la lointaine Miriam se précisait de plus en plus. Nikitine voyait distinctement sa peau bronzée qui contrastait avec la robe blanche, ses tresses noires, ses yeux en amande dont les coins s'abaissaient légèrement vers le nez, ses sourcils droits et accentués, la courbe de ses lèvres pleines... Il bondit en repoussant violemment le fauteuil.

« J'aurais dû le comprendre du premier coup ! Pourquoi ne le lui ai-je pas dit alors ? » pensait-il en arpentant la pièce. « Mais il est encore temps : je peux y aller, ou bien lui écrire... »

Quelque chose d'autoritaire, de pressant, bouleversait son cœur... Il irait la voir et lui dirait tout. Pas un instant à perdre.

Nikitine fit un geste maladroit et heurta une vertèbre de dinosaurien posée au bord de la table. L'os pesant tomba à grand fracas sur le plancher et se brisa. Rendu à la réalité, le paléontologiste s'empressa de ramasser les morceaux. Honteux, comme si on avait surpris ses rêves intimes, il se retourna et ce qui l'environnait emplit de nouveau son âme. C'était son monde à lui, calme, simple et clair, quoique par moments trop étroit, peut-être. La haute armoire vitrée gardait sur ses rayons beaucoup de trésors non étudiés, vestiges de vie ancienne...

Et à cela venait s'ajouter la grande énigme de l'ombre du passé. N'était-ce pas suffisant pour ce lourdaud à l'esprit lent qui était toujours en retard, comme disait son professeur ? En retard !... Il l'était une fois de plus, n'ayant pas trouvé le temps de parler à Miriam là-bas, au cœur des monts Arkarly, dans la vallée aux herbes sonores... Et maintenant, pour la conquérir, il fallait mobiliser toutes ses pensées, toutes ses forces. Ceci, juste au moment où il devait employer la majeure partie de son temps et de son énergie à déchiffrer l'ombre du passé. Saurait-il s'acquitter de cette double tâche ? D'ailleurs, qu'est-ce qui l'autorisait à croire que Miriam fût prête à l'aimer ? Et si elle en aimait un autre ?

Subitement calmé, Nikitine se rassit dans le fauteuil. Sa décision était prise. Un douloureux sacrifice s'imposait : renoncer à son amour afin de se consacrer corps et âme au phénomène inexpliqué.

L'intelligence ne pouvait replier ses ailes puissantes devant l'inconnaissable. L'énigme du dinosaurien avait certainement une clef.

Cette fermeté en face des problèmes les plus difficiles, cette protestation contre la croyance aveugle, est le trait le plus admirable de la raison humaine...

Cependant, les pensées de Nikitine le ramenaient malgré lui à l'expédition dans le désert. Il se remémorait les moindres détails, surtout ceux

des dernières journées avant le retour à Moscou. C'est alors que son excellente mémoire de naturaliste lui rendit un grand service.

Il se revit à l'hôtel, attendant la voiture qui l'emmènerait de la ville blanche. Il s'était allongé sur le large divan. La fenêtre donnait sur la rue inondée de soleil méridional. Par la fente restée entre les volets clos, un faible rayon lumineux transperçait d'un trait la pénombre de la pièce.

Des ombres glissèrent sur le mur opposé. Le jeune homme suivit machinalement leur mouvement et aperçut tout à coup l'image renversée du trottoir d'en face, des peupliers aux branches dépouillées, une maison trapue au toit neuf, une porte en grillage. Un homme passa, faisant voler les pans de sa robe, drôle de figurine tournée la tête en bas...

Une idée, vive comme un souffle de brise, traversa le cerveau de Nikitine : la petite dépression des monts Arkarly, close de toutes parts et ombragée par les rochers en surplomb, la fente étroite qui la reliait à la plaine et, juste en face, le miroir de résine... N'était-ce pas une immense chambre noire naturelle dont on pouvait déterminer le foyer ? Il savait maintenant comment l'image avait pu se produire, mais... mais l'essentiel demeurait incompréhensible : de quelle façon ce jeu instantané d'ombre et de lumière avait-il pu se conserver au cours des millénaires ? Pour le moment, la photographie n'avait donné aucune réponse.

Au fait !...

Nikitine se leva d'une secousse et marcha de long en large.

L'image était en couleurs ! Il fallait revoir soigneusement les principes de la photochromie.

Le lendemain, oubliant tout au monde, il s'absorba dans l'étude d'un gros traité. Après la théorie des couleurs et l'analyse de la vue humaine, il passa au dernier chapitre « Méthodes spéciales de photochromie » et tomba en arrêt sur une lettre de Niepce à Daguerre, écrite vers 1830.

Niepce constatait que la vernissure de la plaque (résine d'asphalte) s'altérait sous l'action de la lumière et donnait une sorte de diapositif où toutes les nuances étaient fidèlement reproduites.

Nikitine poussa une sourde exclamation et, les poings aux tempes, comme pour empêcher ses pensées de s'éparpiller, continua sa lecture.

Le physicien écrivait que lorsqu'on examinait l'image obtenue sous un angle déterminé, à la lumière incidente, on pouvait admirer un effet très beau et très intéressant. Ce phénomène avait sans doute un rapport avec celui des anneaux de Newton : peut-être qu'une partie du spectre solaire agissait sur le bitume, créant des différences infimes dans l'épaisseur des couches...

Le précieux fil conducteur qui devait aboutir à la clef de l'énigme se suivait de page en page. Ténu et frêle au début, il devenait toujours plus solide et plus sûr.

Nikitine apprit que sous l'action des ondes stationnaires la structure de la surface lisse des plaques photographiques se modifient, que ces ondes laissent des empreintes colorées, indépendantes de l'image noire résultée de l'action chimique de la lumière sur le bromure d'argent. Absolument invisibles même sur les clichés fortement agrandis, ces

empreintes particulières ont la faculté de réfléchir exclusivement la lumière d'une certaine teinte quand l'image est éclairée sous un angle strictement défini. Leur somme donne une magnifique reproduction en couleurs naturelles.

Donc, dans la nature, la lumière peut produire une image par action directe sur certaines matières, sans l'intermédiaire des sels d'argent qui se décomposent à la lumière. C'était là le point d'appui qui avait fait défaut au paléontologiste.

Nikitine pressa le pas. La neige des toits fondait en lâchant des gouttes espacées. Le savant ému avait hâte d'atteindre l'institut. Trois mois de labeur n'avaient pas été vains : il savait à quoi s'en tenir, et l'aide des opticiens, des physiciens et des photographes avait bien avancé la solution du problème. Et voici qu'il se décidait enfin à prendre la parole devant les hommes de science.

Le sujet de la conférence et le nom de Nikitine avait attiré de nombreux auditeurs. L'histoire stupéfiante du tyrannosaure fantôme provoqua aussitôt une joyeuse animation parmi le public. Le conférencier fronça les sourcils, mais continua d'une voix lente et nette :

— « Ainsi, cette couche de résine fossile, récemment mise à nu, gardait des empreintes lumineuses, le cliché d'un moment d'existence de la nature dans la période du Crétacé. Les rayons du soleil, réfléchis par ce miroir noir sous un angle déterminé, ont projeté sur des flux d'air spéciaux formant écran, l'image gigantesque et redressée d'un dinosaurien en chair et en os. C'était une fusion originale de l'image réfléchie et du mirage, qui agrandissait les dimensions de l'empreinte lumineuse.

» Evidemment, pour obtenir une telle empreinte sur la résine, il fallait une pause prolongée. Mais peut-être qu'à cette époque, sous un climat tropical, l'éclat du soleil était plus intense, ou encore que les dinosauriens étaient capables de rester immobiles pendant des heures. Les gros reptiles actuels, crocodiles, tortues, serpents, lézards de grande taille, restent longtemps sans bouger. On ne saurait les comparer aux mammifères bouillonnants d'énergie. Donc, à condition d'une longue pause, les photographies des reptiles antédiluviens étaient tout à fait possibles. Le dinosaurien que j'ai vu en est une preuve.

» J'ai calculé l'endroit d'où le cliché a été pris. » Le savant montra une grande carte des lieux, fixée sur une planche. « Il se trouve à cent trente-neuf mètres du pied des rocs en forme de tour. Obtenue grâce à un violent éclairage, à une disposition spéciale des nuages ou à quelque autre facteur, l'image a dû être aussitôt recouverte par d'autres coulées de résine qui l'ont préservée. La secousse de l'explosion a détaché les couches supérieures et fait réapparaître le cliché... »

Nikitine se tut un instant pour dominer son émotion.

— « En somme, » reprit-il, « ce qui compte, ce n'est pas cet événement merveilleux, le fait que plusieurs hommes ont vu, pour la première fois au monde, l'aspect vivant d'un animal fossile. L'observation que je viens de vous décrire est d'une portée immense parce qu'elle révèle l'existence

d'empreintes lumineuses laissées sur des roches aux époques les plus reculées, et conservées depuis des dizaines ou même des centaines de millions d'années. Ce sont les ombres authentiques d'un passé si lointain que notre raison ne suffit pas à le concevoir. Nous ne soupçonnions pas leur existence. Personne ne se doutait que la nature pouvait se photographier elle-même, c'est pourquoi nous ne recherchions pas ces empreintes.

» Bien sûr, les clichés des temps révolus exigeaient tant de coïncidences qu'ils ont pu se produire et se conserver seulement dans des cas exceptionnels. Mais au cours des innombrables années écoulées, ces cas ont dû être très nombreux ! La conservation d'ossements fossiles exige, elle aussi, un concours de circonstances fort rares. Néanmoins, nous connaissons déjà beaucoup d'espèces animales disparues et leur nombre augmente rapidement, à mesure que les recherches paléontologiques se perfectionnent.

» Les empreintes lumineuses, clichés des temps révolus, ont pu se former et se conserver sur d'autres matières que les bitumes. Nous pouvons certainement les chercher sur des roches très répandues, comme les sels d'oxydes et de protoxydes de fer, de manganèse, etc. On connaît depuis longtemps la photographie obtenue par décoloration de teintes instables que la lumière détruit en produisant la couleur complémentaire. Où les chercher, ces tableaux du passé ? Dans les sédiments où nous pouvons supposer une stratification très rapide à l'air ou dans une eau peu profonde. En détachant avec précaution les couches postérieures et en captant la réflexion des rayons lumineux au moyen d'appareils spéciaux qui facilitent la perception des empreintes lumineuses, nous devons apprendre à déceler ces traces du passé.

» Enfin, nous sommes en droit de présumer que la nature a photographié son passé non seulement à l'aide de la lumière. Rappelez-vous les images encore inexpliquées des objets environnants que la foudre marque parfois sur le bois, le verre ou la peau des personnes qu'elle frappe. Il est probable que des images s'impriment à l'aide de décharges électriques ou de rayons invisibles comme ceux qui émanent du radium.

» Si vous vous rendez bien compte de ce que vous cherchez, vous saurez où chercher et vous trouverez !... »

Nikitine avait tout dit. Les interventions qui suivirent furent pleines de scepticisme. Un géologue connu s'acharna à démontrer, avec son éloquence accoutumée, qu'il s'agissait d'une « paléofantaisie » captivante mais sans aucune valeur scientifique. Les attaques laissèrent le savant indifférent. Il avait pris depuis longtemps une ferme résolution.

Les coups résonnaient sourdement dans la vaste salle. Nikitine s'arrêta à la porte. Dans des vitrines qui se faisaient face, deux sauriens trapus montraient leurs dents noires. Le sol était jonché de madriers, de tubes en fer, de boulons et d'outils. Au centre, une paire de longs supports verticaux dressés sur un entrecroisement de poutres servaient de support à un grand squelette de dinosaurien. On avait déjà relié au montant de derrière des bandes métalliques, aux courbes compliquées. Deux prépa-

rateurs y fixaient avec précaution les os monstrueux des membres postérieurs. Nikitine parcourut des yeux la ligne harmonieuse du tube encadrant la carcasse dans le haut et hérissé de colliers de cuivre destinés à recevoir les quatre-vingt-trois vertèbres du tyrannosaure, suivant la cambrure féroce du dos.

Devant le montant de tête, Martyn Martynovitch, armé d'une grosse clef anglaise, se tenait en équilibre sur une échelle double vacillante. Un autre préparateur, maigre et sombre, vêtu d'une blouse de grosse toile, grimpait du côté opposé, un long tube à la main.

— « Ça n'ira pas ! » cria le paléontologiste. « Attention ! Prenez la peine de déplacer les échafaudages. »

— « Pourquoi tant d'embarras, Serguéï Pavlovitch ! » répondit le Letton jovial. « On n'est pas manchots, que diable ! Ce boulot, ça nous connaît. »

Nikitine haussa les épaules en souriant. Le préparateur à mine sombre planta le bout du tube en pas de vis dans le manchon d'un raccord en T qui couronnait le montant. Martyn Martynovitch donna un tour de clef énergique. Le tube, appui du cou massif de la bête, entraîna dans son mouvement giratoire le second préparateur qui heurta le Letton au sommet de l'échelle, et chacun dégringola de son côté. Le fracas du tube qui s'abattit en même temps couvrit le son du verre brisé et les cris d'effroi. Martyn Martynovitch se releva en frottant d'un air penaud une belle bosse surgie sur son crâne chauve.

— « Les chutes, ça vous connaît aussi ? » demanda le paléontologiste.

— « Parbleu ! » repartit le Letton. « Un autre se serait estropié, tandis que nous, on n'a rien : une vitre de cassée, encore n'est-ce pas du verre à glace... Quant aux échafaudages, il vaut mieux les déplacer, car ça ne se goupille pas ainsi, » conclut-il d'un air détaché.

Nikitine passa une blouse et se joignit aux travailleurs. La partie la plus lente de la besogne — assemblage préliminaire du squelette et fabrication de la carcasse métallique — était terminée. Il ne restait plus qu'à monter cette carcasse et à fixer sur les supports, les colliers et les boulons déjà soudés ou vissés aux tubes, les lourds os qui avaient aussi nécessité des mois de labeur. Les préparateurs les avaient débarrassés de la roche, recollé les fragments les plus menus et comblé les lacunes avec du plâtre ou du bois.

La carcasse était réussie, on n'eut presque pas de rectifications à faire pendant le montage du squelette. Savants et préparateurs travaillaient avec entrain jusque tard dans la nuit. Tous avaient hâte de reconstituer le monstre dans une pose dynamique et redoutable.

Au bout d'une semaine, la tâche était remplie. Le squellette du tyrannosaure se dressait de toute sa hauteur ; les membres postérieurs, semblables aux pattes d'un oiseau de proie géant, semblaient faire un pas ; la longue queue traînait en ligne droite. L'énorme crâne ajouré s'élevait à cinq mètres et demi du sol ; la gueule entrouverte rappelait une scie pliée en angle aigu, avec de grosses dents espacées.

Le socle bas, en chêne noir verni, luisait comme le couvercle d'un piano.

Les rayons obliques du soleil couchant, qui pénétraient par les baies cintrées, allumaient des reflets rouges sur les glaces des vitrines et se noyaient dans le noir des piédestaux.

Accoudé à une vitrine, Nikitine inspectait une dernière fois le squelette d'un œil sévère, cherchant à découvrir quelque violation, jusque-là inaperçue, des lois rigoureuses de l'anatomie.

Non, pas d'erreurs apparentes. L'énorme dinosaurien, extrait du cimetière des monstres dans le désert, était désormais accessible aux milliers de visiteurs du musée. Et on préparait déjà des carcasses pour d'autres ossements de reptiles cornus et cuirassés, magnifique résultat de l'expédition...

L'éclat du soleil sur le socle noir rappela aussitôt au paléontologiste le miroir de résine dans les monts Arkarly... Bien sûr, il avait donné au squelette l'attitude du spectre de tyrannosaure gravé à jamais dans sa mémoire. De là cette impression de naturel absolu qui manquait dans les autres musées.

« Si mes honorés collègues savaient ce qui m'a inspiré ! » se dit Nikitine, amusé. « D'ailleurs, on ne juge pas les vainqueurs. »

Et, de nouveau, ses pensées, telle l'aiguille de la boussole, s'orientèrent vers l'ombre du passé qu'il avait déchiffrée. Depuis que la vision n'était plus une énigme, la tension passionnée de son esprit révolté en face du mystère impénétrable de la nature avait disparu. Le cours de ses réflexions était calme, froid et profond.

Le savant comprenait fort bien que tant qu'il n'aurait pas démontré au monde l'existence des empreintes lumineuses du passé, il serait obligé de travailler seul. Il ne disposerait sans doute ni de ressources spéciales ni de temps supplémentaire, tout serait à mener de front avec son travail courant. Une tâche immense, au-dessus de ses forces ! La géologie elle-même était contre lui.

Dans la formation des roches sédimentaires susceptibles de recevoir des empreintes lumineuses, il est très rare que les couches se superposent rapidement, surtout sur les terrains que ne recouvrent pas les eaux des lacs et des mers. Il faut chercher des stratifications qui se sont produites assez vite pour éviter l'action ultérieure de la lumière. En outre, cela devait coïncider avec des conditions tant soit peu analogues à celles de la chambre noire, afin que la couche recueillît non pas de la lumière diffuse, mais bien une image lumineuse. Et que de clichés effectués risquaient de se perdre par la suite, à cause du tassement, de la cristallisation ou de modifications chimiques des sédiments !

Quelles chances a-t-on de découvrir, parmi les nombreux strates, la surface qui, seule entre des millions, a gardé un cliché du passé ?

Le gouffre des temps resterait-il toujours muet et inaccessible ?

Non, c'est justement cette profondeur insondable qui doit nous aider. Il faut un hasard exceptionnel, ne se produisant qu'une fois par millénaire,

et on ne peut guère espérer tomber dessus. Mais comme il y a des millions de millénaires d'écoulés, un million de hasards, c'est déjà quelque chose qui se prête fort bien à l'observation... Or, ce monde se trouve très accru du fait que la superficie de la terre est immense.

Le territoire de l'Union Soviétique compte des centaines de millions de kilomètres carrés de roches variées, formées dans les conditions les plus diverses. Quand on opère avec les grands nombres, il faut renoncer aux idées étroites engendrées par la vie quotidienne... « Dans la recherche du passé, ma Patrie me secondera, » songeait le savant. « Où pourrait-on découvrir de nouveaux clichés, sinon sur ses étendues infinies ? »

La certitude et le désir de poursuivre ses recherches, de reprendre la lutte, ressuscitèrent dans son âme.

Avant tout, il fallait un appareil pour capter la lumière réfléchie par la couche rocheuse. Peut-être une chambre munie d'un objectif de grande clarté en même temps que grand angulaire (1). Il importait d'établir exactement l'angle de réflexion... Si on faisait un prisme tournant ?

Sans plus se préoccuper du squelette, le savant se hâta de regagner son bureau.

— « Non, pas par là, camarade professeur. » Le kolkhozien barbu, au visage austère, arrêta Nikitine qui marchait, pensif. « Ce sentier monte, et nous, on doit aller à gauche, dans le ravin. »

— « Est-ce qu'on est encore loin des murailles rouges ? » demanda un compagnon du paléontologiste.

— « Il y a un kilomètre à descendre par le ravin jusqu'à la rivière, et puis près de quatre en longeant le rivage. » Le guide se mit en marche d'un air affairé.

D'énormes sapins enserraient le sentier. Entre les troncs gris-vert et les branches inférieures inclinées et moussues, la rivière brillait, tout en bas, comme des éclats de verre éparpillés. La résine saturait l'air de son arôme, plus doux et plus fade que l'odeur des pins. Le ravin ombragé d'aunes ressemblait à un long couloir tapissé d'une couche épaisse de feuilles mortes. Elles devenaient de plus en plus noires et humides, l'eau commençait à clapoter dessous... Les explorateurs débouchèrent sur le bord d'une rivière rapide, dont le lit étroit se creusait entre des berges escarpées. Les tournants et les endroits calmes miroitaient au soleil. Les remous étaient ternes, ce qui les faisait paraître lugubres et glacés. Dans le voisinage, on apercevait des falaises d'argile rouge foncé, couronnées de verdure en arcades.

Le petit détachement les atteignit bientôt et les ouvriers se mirent à l'œuvre. Pelles et pioches s'activaient au bout de leurs bras musclés. De gros grains de glaise roulaient dans l'eau en bruissant, comme une pluie de noisettes. On dégagea prudemment une couche luisante et lisse. Comme elle était légèrement en pente, Nikitine dut installer son appareil sur

(1) *Objectif de grande clarté,* objectif laissant passer beaucoup de lumière pour les clichés rapides. *Objectif grand angulaire,* objectif qui embrasse une large surface à courte distance.

des tréteaux, à une grande hauteur. Leur besogne terminée, les ouvriers partirent, les adjoints allèrent pêcher à la ligne et le chef resta seul.

Nikitine veilla à l'appareil durant des heures, ne se permettant que rarement de fermer pour deux ou trois minutes ses yeux fatigués. Presque sûr d'un nouvel échec, il demeurait impassible. Il avait déjà installé son appareil en maints endroits et scruté la face inerte des pierres, dans une attente angoissée. A chaque fois, l'émotion et l'espoir faiblissaient, mais il s'obstinait à poursuivre ses expériences dans tous les lieux qu'il jugeait propices. Et à présent, c'est presque sans intérêt, uniquement pour remplir la lourde tâche assumée de son plein gré, que Nikitine observait la couche d'argile durcie. Le soleil changeait lentement l'angle d'éclairage, les sapins vigoureux agitaient faiblement leurs cimes, l'eau murmurait doucement parmi les laîches. Soudain, dans la clarté égale et monotone, apparurent quelques taches sombres qui se précisèrent peu à peu et parsemèrent tout le plan incliné. Repérant l'angle de réflexion à l'aide du prisme mobile, Nikitine finit par obtenir une bonne visibilité.

Il avait devant lui le visage radieux d'une mer d'émeraude. La grève de sable argenté, d'une régularité presque idéale, descendait imperceptiblement dans l'onde. Les crêtes allongés et droites des petites vagues s'étaient figées en plein élan, sillonnant l'eau cristalline de bandes glauques. Plus loin, ces bandes se morcelaient en triangles, les lames s'enroulaient, bordées d'écume éclatante. Dans la verdure limpide des flots, l'horizon prenait des tons azurés, on sentait la merveilleuse transparence de l'air et l'intensité de la lumière.

Le paléontologiste contemplait presque avec effroi ce tableau féerique, vieux de plus de quatre cents millions d'années. C'était le rivage de la mer silurienne (1)...

A peine l'angle d'éclairage eut-il changé, que la vision disparut. La lumière du jour qui la provoquait, l'éteignait presque aussitôt, sans laisser à l'homme le temps de la photographier.

Nikitine décida de passer la nuit sous les tréteaux. C'est seulement le lendemain, à la même heure, que le soleil pouvait ranimer les ombres fantomatiques.

Mais c'est en vain que le savant frissonna dans l'humidité nocturne et se battit contre les moustiques. L'été du nord est instable : le matin brumeux se termina par une pluie. Dans la brume glaciale, Nikitine regardait avec désespoir l'eau qui ruisselait sur la surface unie de la glaise et se colorait graduellement en rouge, transformant le cliché de la splendide mer silurienne en un tas de boue gluante.

C'était la deuxième fois qu'il réussissait à voir l'ombre du passé, bien éphémère, hélas ! Mais puisque les recherches avaient abouti, il fallait persévérer.

A présent, il voulait inspecter les cavernes, ces chambres noires naturelles, où le cliché serait à l'abri des capriçes météorologiques et des changements d'éclairage. Quant à lui, il prendrait désormais la précaution

---

(1) *Période ou époque silurienne,* deuxième période de l'ère paléozoïque, qui remonte à environ 400 millions d'années.

de préparer à l'avance l'appareil photographique, pour que le passé ne puisse plus lui échapper.

Un brouillard diaphane rampait lentement sur l'eau huileuse. Le givre blanchissait les rives au pied des montagnes dont le soleil du matin chauffait les pentes raides, d'un noir sinistre. La proue obtuse de la grosse barque, recouverte d'une bâche goudronnée, était orientée vers une falaise lointaine qui barrait la puissante rivière.

La nappe glacée filait, prompte et silencieuse. Un grondement lourd retentissait au loin. Nikitine était debout sur les planches glissantes, à côté du pilote cramponné aux piquets de bois plantés dans le manche du gouvernail.

L'homme frotta de sa grosse moufle son nez rougi.

— « C'est le Bolloktas qui mugit, » dit-il d'une voix rauque en se rapprochant du paléontologiste. « Le rapide le plus terrible. »

— « Derrière le tournant ? » articula Nikitine.

Les sourcils froncés, le pilote fit signe que oui.

— « C'est là qu'il y a une grotte, sur la rive gauche ? »

— « Vous voulez vraiment accoster ? » demanda l'homme alarmé.

— « Puisqu'on ne peut pas passer par le rivage abrupt, il n'y a pas d'autre solution. »

La surface de l'eau commençait à se soulever en longues vagues basses. La barque, lourde caisse à fond plat et à l'avant triangulaire, oscillait et se dandinait lentement. L'eau clapotait sous la proue. Le rugissement s'amplifiait, répercuté par les hautes roches qui semblaient prévenir les voyageurs du danger imminent.

Au commandement du pilote, les rameurs manièrent énergiquement les lourds avirons. L'embarcation vira en roulant. La rivière pénétrait dans une gorge qui enserrait ses larges flots. Des falaises de quatre cents mètres de haut se dressaient orgueilleusement, de plus en plus rapprochées. Le lit de la rivière rappelait un vaste triangle dont le sommet s'amincissait pour disparaître dans une courbe du défilé. A la base du triangle, une lame écumeuse ourlait un grand écueil solitaire, derrière lequel surgissait une rangée de rochers aigus, pareils à des crocs noirs et entourés de remous furieux. La gorge se hérissait de vagues verticales, comme si un troupeau de chevaux blancs s'engouffrait au galop entre les parois sombres. Une large baie en demi-cercle, logée dans le roc, incurvait le côté gauche du triangle où le flux principal de la rivière se précipitait dans un rejaillissement formidable.

Nikitine lâcha sa jumelle et saisit le gouvernail pour aider le pilote. L'écueil central fonçait à leur rencontre avec un bruit assourdissant. Malgré le péril, la barque devait passer par le côté gauche, sinon la force irrésistible du courant le rejetterait vers les rochers et... on ne pourrait atteindre la caverne que l'année prochaine. Autant dire jamais, car les travaux de l'expédition étaient achevés et il fallait rentrer au plus vite.

— « Vas-y ! Plus fort ! » clama le pilote.

La barque s'élança sur la haute crête liquide et piqua dans la cavité sombre que l'eau formait derrière l'écueil. Le fond heurta la pierre avec

un son mat, le brusque écart du gouvernail faillit renverser les deux hommes, mais ils tinrent bon. L'embarcation avait tourné un peu et filait en biais vers le rivage, toujours plus près des terribles crocs ; pleine d'eau et d'écume, elle tressautait sur les hautes vagues.

— « Ramez ! » vociférait le pilote.

Les hommes trempés et en sueur, ouvriers et scientifiques de l'expédition de Nikitine, employaient toutes leurs forces à maîtriser les rames récalcitrantes. Les moins expérimentées, qui appréhendaient un naufrage, jetaient des coups d'œil à leur chef dont le visage obstiné, couvert de barbe, avait pris une expression farouche.

Debout, les jambes écartées, sur les planches branlantes, il calculait mentalement la distance qui les séparait de la ligne d'écume blanche, limite du reflux. Le pilote regardait dans la même direction en se mordant les lèvres. Le canot ralentit, puis s'élança de nouveau et bondit en plein dans l'écume. On était tenté de fermer les yeux et de se faire petit : encore une seconde, et on se fracasserait contre les rochers. Cependant, l'allure redevint plus modérée. La barque s'arrêta dans un sursaut et, entraînée par le courant contraire, s'engagea sur l'eau noire et profonde qui clapotait doucement au bas des gradins de gneiss à pic.

Nikitine ne put contenir un soupir de soulagement. Après tout, l'exploration périlleuse des cavernes du Bolloktas ne faisait nullement partie de sa mission, et si jamais la chasse à l'ombre du passé avait causé un malheur... Mais déjà le bateau accostait, butant contre le roc. Le collecteur sauta crânement sur une saillie et fixa l'amarre.

— « Félicitations, camarade, nous l'avons échappé belle ! » Le pilote fit une courbette.

— « Quel tour de force ! » repartit le savant.

— « Un tour à la russe ! » trancha l'homme.

Les pentes abruptes s'élevaient à environ cent cinquante mètres. Puis elles formaient un large gradin avec une longue terrasse qui contournait en rond la saillie de la berge. Au-dessus, le flanc de montagne couvert de petits pins frisés et de lichens blanchâtres était beaucoup moins raide. A sa base, s'ouvraient neuf trous noirs : les entrées des cavernes.

Les hommes n'eurent pas trop de peine à y monter l'équipement nécessaire. Le paléontologiste passa le reste de la journée dans les cavernes jusqu'à ce qu'il fût convaincu de la justesse de ses hypothèses.

La paroi du fond était revêtue de couches minces et lisses, de formation consécutive. La roche avait une teinte jaune tirant sur le vert. Nikitine espérait que les sels de fer et de chrome qui s'y trouvaient avaient conservé dans l'une des couches une empreinte lumineuse de la fin du quaternaire, époque où des geysers jaillissaient dans la région et l'activité volcanique n'était pas entièrement éteinte, il y a près de soixante mille ans.

Les adjoints du savant déblayèrent l'entrée. L'ouverture ronde éclairait la paroi opposée. La caverne ressemblait effectivement à l'intérieur d'un appareil photographique.

Avec une patience et un soin infinis, le savant se mit à l'œuvre. Grattant

les couches une à une, il éclairait tour à tour leur surface au moyen d'une lampe à magnésium, de sa propre construction.

Il tournait tantôt la lampe, tantôt le prisme, changeant les angles d'éclairage et de réflexion, mais aucune ombre ne se projetait sur les verres de l'appareil.

Une dizaine de strates minces furent examinées puis enlevées de la paroi. Il n'en restait qu'une, d'une finesse extrême. Nikitine avait travaillé toute la nuit sans s'en apercevoir ; exaspéré par son échec, il ne sentait pas la fatigue. Le seul ennui, c'est que la lumière violente l'éblouissait et le magnésium était presque épuisé.

Alors, encore un été de perdu, maintenant qu'il était suffisamment armé pour capter les ombres du passé !

La onzième couche paraissait plus lisse que les précédentes. Le savant ralluma sa lampe. Quelques tours imprimés au régulateur sphérique, et une image floue s'ébaucha dans l'appareil. Une ombre grise, dans le coin à droite, ressemblait à un homme courbé, avec une ligne en biais qui lui partait de l'épaule ; à gauche, de vagues taches arrondies. Nikitine n'arrivait pas à obtenir une image plus nette. Evidemment, c'était un nouveau cliché du passé, mais trop imprécis pour qu'on puisse le décrire, et à plus forte raison le photographier. Le savant ajouta du magnésium et augmenta au maximum l'intensité de la lumière. Nul doute, c'était une forme humaine. Ainsi, tout dépendait de l'éclairage. La lumière du magnésium donnait un spectre identique au spectre solaire, mais elle manquait de puissance. Seul le soleil pouvait ranimer les ombres qu'il avait engendrées. Et la sensibilité de l'appareil était insuffisante : il était trop rudimentaire, ce dispositif imité de l'appareil photographique !

La lampe surchauffée jeta un dernier éclat et s'éteignit. L'ouverture circulaire de l'entrée se détachait vivement dans l'obscurité... L'aube ! Le savant perdit son calme habituel et assena un coup de poing sur l'appareil qui n'en pouvait mais.

Suffoquant de rage, il voulut s'élancer dehors, heurta la voûte de la tête et tomba sur les genoux. Le choc le rendit à la réalité, mais la fureur qui bouillonnait en lui ne s'était pas calmée. Les yeux clignés, il considéra le bloc qui surplombait l'entrée. Eh bien, puisque sa lampe ne convenait pas, il verrait l'ombre du passé à la lumière du soleil ! Il avait toujours sur lui de l'ammonal pour dégager, au besoin, les couches en faisant sauter la roche qui les cachait.

Le paléontologiste regarda attentivement la pente au-dessus de la caverne et remarqua de longues fissures verticales dans les masses de gneiss. Rien de plus facile que d'abattre ce rideau de pierre.

Il commença à descendre vers le rivage où ses compagnons s'étaient installés pour la nuit, puis il se ravisa et regagna la caverne. Ayant mesuré l'angle d'incidence des rayons de sa lampe sur la couche calcaire, il établit la direction à la boussole. Parfait ! Le soleil serait là entre deux et trois heures de l'après-midi. Il avait le temps de faire un bon somme, de reposer ses yeux trop fatigués pour rien distinguer, même à la lumière du soleil. Heureusement que la matinée s'annonçait belle !

Sitôt dissipée la poussière de l'explosion, Nikitine s'empressa d'installer l'appareil en s'efforçant de garder son équilibre sur l'amas de pierres éboulées. La paroi lisse et verdâtre, demeurée intacte, luisait dans la vive clarté du jour.

Cette fois, pour ne pas se laisser prendre au dépourvu, il tenait prêt le châssis. Dès que l'image apparaîtrait sur le verre de l'appareil, il déterminerait le foyer et mettrait le châssis en place. La photo, si elle était réussie, prouverait l'existence des ombres du passé, voire la possibilité de les conserver et de les reproduire. Cela marquerait un tournant décisif sur son chemin ardu et désormais il ne serait plus seul. Or, quiconque a tenté de tracer des voies nouvelles dans la science ou la technique sait bien ce que valent les efforts d'un solitaire, comparés au travail en commun d'un grand collectif.

Nikitine consulta sa montre : deux heures vingt-trois, et colla son œil au verre, la main sur la vis du prisme. De nouveau, le temps s'éternisa, mais le savant, sûr d'apercevoir le passé, veillait sans relâche.

Le soleil se déplaçait dans le ciel avec une pénible lenteur. Nikitine était tout yeux...

L'ombre repliée à droite prenait peu à peu les contours nets d'une forme humaine. La ligne oblique représentait une lance.

La tête rentrée dans les épaules aux muscles saillants, l'homme était assis, le corps penché, sa longue lance portée en avant. Le large visage sillonné de rides était tourné de trois quarts vers Nikitine, mais les yeux fixaient les montagnes bleues, couvertes de forêts, qui se voyaient loin au-delà de la plate-forme. Le savant distingua une épaisse chevelure encadrant un front assez dégagé, des pommettes saillantes, des mâchoires massives. Il crut lire sur ce visage une douloureuse anxiété, comme si l'homme s'efforçait de pénétrer l'avenir. Mais le paléontologiste ne contempla l'image qu'un instant. Bien qu'il fût curieux de voir les autres détails, il ne pouvait se permettre de rester davantage à l'appareil : il fallait photographier. Il mit rapidement le châssis en place et se prépara à découvrir l'objectif, mais il se figea sans avoir fait le mouvement nécessaire. L'éclat de la paroi ternit soudain, la lumière s'obscurcit et Nikitine vit, en se retournant, une longue nuée qui masquait lentement le soleil. Derrière elle, rasant les sommets, de gros nuages s'avançaient en rangs serrés ; leur couleur plombée, violâtre, présageait une abondante chute de neige.

Désespéré, le savant considérait le ciel. S'il neigeait, il ne verrait plus rien, car les délicates empreintes lumineuses seraient effacées.

Nourrissant un vague espoir, il recouvrit l'appareil de son imperméable, dans l'intention de le laisser là jusqu'au lendemain, et se dirigea apathiquement vers les tentes. Ce hasard absurde, ce nouvel échec l'accablaient.

A la vue de leur chef morne et silencieux, ses compagnons baissèrent la voix, comme au chevet d'un malade.

Le vent gémit dans les rochers, de gros flocons se mirent à tourbillonner.

Le paléontologiste se versa un verre d'eau-de-vie, l'avala et envoya

chercher son appareil. Outre qu'il n'espérait plus revoir l'image de l'homme préhistorique, on ne devait pas demeurer là une heure de plus, car le moindre retard pouvait tourner en catastrophe : leur barque risquait d'être prise par les glaces en aval des rapides, dans la taïga déserte.

Le lendemain, au point du jour, on s'affairait autour des bagages.

L'amarre frappa l'eau mollement ; l'embarcation se rapprochait insensiblement de la ligne d'écume qui délimitait le flux principal. Tout à coup elle bondit, comme soulevée par une gigantesque patte veloutée, et fila vers la gorge, ballottée ainsi qu'un bout de planche dans le rugissement des vagues écumantes.

La lampe cachée par un grand abat-jour projetait un cercle lumineux sur la table encombrée de livres. Le vaste bureau baignait dans la pénombre. Nikitine, assis à la table, ne bougeait pas, absorbé dans ses pensées.

Voici trois ans qu'il a perdu le repos... Son ancien travail lui paraît maintenant si paisible et si clair, il a tellement envie de s'y consacrer tout entier ! Mais il ne peut pas se partager entre l'ancien et le nouveau, s'acquitter consciencieusement de ses tâches courantes, alors que son âme s'élance à la poursuite de l'ombre du passé. Au cours de ces trois ans, il l'a tenue à deux reprises encore, il a revu deux fois ce que personne d'autre n'avait eu la chance d'apercevoir. Pourtant il est toujours aussi loin du tout qu'à l'instant inoubliable vécu dans les monts Arkarly. Quant à l'appareil... il est mauvais, trop rudimentaire.

Il a sûrement commis une erreur. L'homme ne doit pas être solitaire au travail.

Nikitine alluma le plafonnier et, les yeux clignés, se mit à ranger ses papiers. Il jeta un regard vers un guéridon où était posé son appareil, usé et éraflé dans les expéditions. Il se compara à lui, sourit amèrement et quitta la pièce.

Au musée, il faisait sombre. Le bureau de Nikitine se trouvait au bout d'une salle immense, garnie de vitrines et de squelettes d'animaux disparus. En franchissant le seuil, il n'y vit goutte. Il connaissait le passage entre les vitrines, mais savait aussi que, par endroits, les squelettes placés sur des socles découverts, avançaient leurs cornes ou leurs gueules aux dents aiguës. Dans l'obscurité, il risquait de se faire mal ou, ce qui était pire, de briser ces os fragiles.

Il attendit donc que ses yeux s'accoutument aux ténèbres. Enfin, le verre des vitrines brilla imperceptiblement, mais les squelettes se confondaient avec le noir de la salle qui semblait vide. En vertu d'une longue habitude, Nikitine sentait la présence des morts qui la peuplaient. Il eut soudain l'étrange impression qu'elle était hantée de fantômes invisibles.

Maudissant l'imperfection de sa vue, il marcha à tâtons. Il connaissait tout ce qui se trouvait là, il savait la place de chaque chose, mais ne voyait rien. C'était comme l'ombre du passé ! Les squelettes existaient, et cependant, ils s'étaient évanouis, à défaut de lumière...

Le savant s'arrêta soudain, frappé par cette comparaison avec les

clichés préhistoriques. Il avait été bien naïf de ne compter que sur ses yeux ! Comment avait-il pu omettre que les délicates empreintes d'ondes lumineuses réfléchissaient, dans la plupart des cas, une quantité de lumière trop infime pour être perceptible à l'œil nu. Voilà pourquoi l'éclairage artificiel ne pouvait pas faire apparaître des tableaux nets. Et que d'empreintes plus faibles étaient restées inaperçues !

Nikitine avait honte. Lui, un savant, avait travaillé à son appareil en dilettante, sans songer à la puissance de la technique moderne qui disposait d'installations sensibles aux moindres rayons lumineux.

Tandis qu'il traversait à pas lents la salle obscure, l'idée d'une nouvelle invention se précisait en lui. Il s'adresserait encore une fois aux physiciens et aux techniciens. Il voulait percevoir la lumière réfléchie par le cliché non pas directement, mais par combinaison de cellule photo-électrique.

Il serait difficile d'obtenir une transmission exacte des couleurs, mais on pourrait combiner en renforçant les contours et obtenant les teintes par réflexion directe.

Nikitine heurta de l'épaule une vitrine et fit un brusque écart... Evidemment, il y avait une foule de détails à étudier, mais la solution semblait trouvée. « Si on réussit à créer cet appareil, » songeait le savant, « je n'ai plus peur de rien. En plein air, j'établis un auvent et je recours à la lumière artificielle. Et sous terre, c'est tout réglé ! Alors, l'ombre du passé, je la tiendrai là ! » Il ferma le poing. « Avec plusieurs cellules photo-électriques, je pourrai changer la superstructure de l'appareil, pour accroître ou réduire la sensibilité aux divers rayons du spectre. »

Le mécanicien, jeune et gai, se rapprocha de l'ingénieur qui accompagnait dans la mine un groupe de personnes évidemment étrangères à la vie souterraine.

— « Comment y aller, Andréï Iakovlévitch ? En coup de vent ou en serre-tripes ? » chuchota-t-il avec un clignement d'yeux expressif en direction des arrivants.

L'ingénieur se récria :

— « Tu n'y penses pas ! C'est un savant célèbre ! » Il montra à la dérobée Nikitine, resté un peu en arrière. « Et puis, tu abîmerais leur appareil... Gare ! » conclut-il, menaçant.

Le paléontologiste, qui avait l'ouïe fine, entendit ce colloque bref et énigmatique pour des gens non initiés. Il se hâta d'intervenir.

— « Allez-y en coup de vent et en serre-tripes ! » dit-il au mécanicien d'une voix forte. « Je ne risque rien, mon appareil non plus. J'aime évoquer les vieux souvenirs ! Quant à mes gars, ça les habituera. »

Ayant d'abord jeté au savant un regard embarrassé et surpris, le mécanicien acquiesça de la tête avec un large sourire.

La cage commença par descendre lentement, mais tout à coup elle tomba comme si le câble s'était rompu. Les pieds des voyageurs se détachèrent du plancher, le cœur sembla leur remonter jusqu'à la gorge, ils en eurent le souffle coupé. La chute s'accéléra, puis ralentit brusquement.

Un poids écrasant s'appesantit sur les hommes, comme si des mains brutales les avaient sanglés d'un ceinturon.

Cette sensation ne dura pas plus d'une seconde, et, de nouveau, le plancher manqua aux voyageurs, leurs corps devinrent impondérables et le cœur serré se précipita vers le haut.

— « Oh ! là, là ! » s'écria l'adjoint de Nikitine.

Mais déjà la cage ralentissait sa descente pour s'arrêter à l'un des horizons inférieurs de la mine.

— « Malédiction ! » pesta l'adjoint en s'efforçant de contenir le tremblement de ses genoux.

Nikitine éclata de rire, à l'indignation de ses collaborateurs effrayés.

Cette fois, le paléontologiste ne doutait plus du succès : son appareil était perfectionné, les mineurs avaient découvert au fond une couche de bitume pétrifié semblable au miroir qui avait reflété le spectre du dinosaurien, et puis... il venait de recevoir une lettre qui lui donnait tout lieu d'espérer.

Il sourit au souvenir de ces quelques lignes, dues à la main de Miriam qui ne l'avait pas oublié, lui, ni l'ombre du passé.

Au bout d'un an, elle était retournée au gisement d'asphalte. Le miroir noir était détruit, mais rien ne pouvait effacer dans son âme l'impression produite par le spectre du dinosaurien... Elle avait réussi à y intéresser le remarquable explorateur Karjaev. Et à présent ils cherchaient ensemble les couches où les ondes lumineuses avaient laissé leurs empreintes.

Elle s'était abstenue d'écrire jusqu'ici pour ne pas l'importuner — Nikitine devina un reproche dissimulé — mais elle avait tout le temps suivi son travail, persuadée qu'il le mènerait à bonne fin. Maintenant ils avaient trouvé une stratification intéressante et le priaient de venir.

Nikitine n'avait pas encore réalisé toute la portée de ce message, n'ayant guère eu le temps d'y réfléchir le dernier jour des préparatifs. Mais il avait recouvré la promptitude de sa jeunesse, au grand étonnement de son entourage.

Une âcre odeur de brûlé s'échappait de la longue galerie abandonnée ; l'air aspiré par le puissant ventilateur sifflait doucement. Nikitine avait hâte d'entreprendre l'essai sitôt après l'explosion effectuée selon ses instructions. Ce vieux quartier, éloigné de la circulation des électromotrices, du fracas des berlines et du scintillement des lampes, était désert et silencieux. Les ténèbres opaques du souterrain se confondaient avec le noir anonyme de la houille.

De l'eau suintait avec un imperceptible murmure, le boisage faisait entendre au loin des craquements réguliers qui prévenaient les mineurs de la lourde pression des roches.

— « Qui vous a montré cet endroit merveilleux ? » demanda doucement Nikitine à son adjoint.

Celui-ci désigna de la tête un petit vieillard qui fermait la marche avec l'ingénieur.

— « C'est un excellent porion qui connaît chaque couche dans les

tailles. Sans lui, on aurait perdu des années à fouiller ce dédale interminable...

Le paléontologiste adressa au mieux mineur un regard reconnaissant.

Une blanche colonnade de chandelles neuves apparut au bout de la galerie. Leur nombre annonçait un vaste local. En effet, les murailles noires s'écartèrent, dégageant un grand espace libre, haut de plafond.

Les hommes de Nikitine s'attardèrent à faire passer entre les poteaux l'appareil encombrant. L'ingénieur prit les devants et leva à bout de bras sa forte lanterne. Les épaisses couches houillères, déchiquetées par les explosions, entouraient les explorateurs et les menaçaient de leurs innombrables saillies en pointe, dont les facettes lisses jetaient des reflets d'acier...

Deux gros troncs inclinés flanquaient l'entrée de cette sorte de salle. Encastrés dans la masse de charbon, ils ne ressortaient que par le dessin en losanges de leur écorce. Des souches formidables, pareilles à des araignées géantes, étalaient leurs racines ramifiées sur le sol déblayé. Elles reposaient sur le terrain qui leur avait servi d'appui aux temps immémoriaux. Toutes étaient coupées au même niveau : celui de l'eau dans la forêt inondée de la période carbonifère (1). Des trous sinistres béaient dans les troncs conservés.

Ce secteur de forêt morte, transformée en houille et en calcaire, écrasait les spectateurs par son antiquité, comme s'ils avaient au-dessus de leur tête non pas deux cents mètres de roches, mais la profondeur quasi matérielle des millions de siècles passés sur ces végétaux.

A l'extrémité de la salle, un éboulis de schistes marquait l'endroit de l'explosion. Au-dessus, brillait une dalle noirâtre, coulée pétrifiée de bitume. C'était cette couche qu'on allait examiner et qui s'était déposée sur la pente raide d'une butte de la forêt préhistorique.

Bientôt la lampe à magnésium darda sur elle son rayon blanc et Nikitine détermina le foyer de la chambre réfléchissante. Emu, il toussota et dit d'une voix rauque :

— « On va essayer... »

Que dirait dans un instant cette surface soigneusement choisie ? Le paléontologiste brancha la cellule photo-électrique et intensifia le courant. Ayant tourné la vis du prisme, il regarda de nouveau dans l'appareil. La roche n'était plus noire : de. vagues raies verticales marquaient le fond, d'un gris transparent.

Le savant régla l'appareil avec beaucoup de patience et de précaution, jusqu'à ce que la quatrième ombre du passé, découverte par lui, se fût révélée en toute netteté. Celle-ci, des milliers d'yeux humains la verraient !

Nikitine considérait une clairière au cœur de la forêt inondée. Les troncs gris pâle, revêtus d'une écorce sectionnée en losanges, entouraient une nappe d'eau noire et huileuse. Chaque arbre se partageait dans le haut en deux grosses branches qui disparaissaient dans l'ombre épaisse du feuillage. Un tronc écailleux, tombé sur un petit monticule, à gauche, franchissait la mare. Le monticule était couvert de plantes bizarres,

(1) *Période ou époque carbonifère*, 4e période de l'ère paléosoïque, datant d'environ 350 millions d'années.

semblables à des champignons, sorte de longs cornets violets qui parsemaient le sol rouge et humide. Leurs revers charnus laissaient voir l'intérieur, jaune et gras. Derrière la butte, au-dessus de tiges courbes et sans feuilles, il y avait une éclaircie remplie au fond d'une brume rosée. Sur une branche tordue qui émergeait du brouillard, un être énigmatique se tenait blotti, la tête dans les épaules.

L'ayant examiné plus attentivement, Nikitine tressaillit : au-dessus des champignons violets qui cachaient le corps de l'animal, se dressait une large tête en pain de sucre, à la peau visqueuse, d'un brun violacé. Les yeux, énormes et saillants, fixaient sur le savant un regard stupide, implacable et haineux. Des crocs énormes armaient la mâchoire inférieure et pointaient aux commissures de la gueule. Une lueur tamisée, qui filtrait à droite, inondait le tableau qui paraissait noirâtre, comme s'il était vu à travers une vitre fumée...

Nikitine regarda longtemps par cette fenêtre magique ouverte sur le passé, sur la vie de l'époque carbonifère. Trois cent cinquante millions d'années le séparaient du temps où, par un jeu du hasard, les ondes lumineuses avaient imprimé cette image. Les yeux méchants du monstre, les champignons violets, l'eau stagnante et l'étrange atmosphère grise se voyaient distinctement. Et alentour, on entendait le faible son du projecteur et le souffle saccadé des hommes...

Le savant crut devenir fou. Il s'écarta vivement de l'appareil. Ces parois de houille aux cassures grossières, ces souches antiques, c'étaient peut-être les vestiges des arbres vivants et sveltes qui se reflétaient sur le verre de l'objectif... Voici les visages attentifs de ses compagnons... Il se ressaisit, prépara en hâte l'appareil photographique et tira plusieurs clichés en couleurs.

Des épreuves de l'article de Nikitine s'empilaient sur la table. A chacun était jointe une reproduction polychrome de l'ombre du passé. Ayant signé le dernier, le paléontologiste soupira.

Il y avait longtemps qu'il ne s'était senti le cœur si léger.

Désormais, beaucoup d'hommes plus jeunes et peut-être plus doués que lui s'engageraient dans la voie qu'il avait tracée. Un nouveau livre d'énigmes de la nature était ouvert à la première page. Finie la solitude sur un long et pénible trajet ! Mais il n'avait été seul que dans le savoir... Des dizaines de personnes l'avaient secondé au travail, sans compter ses collaborateurs. Mais oui, des gens qu'il ne connaissait pas du tout et qui paraissaient absolument étrangers à la science...

Une galerie de portraits défila dans son esprit. Mineurs, carriers, kolkhoziens, chasseurs, confiants et désintéressés, lui avaient prêté leur concours, sans le questionner sur le but final, uniquement pour témoigner leur estime à un savant célèbre,

Ainsi, c'est à crédit qu'il avait bénéficié de leur aide. Oui, mais à présent il s'était acquitté de sa dette et de là venait son immense soulagement...

Nikitine se rappela comment, dans ce bureau, il avait maintes fois désespéré et douté de lui-même.

Il sourit et traça d'une main alerte le texte d'un télégramme à Miriam, annonçant son départ pour le lendemain. La certitude des succès futurs le comblait de joie. Non, il n'avait pas commis d'erreur, ce n'est pas en vain qu'il s'était acharné, durant des années d'âpre lutte, à déchiffrer ce mystère de la nature !



PLUS DE MANUSCRITS, S. V. P. :

Depuis le lancement de « *Fiction* », près de 800 nouvelles françaises nous ont été soumises en vue d'une publication éventuelle. A l'heure actuelle, plus de 70 de ces nouvelles sont retenues pour nos numéros à venir. A raison de 2 ou 3 par numéro — chiffre maximum que nous observons — nous sommes couverts en manuscrits français pour plus de deux ans à l'avance. Il est donc inutile de nous soumettre de nouveaux manuscrits, dont nous ne serions même pas en mesure d'assurer la publication. Nous prions tous les auteurs de bien vouloir tenir compte de cet avis et nous nous excusons d'avance de ne pas leur répondre au cas où ils nous communiqueraient quand même leurs récits.

Bientôt dans la collection " Les Classiques du Roman Policier "...

Le chef-d'œuvre de l'énigme de chambre close à contexte surnaturel :

LA CHAMBRE ARDENTE

par JOHN DICKSON CARR

avec une introduction de PIERRE BOILEAU.

Date probable de sortie : fin mai. La date exacte sera fixée le mois prochain, en même temps que sera annoncé en détail et mis en souscription l'ouvrage.



L'ouvrage à paraître ensuite sera :

LE MYSTÈRE DU SOULIER BLANC

par ELLERY QUEEN

Tous détails seront donnés ultérieurement.)



Et n'oubliez pas que vous pouvez encore commander :

LES AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN

par MAURICE LEBLANC

Un ouvrage en 2 tomes comprenant :

Arsène Lupin, gentleman cambrioleur - Les confidences d'Arsène Lupin
Les huit coups de l'horloge - L'agence Barnett et Cie

soit, réunies pour la première fois, les 34 nouvelles dont Arsène Lupin est le héros.

Deux volumes sous jaquette rhodoïd, reliés pleine toile bleue et décorés d'une reproduction en 2 couleurs. Gardes illustrées en deux couleurs.

- **Introduction de Thomas Narcejac.**
- Préface de Jules Claretie, de l'Académie française (écrite en 1907 pour la première édition de « **Arsène Lupin, gentleman cambrioleur** » et reproduite ici pour la première fois).
- Biographie et portrait hors texte de Maurice Leblanc.
- Maquettes de Joop Van Couwelaar.

ATTENTION !

Vous n'avez plus que quelques jours pour commander à l'ancien prix. Hâtez-vous!

De l'accroissement du texte des *Aventures d'Arsène Lupin*, a résulté une augmentation très sensible du prix d'établissement qui nous met dans l'obligation de porter le prix de vente de l'ouvrage à **2 400 F** plus les **200 F** de port, emballage et manutention (250 F si l'envoi doit être recommandé). Mais vous bénéficierez néanmoins de l'ancien prix de **2 200 F, maintenu pour les membres déjà inscrits,** si votre règlement est enregistré **avant le 15 avril.**

Règlement par chèque, mandat-poste, mandat de versement C/C ou virement chèque postal Club du Livre Policier (C. C. P. PARIS 15.813-98). Aucun envoi contre remboursement.

ENTRETIEN AVEC IVAN EFREMOV

par M. POLETTI

Nous remercions vivement notre confrère M. Poletti, de la revue « France-URSS », qui nous a aimablement autorisés à reproduire cette interview d'Efremov, parue dans le numéro de janvier 1958 du magazine.

A la façon dont il posait sa main sur un crâne de dinosaure, au regard bref qu'en passant il lançait sur un squelette de mammouth, à l'étonnante délicatesse de son corps massif évoluant dans ce magasin-musée de porcelaine éléphantesque, je compris que l'homme n'était pas qu'un savant. A l'entendre, à voir le geste de ses mains pétrissant l'air, il me semblait voir ce fantastique univers osseux s'envelopper de chair et s'animer.

En réalité, le professeur Ivan Antonovitch Efremov, docteur ès sciences biologiques, directeur du laboratoire de paléontologie de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., est un poète. Avec Jules Verne, il donne à rêver à des millions de jeunes Soviétiques. Ses récits qu'il définit lui-même comme « scientifiques et fantastiques » ont peuplé de héros audacieux mais « forts en math » le monde merveilleux des imaginations enfantines

Evoluant sans cesse entre les âges préhistoriques dont son cerveau de savant s'efforce de pénétrer les secrets, et la Cité Future où il fait vivre les personnages de son dernier récit « *La nébuleuse d'Andromède* », Efremov est cependant bien de son temps. Et ce qu'il m'a raconté de sa vie n'est — somme toute — guère plus extraordinaire que la biographie classique d'un Soviétique moyen.

***

« Je suis né en 1907, près de Léningrad au milieu des marais dans le village de Vrytsa. Mon père y était cordonnier. Quelque temps après ma naissance, mes parents quittèrent le pays pour s'installer au sud à Marioupol où j'avais un oncle capitaine sur un bateau. La guerre interrompit mes études et dispersa ma famille. Je fus adopté par des soldats d'une unité blindée et devins, comme l'ont dit chez nous, le fils du régiment. Je restai dans l'armée jusqu'en 1921. Cette année-là le commandant m'envoya à Pétrograd pour y étudier. Jusqu'en 1923. Puis cours maritimes. En 1924, je partis à Vladivostok avec en poche un diplôme de navigateur. Evidemment, je fus d'abord matelot. Notre voilier naviguait entre Vladivostok et Sakhaline. Il s'appelait *Troisième Internationale*. C'était en 24, vous savez... Je fus ensuite envoyé en Caspienne, C'est à cette époque que je liai connaissance avec un vieux savant, l'académicien Soukhine. Il réussit à me faire partager sa passion de la paléontologie et se mit en tête de faire de moi un savant. J'étais indécis. En 25, je reçus de Soukhine un télégramme. Il m'offrait une place de préparateur dans son laboratoire. Pendant trois jours, à bord, nous avons bu de la vodka, puis, j'ai dit adieu à la vie de matelot et suis allé à Léningrad où se trouvait alors l'Académie des Sciences. Quand Soukhine mourut en 1928 je le remplaçai à la tête du laboratoire. C'est ce poste que j'occupe encore actuellement, mais à Moscou, où s'est installée l'Académie ».

Il fit une pause et sourit :

« Entre temps je me suis marié, j'ai deux enfants : une fille de 24 ans, Thaïs, et un fils de 22 ans, Allan. Vous paraissez surpris : pourquoi Allan? Vous savez, j'aime beaucoup les romans de l'Anglais Rider Haggar. Et son héros principal,

Allan, est un chasseur d'éléphants. Quand mon fils est né je voulais qu'il soit explorateur en Afrique. Evidemment il n'en a pas été ainsi. J'ai quand même réussi à en faire un géologue; ma fille étudie la biologie. »

Il joua un instant avec le paquet de cigarettes que j'avais posé sur la table et sourit en reconnaissant le casque de nos ancêtres. D'un français assez assuré, il m'interrogea : « Gaulois ? » Puis il ajouta en éclatant de rire : « Ventre saint-gris ! » Cette exclamation l'amusait beaucoup bien qu'il en ignorât l'origine exacte. Ne pouvant l'éclairer sur ce point, je promis de lui écrire et enchaînai de mon mieux sur l'objet de ma visite.

⁂

« Comment j'ai commencé à écrire? C'est pour moi un mauvais souvenir. Pendant la guerre, au cours d'une mission, je tombai malade. Immobilisé pendant 18 mois. C'était en 42. De mémoire, je me mis à écrire le récit de quelques expéditions géologiques et d'aventures en mer auxquelles j'avais pris part. On publia en 1944 et ce fut, ma foi, bien accueilli. Certains lecteurs trouvèrent même très véridiques certains récits auxquels j'avais cependant mêlé beaucoup de fantaisie. Je me souviens qu'après la guerre, m'étant rendu à Léningrad, je fus pris sérieusement à partie par les gardiens et les guides de l'Ermitage. Dans mon récit : « *Près de la frontière Aïkomène* », j'avais décrit un musée en tout point semblable en y ajoutant toutefois une mystérieuse statue « Gemma ». Et le personnel du musée eut maille à partir avec certains de mes lecteurs crédules et obstinés.

» Dans un autre de mes récits paru en 44, j'avais prévu la découverte en Sibérie d'un gisement de diamants. Et lorsque 10 ans plus tard on mit effectivement à jour les premières pierres, l'un des chercheurs vint m'en porter une, les suppositions géologiques sur lesquelles j'avais fondé ma certitude les ayant, paraît-il, aidés dans leurs recherches.

» Vous voyez que même avec beaucoup d'imagination on ne précède jamais la réalité de bien loin. Mon dernier récit, « *La nébuleuse d'Andromède* », était à peine écrit que déjà on lançait les spoutniks autour de la Terre. Il est vrai qu'il y a encore loin avant que des vaisseaux cosmiques puissent emporter des hommes, non seulement vers les autres planètes de notre système solaire, mais encore sous d'autres systèmes stellaires. Le temps de parvenir à la Cité Future.

» Voyez-vous, j'ai une confiance profonde en l'intelligence humaine. Dans mon prochain livre je raconterai la rencontre de deux vaisseaux cosmiques dans les espaces intersidéraux. L'un emportant des Terriens, l'autre des êtres venus d'un autre Monde. Cette supposition a donné lieu à bien des romans de science-fiction. Le plus souvent cette rencontre donnait lieu à des luttes. Or, je ne crois pas à une guerre des Mondes. Je suis persuadé que des êtres assez intelligents pour construire des vaisseaux cosmiques ne peuvent être des brutes guerrières.

— Avez-vous d'autres projets littéraires?

— Oui. J'imagine actuellement un récit sur l'inquisition au Moyen Age, les aventures d'un Touareg saharien que j'ai rencontré au Festival de la Jeunesse...

— Une nouvelle « *Atlantide* »?

— Le roman de Pierre Benoit est bien écrit, mais scientifiquement non fondé. L'Atlantide n'a jamais existé sous le Sahara. Plusieurs savants la situent vers les Açores. Je pense quant à moi qu'elle a dû se trouver en Méditerranée. Mais mon livre ne fera pas allusion à ce continent perdu. »

(*Voir suite page* 131.)



Science-fiction russe

L'ANTICIPATION EN U. R. S. S.

par JACQUES BERGIER

Dans son numéro du 1er janvier 1958, l'hebdomadaire « Arts » *publiait une enquête sur la littérature soviétique, où se retrouvaient notamment les signatures de nos collaborateurs Jacques Sternberg et Jacques Bergier (qui étudiaient respectivement les tendances de l'humour et de la science-fiction en U.R.S.S.). C'est l'article de Jacques Bergier que vous allez retrouver ci-dessous.*

Et à ce propos, il nous a paru intéressant de reproduire un autre document dont nos lecteurs apprécieront l'originalité. Il s'agit de la réponse *à l'enquête de* « Arts », *parue dans un magazine soviétique ! Vous la trouverez à la suite de l'article de Jacques Bergier.*

La science-fiction russe s'est confondue à ses débuts avec la science russe tout court. Tsiolkovsky, le grand spécialiste des fusées a commencé vers 1890 par exprimer ses idées sous forme d'un roman de science-fiction. Timiriasef, qui s'est illustré dans ses travaux sur la photo-synthèse, écrivait des nouvelles de science-fiction. Mendeleiev qui découvrit la table périodique des éléments, était un passionné de Jules Verne.

Dès le début du vingtième siècle, un certain nombre de véritables écrivains russes se sont intéressés à la science-fiction. Tel fut le cas en particulier d'Alexandre Kouprine, l'auteur de « *La fosse aux filles* », qui dès 1912 écrivait un roman de science-fiction extrêmement moderne dans sa conception puisqu'il s'agit de la captation de l'énergie solaire : « *Le Soleil liquide* ». Dès après la révolution, un autre grand écrivain Alexis Tolstoï, écrivit plusieurs romans de science-fiction de tout premier ordre dont « *Le déclin de Mars* », et « *L'hyperboloïde de l'Ingénieur Garine* ». Ce dernier livre est déjà très proche de la science-fiction moderne.

C'est également dans les années qui suivirent la révolution que la science-fiction russe attira l'attention d'un illustre savant le géologue V. A. Obroutchev qui écrivit deux romans remarquables : « *La Terre de Samsonov* » et « *Plutonia* ».

Le premier véritable écrivain de science-fiction en Russie devait se manifester peu après. Ce fut A. M. Belaiev qui, entre 1921 et sa mort en 1941, n'écrivit pas moins de cinquante romans d'anticipation scientifique. Il est à la littérature russe ce que Jules Verne est à la littérature française, et Wells à la littérature anglaise. Belaiev s'est attaqué à tous les thèmes de science-fiction, y compris à ceux dont on aurait pu croire qu'en U.R.S.S. ils devaient rester tabous. Il a écrit des romans sur la télépathie, la lévitation, les divers pouvoirs parapsychologiques de l'homme, les rationalisant par des idées scientifiques souvent ingénieuses.

Belaiev devait ouvrir le chemin à la grande floraison d'après guerre de la science-fiction russe.

A l'école de V. L. Nemsov, on peut rattacher un grand nombre d'écrivains, par exemple Georgi Gourevitch, l'auteur de « *Nemesis passe* », « *Le temps qu'il fait sous la terre* », « *Les aventures d'une machine* ». Ce dernier roman est basé également, comme « *Un fragment du soleil* », sur une invention presque réalisable. Au lieu de construire des bathyscaphes qui risquent d'être écrasés par la pression, les héros du roman construisent une machine plate presque à deux dimensions. Ce disque de métal dense, extrêmement mince contient pourtant un appareillage électronique permettant de transmettre les images. La pression s'égalisant des deux côtés, cette machine

à deux dimensions peut être plongée dans les fosses les plus profondes du Pacifique, au-delà de 10 000 mètres de profondeur et nous envoyer par ultra-sons modulés, les images d'un monde inconnu.

Alexandre Kasantzev ou Ivan Evremov — ce dernier, savant paléontologiste — représentent une autre tendance : le fantastique lointain, l'histoire complexe, le récit s'étendant loin dans l'espace et le temps. C'est ainsi que « *L'île en feu* », de Kasantzev, combine dans une intrigue ingénieuse une visite des Martiens passée inaperçue des habitants de la Terre, un élément transuranien inconnu super-conducteur à la température ordinaire, un catalyseur capable de mettre le feu à l'atmosphère de la planète, une société secrète et une guerre mondiale. Le tout constitue un récit que A. E. Van Vogt aurait très bien pu écrire. C'est ainsi que « *La Nébuleuse d'Andromède* » d'Efremov (qu'il ne faut pas juger par la bande dessinée qu'en a tirée un journal du dimanche, nous emmène 4 000 ans dans l'avenir et au-delà des limites de la Galaxie. L'auteur décrit des progrès en mathématiques, en physique et même en matière de réformes sociales, pleinement compatibles avec un tel intervalle de temps.

Le tirage de la plupart de ces livres est de 75 000 au maximum. Quelquefois ils atteignent des tirages très supérieurs : « *Les vaisseaux stellaires* » d'Ivan Efremov, a dépassé les 500 000 en russe, le million si on compte les traductions en vingt-cinq langues, dont le français.

Le public soviétique accueille avec beaucoup de faveur la science-fiction, mais se plaint de ne pas en avoir assez. Aussi les collections et les magazines sont-il obligés de publier des Américains. Ray Bradbury par exemple, dont l'œuvre atteint des tirages énormes, ou Edmond Hamilton, dont les « Space Opera » sont aussi familiers aux lecteurs russes qu'aux lecteurs américains. Tout récemment, on a commencé à traduire des écrivains polonais, dont l'un Stanislas Lem, auteur de « *Les Astronautes* », « *Les nuages de Magellan* », « *Sésame ouvre-toi* », « *Journal des Etoiles* », allie à des connaissances scientifiques, un humour qui rappelle celui de Pierre Boulle. Cet auteur aurait certainement un succès considérable en France.



Science-fiction russe

EN STYLE « MARRONNIER »

par ***N. RAZGOVOROV***

L'article qui suit est paru dans le numéro du 21 janvier 1958 de la « Literatournaïa Gazeta » (*Gazette Littéraire*), *à Moscou. Il constitue la réponse à l'enquête sur la littérature soviétique menée par* « Arts » *trois semaines plus tôt (ce qui prouve à quel point la presse française est lue avec attention en U.R.S.S.). Un tel article déborde évidemment du cadre de* « Fiction », *puisqu'il est situé dans une perspective générale excluant la référence à la littérature de S. F. seule. Néanmoins, il nous a paru intéressant de le reproduire pour trois raisons : 1° il y est question de deux noms que nos lecteurs connaissent bien, ceux de Jacques Sternberg et Jacques Bergier ; 2° on y trouve entre autres un commentaire à l'article de Bergier que nous avons reproduit plus haut (on y verra que notre ami est le seul à trouver grâce auprès de M. Razgovorov, l'auteur de la réponse !) ; 3° enfin, il s'agit là d'un document suffisamment rare pour qu'on soit de toute façon curieux de le lire.*

Monsieur Jacques Laurent, rédacteur en chef de l'hebdomadaire parisien « *Arts* », est un adversaire acharné du style « marronnier » en journalisme. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les vœux de Nouvel An qu'il adresse à ses lecteurs dans le numéro du 1er janvier 1958.

Une bonne moitié de cet article est consacrée à raconter comment est apparu le style « marronnier », et combien il est pénible pour un journaliste. Jugez-en vous-mêmes : pendant de longues années a fleuri dans la presse française une tradition selon laquelle tout journal qui se respectait consacrait au début du printemps un petit article sous les premières pousses des marronniers. Le résultat était que tous ces articles se ressemblaient comme deux pousses de marronniers, et que les écrire était devenu une occupation plus qu'ingrate. De là est venu le terme de style « marronnier ».

Nous ne savons pas à quel point ces appréciations de M. Laurent ont plu à tous les collaborateurs d'« *Arts* », mais nous oserons supposer que trois d'entre eux au moins en sont restés mécontents. Effectivement, il nous semble que le rappel du style « marronnier » a constitué un pavé de l'ours pour MM. Daniel Bernet, Pierre Chemère et Jacques Sternberg. En effet, si la tradition d'écrire chaque année sur les pousses du marronnier a progressivement disparu dans la presse bourgeoise française, certaines autres traditions sont pieusement conservées. Parmi celles-ci, la tradition qui veut qu'on écrive périodiquement des articles de calomnies sur l'Union Soviétique et sur la littérature soviétique en particulier. (Cette dernière occupation est plus spécialement celle de l'hebdomadaire « *Arts* », dans la mesure où il est consacré aux questions de la culture.) Il n'est pas facile de maintenir cette « tradition ». On est obligé d'écrire sur les mêmes choses, de répéter sans cesse les mêmes inventions devenues « classiques », dont le lecteur est depuis longtemps rassasié.

Dans ce même numéro d'« *Arts* » où Jacques Laurent s'insurge contre le style « marronnier », les trois auteurs précités font des efforts héroïques pour inventer quelque chose de nouveau, dans le domaine du dénigrement de la littérature soviétique aux yeux des lecteurs français. Pour ce faire, on leur a accordé une surface importante : toute une page du journal, que surmonte ce titre : « *Voici comment la littérature soviétique prépare l'avenir matérialiste par le rêve préfabriqué* ».

A chacun des auteurs recrutés par le journal, on a donné pour son ar-

ticle sa petite pousse de marronnier. Daniel Bernet devait le remplir de propos sur la situation de l'écrivain soviétique « en général », Pierre Chemère étudier la situation de la littérature policière en U.R.S.S. et Jacques Sternberg parler des problèmes de l'humour soviétique.

Dans le cadre de l'orientation prévue par le titre général « *Voici comment la littérature soviétique*, etc... », chacun a essayé d'être original. Daniel Bernet, par exemple, n'a pas jugé possible, comme des dizaines de ses collègues, de déclarer simplement qu'en Union Soviétique les écrivains sont privés de la liberté de créer. Il l'a fait beaucoup plus élégamment. Ecoutez plutôt : « *On dit qu'il y a une censure en U.R.S.S. qui empêche les auteurs de s'exprimer à leur envie. Cela encore est trop vite dit. Un écrivain n'est pas tenu avant d'être édité d'aller porter son manuscrit à quelque puissant organisme siégeant au fond du Kremlin qui décidera ou non de l'opportunité de sa publication. Mais, cela revient finalement au même...* » Sous cette forme, la démonstration de l'absence de liberté de création en U.R.S.S. paraît évidemment complètement « renouvelée ».

Pierre Chemère regrette l'absence en Union Soviétique de la littérature policière dans sa forme « classique ». Les malheureux lecteurs soviétiques sont privés de livres sur les crimes monstrueux et les aventures des gangsters et autres héros favoris de la littérature de ce genre en Occident. Et les écrivains peu nombreux qui travaillent en U.R.S.S. dans le genre du roman d'aventures sont soumis à des conditions d'une cruauté effroyable. Pour soutenir cette idée, Chemère est prêt à tout sacrifier, jusqu'au sens de l'humour qu'on croirait si cher aux Français. Très sérieusement, il rapporte un « feuilleton » de M. Aléxeïev paru dans la « *Literatournaïa Gazeta* » du 3 août 1957, dans lequel un rédacteur en chef du journal, journal de l'armée par surcroît, convoque un écrivain et exige que deux heures plus tard le début d'un roman d'aventures soit dans son bureau. Où est la liberté de création, où peut être l'envol de la fantaisie? Ce n'est pas une vie, c'est un bagne.

Malheureusement, le côté satirique du feuilleton « *Comment j'ai écrit un roman d'aventures* » aurait également échappé à Jacques Sternberg, expert principal ès humour soviétique dans l'hebdomadaire « *Arts* », car cet expert reconnaît honnêtement qu'il ne connaît pas un mot de russe. Ce qui ne l'empêche pas de commencer son article par ces paroles définitives : « *Humour et U.R.S.S... Voilà évidemment un alliage de termes qui laisse un instant perplexe* ». En proie à cette perplexité, Jacques Sternberg étudie les œuvres des caricaturistes soviétiques et conclut son étude ainsi : « *Il faut donc en conclure que le rire est le point faible de l'U.R.S.S.* Pourquoi? Tout simplement, Jacques Sternberg n'a pas découvert chez les artistes soviétiques les signes distinctifs principaux de l'humour européen moderne. « *Pas d'érotisme, pas de grivoiserie, pas de cruauté, pas de démence, pas de saugrenu. Des plaisanteries, tout simplement* », constate avec amertume l'humoriste attristé. Il ne reste plus qu'à lui conseiller, pour se guérir de l'influence débilitante de la caricature soviétique, d'avaler quelques numéros du journal « humoristique » parisien « *Le Hérisson* », dans lequel les platitudes de tous genres sont offertes en quantités effroyables.

On peut penser que M. Jacques Laurent est resté pleinement satisfait de ces trois articulets que nous avons brièvement examinés. Le quatrième, consacré au roman scientifico-fantastique soviétique, l'a quelque peu déçu. Son auteur, Jacques Bergier, a fait une chronique bibliographique condensée, mais honnête, sur la littérature scientifico-fantastique soviétique. Cela gâchait le tableau d'ensemble. Mais une solution fut trouvée : on surmonta l'article d'un titre qui dit : « *Tolérée comme soupape de sécurité, la science-fiction soviétique est la seule évasion possible de l'univers matérialiste* ».

Le rédacteur en chef de l'hebdomadaire n'a pu que regretter que l'article sur le roman scientifico-fantas-

tique soviétique n'ait pas réussi à développer l'idée vraiment précieuse exprimée dans l'introduction rédactionnelle à toute cette page. Nous la citerons entièrement, car elle perdrait de sa profondeur et de son originalité à être changée dans les termes : « *Il semble* », lisons-nous dans « *Arts* », « *tellement tout est prévu, conditionné, préfabriqué dans le monde planifié du socialisme, que le roman d'anticipation donne à rêver au moment voulu sur les progrès que demain le régime peut offrir à son peuple !* » Exemple : les satellites artificiels soviétiques de la terre. Ce lien entre la fiction et la réalité déplaît à ces messieurs d'« *Arts* », et ils se disent avec inquiétude que, ces derniers temps, les romans scientifico-fantastiques soviétiques « *se préoccupent principalement de la propulsion par énergie solaire pour la conquête des planètes et l'on peut penser en conséquence qu'elle ne tardera pas* ». Quel déprimant pronostic !

« *Le rire : point faible de l'U.R.S.S.* », proclame un titre qui s'étend sur plusieurs colonnes de l'hebdomadaire. Assurons les collaborateurs d'« *Arts* » du contraire. Il ne se trouverait sans doute pas un seul Soviétique que les balivernes présentées aux lecteurs français dans le numéro de Nouvel An de cet hebdomadaire ne feraient pas rire. Mais les inventions des journalistes « marronniers » ne provoquent pas seulement le rire, mais aussi une profonde indignation. Dans ce qu'ils écrivent, trop de choses proviennent de la haine fielleuse que leur inspire la culture soviétique, laquelle gagne en France des amis sans cesse plus nombreux.



DU TEMPS OU LES BÉBÉS-LUNES ÉTAIENT ENCORE DANS LES CHOUX

par J.-J. BRIDENNE

« *Il était une fois un riche et savant mandarin nommé Wan hou (ou Wan Too). Un jour, las de ce monde et désireux de s'élever jusqu'au céleste domaine dont ses compatriotes se disent les fils, il fit poser sur son fauteuil 47 fusées semblables, en plus gros, à celles qui s'utilisaient tellement dans les feux d'artifice de son pays. Sur son ordre, 47 coolies mirent ensemble le feu à ces 47 pièces. Et Wan Too disparut à jamais avec le fauteuil volant, dans un tonnerre d'explosion et un nuage de fumées...* »

Si l'on excepte G. H. Gallet dans « *A l'assaut de l'Espace* », il est bien rare que soit rappelée cette légende chinoise nous livrant, si l'on veut bien la croire, l'identité du premier martyr de la navigation interplanétaire — et de la navigation interplanétaire par fusées! A ce titre, le précurseur (littéraire) généralement cité, c'est Cyrano de Bergerac. Dans « *Les états et empires de la Lune* », on voit son héros, Dyrcona (1), retrouver aux mains de soldats l'engin ailé avec lequel il a vainement tenté de voler jusqu'au satellite. Histoire de rire, ces soldats veulent en faire un « Dragon » en le garnissant de fusées volantes. Dyrcona, survenant à l'instant où l'un d'eux y met le feu, arrache la mèche et saute dans sa machine. Mais déjà, dit-il, « *la flamme ayant dévoré un rang de fusées (car on les avait disposées six à six par le moyen d'une amorce qui bordait chaque demi-douzaine) un autre étage s'embrasait, puis un autre* ». Et ces déflagrations successives l'enlèvent vers les abords de la Lune. Cyrano avait-il eu connaissance de la légende de Wan Hou? C'est improbable. Mais il pouvait bien avoir eu vent des théories du père Fabri qui, vers 1646, commençait à professer la possibilité de propulser par réactions une nef atmosphérique *et même cosmique.* Aussi bien, si cette fois il ne recourt plus à des fusées, c'est encore une propulsion réactive (fondée sur l'horreur du Vide) qui permet à Dyrcona, dans la deuxième partie de « *L'autre Monde* », d'échapper à sa prison toulousaine et de monter jusqu'aux états Solaires. La machine où il prend place comporte fondamentalement un icosaèdre de cristal qui concentre la chaleur du soleil, laquelle raréfie l'air intérieur de façon telle que l'air extérieur afflue violemment par un orifice percé à la base de la machine et s'échappe de même par un orifice supérieur. L'« éther » que le voyageur céleste rencontre ensuite se comporte comme l'air atmosphérique et les réactions continuent jusqu'au terme de l'ascension, toute symbolique peut-être, de Dyrcona-Bergerac. On ne sait guère en effet quel sens exact celui-ci donnait à ses imaginaires aventures sidérales ni quelle valeur « technique » il accordait à ses procédés de vol. N'empêche que, si inapplicables fussent-ils, ceux que nous venons d'évoquer sont un modèle d'intuition troublante.

Bien sûr, il faudra Newton, ses découvertes sur la pesanteur, ses théories sur l'action et la réaction des forces, pour qu'apparaisse en germe l'idée d'un astronef fondé sur le principe scientifique de la fusée. Mais connaît-on seulement l'écrivain qui en fit proprement la première application... imaginaire? En vérité, nous doutons fort que soit répandu le nom du français Achille Eyraud, lequel publia « *Un voyage à Vénus* » en 1863, soit deux ans avant que Jules Verne ait donné « *De la Terre à la Lune* ». Par la bouche de son héros (l'homme qui prétend être allé sur Vénus et en être revenu), cet obscur romancier explicita la théorie d'un tel appareil, volant par réactions continues. Il précise même que les fusées fonctionnent de la sorte et qu'elles n'ont aucunement besoin

(1) Anagramme de D(e) Cyrano.

d'atmosphère pour progresser (1). Pourquoi, au lieu d'en faire directement le moyen de déplacement interplanétaire de son héros, va-t-il le chercher dans l'invraisemblable combinaison de pompes électriques et d'un vaste réservoir d'eau aux parois de toile?... Car ce sont les à-coups, répétés *ad libitum*, obtenus grâce à l'eau ainsi aspirée et refoulée alternativement qui sont supposés assurer la propulsion de l'habitacle céleste : en somme, une manière de mouvement perpétuel ; et non des moins absurdes parmi ces variantes ayant vu le jour! Aussi s'explique-t-on, malgré ce que peut comporter d'injustice, l'oubli où est sombré ce « *Voyage à Vénus* », que Jules Verne l'ait si parfaitement éclipsé avec « *De la Terre à la Lune* », « *Autour de la Lune* ». En vérité, son « invention » du coup de canon interplanétaire fait à son tour perdre de vue que le recours aux fusées est présenté dans la seconde partie de cet ouvrage. C'est grâce à ce dispositif que Barbicane, Ardan et Nicholl se proposaient de freiner leur chute sur la Lune ; leur obus-wagon ayant « manqué » celle-ci et étant retenu dans son orbite, ils décident au contraire de les faire exploser pour accoster le sol lunaire. On sait que les fusées jouant à contre-sens suffisent pour rompre la faible attraction du satellite de la Terre et renvoyer vers leur monde natal les héros de ce qui eût dû être un Voyage sans retour.

Satellite artificiel de la Lune, le boulet habité du « Gun-Club » l'a été un moment. Mais c'est la Terre elle-même qui est ainsi dotée — involontairement — par les soins d'un autre héros Vernien. Dans « *Les 500 millions de la Bégum* », l'ingénieur allemand Schultze veut anéantir la cité modèle de son co-héritier français, le Dr Sarrasin. Son nouveau canon, tenant à l'avance de la Bertha et du 75, tire contre Franceville une bombe-obus en verre gainé de bois, remplie d'acide carbonique. Mais la charge de fulmi-coton et de nitrate de potasse est telle que ce projectile ne retombe pas sur le sol ; et sa vitesse de lancement se combinant à la gravitation en fait un mobile appelé à tourner indéfiniment autour de notre globe. Ce n'est pas diminuer cette prophétie de Jules Verne de rappeler qu'en 1864 un nouvelliste anglais du nom d'Edward Everett Hale avait proposé, sous le titre « *La lune de pierre* », le lancement par catapulte d'un véritable satellite artificiel destiné à toujours assurer l'heure juste aux marins. Un trait anglais bien d'époque, n'est-ce pas?

Mais, revenons à nos fusées. On n'ignore généralement plus, même en Occident, que le russe Konstantin Tziolkowski (1857-1937) fut l'auteur des premiers projets valables en proposant l'application au vol dans l'Espace. Maître d'école autodidacte, ingénieur, romancier d'anticipations, ce vivant personnage vernien s'en constitua le champion dès la fin du XIX[e] siècle, d'abord par le truchement de la science-fiction avant la lettre, puis par ses plans de fusées mues aux combustions d'hydrogène et d'oxygène.

En revanche, nous ne voyons guère évoquer le souvenir du français Henri de Graffigny (pseudonyme de Raoul Marquis emprunté à son pays natal : Graffigny-Chemin en Haute-Marne). Graveur, puis aéronaute et chroniqueur scientifique, ce compatriote plus ou moins émule de Camille Flammarion vécut de 1863 à 1942 et publia une multitude d'écrits vulgarisateurs sur l'industrie, l'aviation, la météorologie, l'électricité, etc., ainsi que des romans pour jeunes. Dès 1904, il expérimentait non sans succès un modèle réduit d'avion à réaction mû au nitrate de potassium et voyait dans ce système le germe de la future astronautique. Pourtant, il ne le fait intervenir qu'à titre auxiliaire dans son roman d'aventures « *Voyage de cinq Américains dans les planètes* ». La vitesse de libéra-

(1) Ce que d'aucuns ont longtemps refusé d'admettre, contestant du même coup toute possibilité de vols dans l'espace. C'est à bon droit que M. Jansen, dans son livre *Vers les espaces infinis*, rappelle comme typique de cette position négatrice et pseudo-scientifique un roman d'aventures signé d'E. de Riche et paru il y a seulement vingt à vingt-cinq ans.

tion permettant le départ de la Terre y est en effet obtenue par le dispositif du « chemin de fer interplanétaire » : le wagon-projectile accumule l'énergie nécessaire en courant à vitesse croissante le long d'un railway circulaire souterrain. Le moteur à réactions n'intervient que pour entretenir la force de lancement ainsi acquise et aussi, il est vrai, pour décoller des deux planétoïdes à faible pesanteur qu'explorent les héros de ce livre assez attachant. Ce système du « chemin de fer interplanétaire », Graffigny l'opposait à celui du type fronde qu'avait prôné durant l'avant-guerre de 1914 un certain Maes. Sans paraître se soucier des catastrophiques effets de la force centrifuge, celui-ci avait tenté alors de répandre l'idée que la rotation accélérée d'une sorte de grande roue pouvait pallier, pour le lancement d'un véhicule interplanétaire, les insurmontables inconvénients du coup de canon à la Jules Verne. Sur quoi, il décrivait avec un luxe de détails frappants (non sans valeur, du reste) l'aménagement intérieur et le fonctionnement de ce mobile appelé à transporter des hommes dans la Lune et au-delà. En collaboration avec Drouet, L. Maes en fit d'ailleurs le sujet d'un roman intitulé « *Les Allemands dans Vénus* ». Oh! l'ouvrage ne vaut pas cher, ni littérairement ni scientifiquement. Et pourtant il offre un indéniable mérite précurseur : l'un des premiers — sinon le premier — il pose le problème de la colonisation planétaire auquel les auteurs n'avaient guère songé jusqu'alors, il envisage l'internationalisation des conquêtes extra-terrestres de l'Homme. Saluons-le à l'heure où un congrès international d'Astronautique se donne pour président un juriste!

Pour H. de Graffigny, c'est à la désintégration d'un corps radio-actif qu'il demandera la propulsion de sa fusée dans « *Les diamants de la Lune* ». Mais ce nouveau récit de S. F. parut dans les années 30, alors que déjà l'aventure astronautique était amorcée tout de bon. Déjà alors, étaient connus les travaux d'Esnault-Pelterie, déjà Goddard avait vérifié la valeur des anticipations de Tziolkowski (sans les connaître), déjà un célèbre auteur-producteur de films finançait les recherches d'un disciple de ce dernier ayant nom Hermann Oberth. Sans doute le laissait-il choir peu après la réalisation du grand film « *Une femme dans la Lune* », tiré d'une science-fiction de Thea von Harbou et pour lequel Oberth avait tenu le rôle de conseiller technique. Mais l'essor était donné ; la fusée était appliquée à des motos, des autos, des avions, des traîneaux, en attendant de l'être à des vaisseaux de l'Espace. Le rôle joué dans cette gigantesque préparation par des anticipateurs généralement raillés, traités en fumistes ou en utopistes, a été considérable. Quelles que soient les hérésies qu'ils aient pu proférer, ce sont eux — de Cyrano à Graffigny, d'E. Hale à Mme von Harbou — qui contribuèrent, pour une part appréciable, à forcer la pensée scientifique d'envisager l'un des plus vertigineux problèmes auxquels elle puisse s'attaquer et que (terreur inconsciente peut-être!) elle n'avait voulu considérer jusqu'en un proche passé que sous l'espèce d'une chimère romanesque.



LA SCIENCE-FICTION AMÉRICAINE EN DEUIL

par ***FORREST ACKERMANN***

L'un des plus riches et des plus féconds écrivains de la science-fiction américaine, Henry Kuttner, est mort le 3 février dernier. Henry Kuttner était un phénomène littéraire ; il écrivait sous près de vingt pseudonymes, tels que Lewis Padgett, Lawrence O'Donnell, C.H. Liddell, Paul Edmonds, Keith Hammond, Hudson Hastings, Kelvin Kent, etc. ! Les plus célèbres de ses ouvrages étaient « The fairy chessmen », « Tomorrow and tomorrow », « Robots have no tails », « A gnome there was », « Mutant », « Ahead of time ». *Une partie de son œuvre fut écrite en collaboration avec sa femme, le grand auteur fantastique Catherine Moore. Ce fut lui qui eut l'honneur d'inaugurer la S. F. américaine dans notre pays, lorsque le* « Mercure de France » *publia dans son numéro de juin 1953 une de ses nouvelles les plus fameuses, signée Lewis Padgett :* « Tout smouales étaient les borogoves » *(récemment reprise dans l'anthologie* « Univers de la science-fiction », *au Club des Libraires de France).* « Fiction » *avait publié, dans son numéro de janvier dernier, une remarquable nouvelle de Henry Kuttner et Catherine Moore :* « La machine à deux mains ». *Nous vous en présenterons une autre, peut-être plus exceptionnelle encore, dans notre numéro du mois prochain, en hommage à l'écrivain disparu. Il faut déplorer à cette occasion que l'œuvre de Kuttner soit à ce point inconnue des lecteurs français. On peut espérer —* on doit *espérer — que nos éditeurs de science-fiction s'aviseront de le découvrir et de le révéler définitivement auprès des amateurs de notre pays.*

Vous lirez ci-dessous l'article que Forrest Ackermann, le spécialiste numéro un de la science-fiction aux Etats-Unis, nous a câblé aussitôt après la mort d'Henry Kuttner, et que nous reproduisons en exclusivité.

Nous avons assisté à l'événement, mais nous étions incapables d'y croire. Aucun de nous ne voulait y croire. Aucun de nous n'y croit vraiment encore. Vingt-quatre heures après cet enterrement qui nous parut inconcevable, le seul sentiment qui persiste en moi est qu'il s'agit là d'une des pires catastrophes qui aient frappé le monde de la science-fiction, du plus grand désastre qui s'y soit produit depuis la mort prématurée de Stanley Weinbaum. Kuttner avait à peine plus de quarante ans.

Nous tous, qui habitions comme lui sur la côte Ouest, avons sans doute été plus personnellement frappés encore que tous ceux qui l'admiraient dans le reste du pays. Cette mort soudaine nous laisse désemparés. En emmenant Ray Bradbury en voiture à l'enterrement, je le vis donner libre cours à son chagrin, tandis que l'emplissaient son admiration et sa gratitude envers Henry Kuttner. Ce dernier s'était montré d'une générosité immense à son égard, me confia-t-il, en venant en aide à l'écrivain débutant qu'il avait été. La réaction de Leigh Brackett au téléphone fut la même : elle exprima tout ce qu'elle devait depuis ses débuts à Kuttner.

C'est le 3 février que sa femme, Catherine Moore Kuttner, le découvrit au lit, où il avait succombé à une imprévisible crise cardiaque. Moins de quarante huit heures plus tard, se déroulait la cérémonie funèbre, à laquelle assistaient notamment Edmond Hamilton et sa femme Leigh Brackett, Ray Bradbury, Richard Matheson, A. E. Van Vogt, Charles Beaumont, William Campbell Gault, Stuart Palmer, ainsi que de nombreux amis et admirateurs de l'écrivain. Leur réaction à tous était unanime : un incroyable malheur s'était produit.

Henry Kuttner était un homme modeste, qui fuyait la publicité. Il

ne m'avait pas laissé lui rendre l'hommage qui lui était dû, jadis, quand j'avais voulu lui consacrer un de mes articles sur les « Maîtres du Fantastique » dans la revue « *Famous Fantastic Mysteries* ». Sa femme et lui, avec la réserve qui les caractérisait, avaient récemment refusé d'être Invités d'Honneur à la Convention Mondiale de la Science-Fiction qui devait se tenir en 1957 à Londres. Il y aurait des pages d'éloges à consacrer à Henry Kuttner, mais par respect pour sa personnalité et pour les volontés de sa femme, je me contenterai de dire ceci pour terminer :

« Merci, Henry Kuttner, en tant qu'amateur de S. F., pour les années de merveilleuses lectures que vous m'avez procurées et que vous me procurerez encore ; en tant qu'homme, vous me manquerez pour le restant de mes jours ; et vous, chère et unique Catherine, pleine de bonté et de dévouement, recevez de moi tout ce qui peut apporter le réconfort. »

ENTRETIEN AVEC IVAN EFREMOV

(*Suite de la page* 121.)

Notre entretien se poursuivit longtemps encore me révélant d'autres traits de ce moderne Jules Verne ; le plaisir de la mystification d'abord. Quand je lui demandai s'il était allé dans le désert de Gobi qui avait servi de cadre à plusieurs récits d'expéditions fantastiques, il me répondit « Oui ». Puis, après un temps : « Mais ce fut après les avoir écrits ! La réalité d'ailleurs a dépassé la fiction ».

Puis l'extrémisme de ces convictions d'anticipateur :

— Pouvez-vous imaginer pour les lecteurs de *France-U.R.S.S.* ce que sera votre pays à son 50e anniversaire ?

— Non !

— ...

— C'est beaucoup trop rapproché. L'an 2000 lui-même est là, tout près. »

Enfin, au-delà de son patriotisme, l'amour de l'Humanité.

— Les personnages de votre « *Nébuleuse d'Andromède* » sont-ils des Soviétiques ?

— Non, quand l'homme pourra aller sous d'autres soleils, je crois qu'il n'y aura plus ni Soviétiques, ni Français, ni Américains. Les hommes parleront tous la même langue et ils seront bons parce que la Société humaine sera juste et fraternelle. »



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENCE-FICTION

LE NAVIRE-ÉTOILE (Star ship), par E. C. Tubb (Fleuve Noir).

Ce roman, sous couvert d'anticipation, est en fait un tableau vigoureusement brossé d'un monde en miniature, spécialisé à outrance, vivant un régime de dictature scientifico-policière. Nous sommes à bord du Vaisseau — il n'a plus d'autre nom que celui-là — envoyé de Terre il y a plus de trois siècles pour coloniser une planète du système de Pollux. Les Bâtisseurs ont tout réglé, jusques et y compris la durée de la vie humaine qui, en aucun cas, ne doit dépasser quarante ans. La peine de mort s'applique à un simple gaspillage, le duel qui fait étrangement songer aux combats de gladiateurs est roi, les cadavres sont « récupérés » jusqu'à la dernière goutte de sang, jusqu'au dernier osselet, les femmes sont stérilisées à vingt-cinq ans. Tout le monde s'en accommode, à l'exception de l'état-major, en particulier de Conway, chef de la Psycho, et Gregson, chef de la Psycho-Police. Cette dernière, d'ailleurs, jouit d'un statut privilégié. Tout le monde, disais-je, mais j'allais oublier les Barbs, c'est-à-dire les Barbares qui, ne voulant pas mourir, se sont réfugiés dans les profondeurs de l'immense Vaisseau. Il y a aussi Quentin, le commandant, dont on ignore le véritable âge — et un peu le véritable rôle, qui semble régner, débonnaire, sur ce monde à demi barbare que l'on éduque peu à peu par des films réalisés par les Bâtisseurs.

Un excellent roman, qui n'a rien d'un *space opera*, qui se distingue en revanche par d'intéressantes observations psychologiques et sociales et que je puis vous recommander sans crainte de vous décevoir.

Igor B. MASLOWSKI.

LES GRANDS-PÈRES PRODIGES, par Michel Carrouges (Plon).

Sur Terre en 2025, la découverte d'une méthode de rajeunissement à perpétuité bouleverse l'équilibre de la planète. Les vieillards soumis à cette cure de jouvence en ressortent avec leur aspect et leurs artères de vingt ans, et se mettent tous à se conduire comme des petits fous, en accumulant cabrioles et gaudrioles. La conduite scandaleuse de ces rajeunis suffit à désorganiser la société et il en résulte d'imprévisibles conséquences morales et sociologiques.

Je crois qu'il y avait deux façons principales d'envisager ce thème : sous l'angle psychologique, en étudiant les réactions mentales extraordinaires causées chez les rajeunis par une telle métamorphose ; sous l'angle satirique et humoristique, en faisant la peinture pittoresque de cette société déséquilibrée par l'irruption des vieillards juvéniles. Je reprocherai à Michel Carrouges, d'abord, d'avoir hésité à choisir entre ces deux voies et de ne s'être engagé franchement ni dans l'une ni dans l'autre ; et ensuite de n'avoir pas dépassé les prémisses de son sujet, qui en définitive tourne court.

Des descriptions et des évocations bien venues parsèment ces pages à l'action trop diluée. L'ensemble se lit agréablement, mais laisse une impression d'inachevé. Il y avait beaucoup plus d'étrangeté et d'insolite dans le précédent roman de l'auteur, « *Les portes dauphines* ». Souhaitons-lui d'être mieux inspiré la prochaine fois par l'anticipation, puisque « *Les grands-pères prodiges* » est le premier ouvrage d'une série qu'il prépare actuellement.

Alain DORÉMIEUX.

La légion de l'espace (The legion of space) par Jack Williamson (Rayon Fantastique — Hachette).

Le plus bel échantillon de *space opera* qui ait paru dans cette collection. Ouvrage symbolique s'il en fut, où l'on voit les héritiers d'un Empire autocratique déchu s'allier aux Méduses de l'Etoile de Barnard pour renverser le régime du Hall Vert, c'est-à-dire la démocratie restaurée depuis deux siècles. Le héros de l'ouvrage est le jeune légionnaire John Star, apparenté à l'ancienne famille impériale, mais qui est, comme il se doit, républicain bon teint. Chargé de protéger une jeune fille qui détient le secret de l'AKKA, mystérieux instrument qui permet à la démocratie de se maintenir en place, il voit son idole enlevée par son propre cousin, livrée aux Méduses, torturée. Alors, avec trois de ses camarades il entreprend une expédition auprès de laquelle les exploits de Tarzan sont de petites plaisanteries pour nouveau-nés, et l'on se demande vraiment comment il parvient à triompher de toutes les embûches qu'il rencontre.

L'auteur fait preuve d'une belle imagination et l'adaptation de Catherine Grégoire est excellente. Pourtant l'ouvrage déçoit, chose qui s'explique si l'on sait qu'il fut écrit il y a plus de vingt ans. Au pays de la science-fiction, le space opera se démode vite.

I. B. M.

●

Chocs en synthèse par M. A. Rayjean (Fleuve Noir).

Un savant, le professeur Maubrey, réussit à créer la vie synthétique et les créatures ainsi obtenues deviennent un péril mortel pour l'homme, d'abord en s'attaquant aux plantes et en sécrétant un gaz fixateur d'oxygène, ensuite en provoquant chez les humains une amnésie quasi totale. L'ouvrage n'est point ennuyeux, mais le sujet est mince et eût tenu facilement en une nouvelle, en deux plus exactement, car les deux parties auraient pu être totalement indépendantes. Bon pour tuer le temps, mais si l'on recherche autre chose dans la S. F., mieux vaut s'abstenir.

I. B. M.

FANTASTIQUE

Tes yeux m'ont vu, par Maryse Choisy (Editions Hautefeuille).

Amateurs de bizarreries, voici le roman le plus dément de la saison. Vous y lirez l'histoire d'une cybernéticienne follement éprise de son robot mâle, avec qui elle fait l'amour électronique. Ajoutez-y que le robot en question fait des vers (fort mauvais d'ailleurs), qu'il se révèle en définitive être une nouvelle mouture du golem de Prague, et que l'ancêtre de la cybernéticienne est une sorcière qui s'envola à travers un vitrail en l'an 838 et revient visiter sa descendance dans les heures graves... Le tout donne un ouvrage nullement humoristique, contrairement à ce qu'on pourrait croire, mais visant à la profondeur. On oubliera une telle prétention, pour ne goûter que ces fioritures où une poésie à demi involontaire et un érotisme très concerté débouchent sur le baroque — un baroque ma foi plutôt séduisant.

A. D.

●

Le chemin du haut, par Yvette Dinville (Calmann-Lévy).

Ce roman à la tournure réaliste a cependant ceci de particulier qu'il se déroule à la fois sur deux plans du temps. Son héros, retiré en pleine montagne dans les ruines d'un village abandonné, y voit la nuit les maisons resurgir de leurs cendres et, par tranches successives, le passé du village s'ordonner sous ses yeux. Faut-il pour cela parler d'œuvre fantastique? Je pense que non, car nous vérifions là, une fois de plus, que le fantastique est d'abord affaire de *tempérament*. On peut choisir un sujet irréel et le rendre complètement terre à terre, en le dépouillant de tout ce qui fait son irréalité.

C'est ce qu'accomplit ici Yvette Dinville, qui est sans doute plus douée pour écrire des romans campagnards (dans un style non dépourvu de truculence) que pour raffiner sur la fantasmagorie. Contentons-nous de citer son livre pour mémoire.

A. D.

●

LE BAL DES ANGOISSES, par Peské-Marty (Denoël).

Si vous aimez les à-côtés du fantastique, vous serez peut-être intéressés par ce roman policier dont le climat aussi bien que le thème sont nettement axés vers l'étrange. Sachez notamment que l'assassin y a toute l'apparence d'un être surnaturel, qu'on respire dans ces pages un parfum très évocateur de « *Dr. Jekyll et Mr. Hyde* », et que le dénouement laisse planer l'ombre d'un mystère maléfique. On ne peut dire que l'élément policier soit pleinement satisfaisant. Par contre, le livre est écrit avec un réel talent dans la construction d'une atmosphère et certains de ses passages sont assez hallucinants. C'est pourquoi j'estime qu'il méritait au moins d'être signalé.

A. D.

●

TERREUR EN PLEIN SOLEIL par B. R. Bruss (Fleuve Noir).

Histoire d'un monstre qui, disposant de pouvoirs hypnotiques extraordinaires, oblige ceux qui ne peuvent lui résister à commettre des crimes ou, pour se distraire, suscite des catastrophes. Bien écrit, au *suspense* bien maintenu, voilà un ouvrage qui vous agrippe malgré son invraisemblance apparente.

I. B. M.

HORS-SÉRIE

ANTHOLOGIE DU NONSENSE, par Robert Benayoun (J.-J. Pauvert).

Qu'est-ce que le *nonsense?* Le terme est difficilement traduisible en français. Le *nonsense,* comme la cybernétique, est surtout une façon de penser. Une façon de penser originale, partagée par des hommes aussi différents entre eux que Lewis Carroll, l'auteur d'« *Alice au Pays des merveilles* », et Stéphane Lupasco, le philosophe scientifique. Le livre de Benayoun est essentiellement un livre drôle. C'est même un des livres les plus drôles que j'ai lus depuis longtemps. Mais c'est aussi un livre profond et qui va loin. Le grand biologiste anglais J. B. S. Haldane avait écrit : « *L'univers n'est pas seulement plus étrange que tout ce que nous pensons, il est probablement plus étrange que tout ce que nous pouvons penser.* » H. P. Lovecraft avait observé que l'imagination a un rayon d'action fini. Qu'y a-t-il au-delà des rayons d'action de notre logique et de notre imagination? Peut-être ce que nous révèlent les auteurs réunis dans cet ouvrage remarquable.

Jacques BERGIER.

LE CHIEN DE LA TERRE, par Vance Bourjaily (Stock).

Il n'est plus tout à fait certain que les problèmes de l'homme restent toujours semblables à eux-mêmes. Des brises nouvelles se lèvent dans la littérature, qui emportent les débris du vieil humanisme classique. L'une d'elles vient des Etats-Unis, elle nous avait déjà apporté Truman Capote, elle nous vaut maintenant Vance Bourjaily, au nom aussi étonnant que celui de son prédécesseur.

Quelques acquisitions modernes, la physique nucléaire, par exemple, ont valu aux hommes de nouveaux problèmes ; à tous les hommes, mais surtout à certains hommes. A ceux qui sont responsables par exemple.

Un jeune physicien américain a participé pendant la guerre à des travaux de physique théorique dont il ignorait le but. Mais les titres des journaux, une voix à la radio lui révèlent brusquement ce à quoi il a participé. Et il disparaît. Il abandonne cet uniforme qu'il quitterait de toute façon quelques semaines plus tard, il abandonne femme et enfant, espoirs et projets, il abandonne la science elle-même. Il

devient le chien de la terre, fuyant son ombre, errant de ville en ville selon un hasard minutieusement déterminé, promenant ici et là son sourire triste et sa volonté de n'être plus rien, pas même un souvenir pour sa famille ou ses amis, débarquant enfin une veille de Noël à San Francisco, et parvenant à se faire engager dans l'un des grands magasins de la ville, et passant là les quelques jours qui lui restent avant d'être arrêté.

Car lorsqu'on est physicien, lorsqu'on porte un uniforme par-dessus le marché, on n'a pas le droit de se sentir écœuré par l'énormité de ce que les autres vous font faire sans se soucier de votre avis. On n'a pas le droit de disparaître. Ce doit être vrai, puisque l'on est poursuivi par la police lorsqu'on choisit tout de même une certaine liberté, et que seuls les criminels sont poursuivis par la police, tout le monde le sait.

Pennington, le physicien, vit ces années de fuite dans un monde détaché, qui lui paraît curieusement irréel, étrangement dépourvu d'épaisseur, à l'image de ces clinquants qu'on accroche aux arbres en cette période de Noël. Parce qu'il ne sert plus rien ni personne, il est enfin libre, il peut enfin essayer d'être pour les autres. Il peut enfin jauger cette étrange civilisation américaine d'un regard libre.

Et par là, « *Le chien de la terre* » rejoint bien des romans de science-fiction américains contemporains quoiqu'il n'en soit pas un. Le thème de la responsabilité du savant sera sans doute de plus en plus fréquemment posé dans l'avenir. C'est à la fois souhaitable et peut-être salutaire. La démarche récente de milliers de savants auprès de l'Organisation des Nations Unies constitue la meilleure des réponses possibles à l'inquiétude d'un Bourjaily. Son roman, en tout cas, à mi-chemin entre le présent et l'avenir, imprégné d'une atmosphère policière, caractéristique de l'angoisse d'aujourd'hui et de la sourde terreur des lendemains qui flambent, est l'un des plus intéressants qu'il nous ait été donné de lire au cours des derniers mois. Sur le plan de la jeune littérature américaine, Bourjaily est un nom qu'il faut retenir.

Gérard Klein.

●

« Rébus », par Paul Gegauff (Editions de Minuit).

Que « *Rébus* » soit une énigme, on s'en serait douté à première vue. Mais après avoir lu ce curieux livre, au style étrangement pur et trompeusement simple, on est en droit de se demander si l'énigme en question est posée dans le livre, ou par le livre.

On peut retrouver là un air de Borges, une quintessence un peu moins logique et un peu plus inquiète, un peu trop métaphysique, de cet humour étrange, mathématique ou plutôt géométrique, tranquillement abstrait et superbement irréel, qui fait tout le charme de l'écrivain argentin.

Dans une première partie, nous brisons des meubles, et le problème étant de savoir pourquoi il est nécessaire de briser ces meubles, il importe de les briser afin de se placer dans l'état d'esprit où il deviendra possible de saisir pourquoi il a été décidé de les briser. Il est possible que je simplifie outrageusement. J'en passe peut-être et des meilleures. Notamment ce passage à propos de lettres identiques envoyées à des personnages différents et qui ont donc en fonction de ces personnages une signification chaque fois différente. Il est également possible que j'exagère. Je n'en sais rien. Je ne tiens d'ailleurs pas expressément à le savoir. C'est à peu près ainsi que M. Gegauff fait s'exprimer ses personnages et je ne vois vraiment pas pourquoi je me priverai d'en faire autant. Cela ne m'a du reste pas empêché de goûter la situation dans laquelle ils se trouvaient autant qu'eux.

La seconde partie du livre présente tous les caractères d'une utopie surréaliste. C'est sans doute la meilleure. La parenté avec Borges est ici plus nette que jamais. Il y a dans la fin de « *Rébus* » quelque chose de « *La loterie de Babylone* », de « *Tlon*

Uqbar orbis Tertius » et de « *La bibliothèque de Babel* ». Ceux qui ont lu les « *Fictions* » de Borges me comprendront. Ceux qui ne l'ont pas fait doivent se dépêcher de le faire s'ils désirent sauver leurs âmes.

Au total, « *Rébus* » est un livre étrange, ce qui n'est pas mal ; soigneusement écrit, ce qui est bien ; ne signifiant rien de par sa signification même, ce qui est mieux.

Que lui manque-t-il donc pour être parfait?

C'est probablement le sujet du rébus.

G. K.

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

La pensée scientifique moderne par Jean Ullmo (Flammarion).

Cet ouvrage n'est pas un ouvrage de vulgarisation : sa lecture exige des connaissances solides en physique et en mathématiques. Il fait partie de la célèbre bibliothèque de philosophie scientifique, collection de célébrités mondiales et qui a déjà publié en particulier « *Comment je vois le monde* » d'Einstein, « *Langage vérité et logique* » de Ayer et « *L'Homme Microscopique* » de Pierre Auger.

Le livre de M. Ullmo est digne de ses grands prédécesseurs et c'est le meilleur éloge qu'on puisse en faire.

J. B.

●

Guide pratique et théorique de la recherche expérimentale par René Leclercq (Gauthier-Villars).

Un ouvrage qui sera indispensable à tout chercheur. Mais je pense qu'il doit également intéresser un bon nombre de lecteurs de « *Fiction* » tout court. La découverte scientifique, l'invention extraordinaire, sont à la base de la plupart des récits de science-fiction que nous publions. Mais comment ces découvertes se font-elles en réalité? Le livre de M. Leclercq nous l'apprend. Il devrait être utilisé comme manuel par nos auteurs. Cela leur permettrait au moins de décrire correctement l'appareillage d'un laboratoire s'ils veulent y faire débuter l'action de leurs récits.

J. B.



RÉSURRECTION DE FRANKENSTEIN

par F. HODA

Les cinéphiles de ma génération gardent un très vague souvenir du film au nom prestigieux de James Whale. Ceux d'entre eux qui malgré leur très jeune âge à l'époque ont pu voir en 34 ou 35 le premier « *Frankenstein* » vous diront que c'était un chef-d'œuvre. Telle est également l'opinion de l'acteur Boris Karloff que le film rendit célèbre. Il écrivait dans un récent numéro de « *Films and Filming* » : « *On m'a souvent demandé quel était le meilleur film d'épouvante dans lequel j'ai paru. Je dis toujours sans hésiter : le premier Frankenstein* ». Je n'ai pas revu le film depuis mon enfance, mais des critiques qui ont eu l'occasion de le revoir récemment, parlent de déception. Quoiqu'il en soit j'avoue que le souvenir d'ailleurs très vague du premier Frankenstein a singulièrement diminué mon plaisir à la vision de cette nouvelle mouture anglaise du roman de Mary Shelley.

En effet beaucoup de mes amis ont aimé le film de Terrence Fisher. Ils trouvent qu'une certaine lourdeur dans la mise en scène, le nouveau visage du monstre moins inhumain que le premier, la couleur, l'écran large conviennent parfaitement au genre. Je ne puis partager leur enthousiasme. Certes le film est au-dessus de ce que le genre nous donne habituellement. Aussi bien par le soin apporté dans la réalisation que par la direction des acteurs. Mais la conception même du scénario qui n'a plus que de très vagues liens avec le roman, me répugne. Le thème de la « folie » de Frankenstein opposé au solide bon sens de son ami et collègue qui estime que les problèmes de la vie et de la mort ne sont pas du ressort de l'homme de science, traité de façon simpliste gêne le spectateur. La vieille morale rétrograde et sans cesse démentie par la Science (et la meilleure science-fiction) morale, mise au point dans les films de terreur de série B et C., montre ici le bout du nez à chaque coin d'image. Il y a aussi de la part de Terrence Fisher une insistance parfois de très mauvais goût sur les détails macabres. Je pense par exemple à l'examen de deux yeux humains. Quant au bric à brac du laboratoire deux attitudes sont possibles : on peut aimer le mélange des liquides aux couleurs vives ou bien détester le faux scientisme des décorateurs.

Le baron Frankenstein nous est présenté comme un fou illuminé ne reculant pas devant le crime pour arriver à ses fins. Le voilà, ce mythe du savant fou mis à la mode par les films d'épouvante de l'entre-deux guerres. Mais ici on a fait un pas de plus. Dans les vieux films le savant était fou. Le baron Frankenstein devient aujourd'hui un criminel prédisposé commettant un meurtre prémédité. On le voit enfant habité par un orgueil monstrueux. Il tue un savant de ses amis rien que pour s'approprier son cerveau. Il poursuit ses expériences « horribles » malgré la présence de sa cousine (qu'il épouse sans lui révéler la réalité, oh le vilain !) etc. Chose plus grave il n'écoute pas la voix du bon sens : il renvoit son ami qui cherche à le dissuader de poursuivre ses recherches. Il n'entend pas faire profiter ses contemporains des résultats de ses travaux... etc. Finalement pour sauver sa femme de la convoitise du monstre révolté il le brûle. Et alors se produit dans ce scénario navrant deux choses difficiles à comprendre : le baron est arrêté et condamné à mort. Pourquoi? Son ami et sa femme refusent de le sauver en révélant les faits. Pourquoi?

J'avoue que je n'ai pas bien compris cette dernière partie du film. Mais malgré ces réserves sur le scénario, on sent chez Terrence Fisher un souci de renouveler le

genre par des recherches de mise en scène. Le film a eu un tel succès en Angleterre qu'on prépare déjà une séquelle : « *The blood of Frankenstein* », tandis que d'autres studios tournent une nouvelle version de « *Dracula* » et du « *Loup-garou* ». Laissant la science-fiction proprement dite à l'Amérique, le cinéma anglais semble vouloir donner une nouvelle vie au film d'épouvante classique.

Les acteurs sont bons dans l'ensemble. Peter Crushing qui personnifie le docteur Frankenstein ressemble étrangement à Basil Rathbone qui tourna plus d'un film du genre avant guerre. Hazel Court est belle. Robert Urquhart qui joue le rôle de l'ami de Frankenstein fait de louables efforts pour faire croire à son personnage. L'acteur le plus intéressant est sans conteste Christopher Lee qui tient le rôle du monstre. Nul doute que nous reverrons encore souvent son excellente composition. A bien des égards il dépasse la figure célèbre inventée pour Karloff dans le premier Frankenstein. Le mélange d'humain et d'inhumain est mieux suggéré ici.

FRANKENSTEIN S'EST ÉCHAPPÉ (*The curse of Frankenstein*).

Réalisation : Terrence Fisher. Scénario : James Sangster. Images : Jack Asher. Directeur artistique : Ted Marshall. Maquilleur : Phil Leakey. Interprétation : Hazel court, Peter Crushing, Christopher Lee, Robert Urquhart, Valerie Gaunt, Noel Hood, etc. Production anglaise, distribuée par Warner Bros (1957).



RECHERCHES BIBLIOGRAPHIQUES

Parmi les précurseurs français de la science-fiction Gustave Le Rouge occupe une place loin d'être négligeable. Malheureusement, un curieux sort semble peser, même à titre posthume, sur cet étrange romancier-polygraphe, puisque la quasi-totalité de ses romans sont devenus introuvables et que leur auteur est aujourd'hui pratiquement inconnu même de ceux qui voudraient qu'on lui rendît hommage. En effet, il n'existe en tout et pour tout, comme source de renseignements concernant Gustave Le Rouge, qu'un vieil article des « ***Nouvelles Littéraires*** » et quelques passages que lui a consacrés Blaise Cendrars dans « ***L'homme foudroyé*** ».

C'est pourquoi J.-J. Bridenne, qui désirerait écrire pour « ***Fiction*** » un article suffisamment documenté sur Le Rouge, serait particulièrement reconnaissant à tous lecteurs qui pourraient lui fournir un complément d'information biographique ou critique à son sujet. Il serait également acquéreur de tous romans de Gustave Le Rouge rattachables à la S. F. en dehors du « ***Naufragé de l'espace*** » et « ***Astre d'épouvante*** », pratiquement les seuls de ses livres dans le genre qui se trouvent encore çà et là.

D'avance merci à tous les lecteurs de « ***Fiction*** » qui voudront bien apporter leur concours pour ces recherches.

COURRIER DES LECTEURS

Des sons et des couleurs.

Madame Colette LAUBREAUX (*Brazzaville*).

J'ai lu « *La Valse* » d'Alain Dorémieux (*Fiction* n° 50). J'ai été frappée par la pauvreté du commentaire présentant cette nouvelle justement pensée. Exigeriez-vous de vos lecteurs de profondes connaissances scientifiques? Non (vous n'en auriez plus). Mais vous devriez leur expliquer l'esprit de vos nouvelles plus abstraites, afin qu'ils « y comprennent quelque chose ».

Figurez-vous, donc, que d'après Monsieur E. Buchet : Nos perceptions, tant auditives que visuelles, autrement dit les sons et les couleurs, sont causées par des vibrations de plus ou moins hautes fréquences : sonores, elles frappent notre tympan de 32 à 72 000 cycles par seconde ; d'autre part, elles s'adressent à notre rétine et produisent pour elle des couleurs allant du rouge au violet, de la cadence de 489 trillons jusqu'à celle de 708 trillons. Au-dessus et au-dessous de ces fréquences, à part toutefois celles produisant la chaleur, qui commencent à 134 trillons par seconde, les vibrations ne nous sont pas perceptibles... Il ne serait pas défendu d'imaginer, puisqu'en fait il n'existe entre les vibrations sonores et visuelles qu'une différence de degré, des êtres doués d'une ouïe plus puissante que la nôtre qui pourraient *entendre* nos tableaux, et d'autres, dont la vue serait le sens dominant ou exclusif, qui *verraient* nos symphonies (ce qui bouleverserait nos notions du temps et de l'espace)... C'est pourquoi en ce moment de l'inspiration où l'esprit tendu à l'extrême se trouve dans une sorte d'extra-lucidité, il sent des correspondances profondes entre la peinture et la musique. Voir par exemple Rimbaud, Baudelaire, Wagner, et au XVIII[e] siècle, un jésuite, le Père Castel, qui avait inventé le clavecin des couleurs.

Mais A. Dorémieux le savait-il lui-même? Il n'en aurait que plus de mérite s'il ne l'avait pas su.

A propos de Marianne Andrau.

Monsieur Michel EHRWEIN (*Elbeuf*)

Je ne suis pas d'accord avec vos deux lecteurs qui ont écrit au sujet de « *D. C.* » (1). J'avais lu le livre avec un certain malaise, que je n'arrivais pas à définir. C'est en lisant la critique de Dorémieux que j'ai vu clair et réalisé tout ce qu'il y a de faux et de fabriqué dans ce bouquin, qui est une construction absolument gratuite, une prétentieuse fantaisie sans « fond » fantastique véritable. Je pense surtout, ici, au développement « en italiques ». Car il y a quand même un commencement (un embryon!) d'idée dans le « transfert » homme-mannequin. Mais pourquoi nous infliger tout ce fatras pseudo-symbolique, à résonances très vaguement alchimiques? Et cette effarante première page du roman! Et ces citations, ces références aux traditions anciennes, manifestement prises à contre-sens parce que non approfondies!

Quant aux réflexions de l'auteur de la seconde lettre sur le « côté humain du fantastique et de la S. F. »... elles raviraient d'aise un éditeur d'illustrés à cent sous (ça doit être plus cher maintenant, mais il y a tant de temps que...).

⁂

A bas Poul Anderson ! (bis).

Madame Yvette FRICARD (*Montauban*).

J'aimerais joindre ma plainte à celle de nombreux lecteurs (voir « *Fiction* » de mars 1958). Nous sommes sursaturés de Poul Anderson. Avez-vous passé un contrat de fidélité envers cet auteur? J'appréhende chaque mois l'arrivée de « *Fiction* », y aura-t-il encore du Poul Anderson?... Et ça ne rate pas, il y en a toujours!

J'ai acheté également « *Satellite* »... Poul Anderson s'étalait sur les 3/4 de ce magazine. Le roman

---

(1) Voir « *Fiction* » n° 52.

(à suivre...) était un peu moins indigeste que les autres nouvelles de cet auteur, d'accord, mais tout de même, n'y a-t-il pas d'autres auteurs que lui? Nous voyons très peu souvent maintenant dans « *Fiction* » des nouvelles de Jean Ray, Jean-Louis Bouquet, Ray Bradbury, Richard Matheson, Julia Verlanger, Maurice Renard, Alain Dorémieux (c'est sa nouvelle « *Le crâne* » qui, d'un numéro acheté par hasard, a fait de moi une fidèle lectrice de « *Fiction* »), Jacques Sternberg, qui, eux, à mon avis, remplissent exactement les conditions de votre titre, qui est une profession de foi : « *Revue littéraire de l'Etrange* ». Or, vous nous les distillez au compte-gouttes.

•

Nous capitulons ! Plus de Poul Anderson... pour quelque temps tout au moins. A part cela, nous trouvons les reproches de notre lectrice un peu injustifiées. Depuis le début de 1958, *soit depuis trois mois, nous avons déjà eu le temps de publier Jean Ray, Julia Verlanger, Alain Dorémieux et Jacques Sternberg. En outre Matheson et Bradbury sont prévus pour des numéros à venir. Ce n'est pas là du compte-gouttes !*

DERNIÈRE MINUTE

Au moment où nous mettons sous presse, voici que des *pro-Andersonistes* commencent à se manifester vigoureusement... La suite au prochain numéro!

Dépôt légal : 2e trimestre 1958. — *Le Gérant :* M. Renault.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

TARIF DES ABONNEMENTS A « FICTION »

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois.......	760	1030	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an........	1480	2020		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER				
6 mois.......	960	1230	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an........	1850	2380		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS

NOTA. — Les numéros 1, 2 et 3 sont épuisés.

	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2
N° 1 à N° 50 inclus.	120	145
à partir du N° 51	140	165

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **45** F — *Étranger (tous pays) :* **45** F

TARIF DES RELIURES

Reliures pouvant contenir 1 semestre complet. Prix : 325 F (10 % remise aux abonnés). Dans votre commande, *ne manquez pas de spécifier* le type désiré et les indications d'année et de semestre.
Type A - large - Pour les n°ˢ 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du n° 38.
Type B - étroit - Pour les n°ˢ 8 à 37 inclus.

ajouter les frais de port et de recom.	France et U.F.	Étranger
1 rel.	95 F	75 F
2 rel.	115 F	105 F
3 rel.	150 F	130 F

BON DE COMMANDE (F.)

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 ;

Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... F = ... plus frais de port ....

.... N^os antérieurs à ....F = ... plus frais de port ....

N^os .... TOTAL ....

Règlement : Mandat, Chèque bancaire ou C. C. P. Paris 1848-38 (1).
Aucun envoi contre remboursement.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) *Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.* **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :
En BELGIQUE : Agence Franco-belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.

AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9e)

à plier suivant le pointillé